

Georg Lukács

Franz Mehring
(1846-1919)

1933

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Franz Mehring (1846-1919).

Il occupe les pages 318 à 403 du volume *Beiträge zur Geschichte der Ästhetik* , [Contributions à l'histoire de l'esthétique], Berlin, Aufbau-Verlag, 1956.

Il était jusqu'à présent inédit en français.

La plupart des notes sont du traducteur. Elles donnent pour chaque nom propre rencontré les années de naissance et de décès, suivies le cas échéant d'une brève description du personnage. Elles donnent également les références de chaque citation, de préférence dans l'édition française si elle existe.

Le traducteur s'est heurté à la difficulté suivante : En allemand, les mots *Kleinbürger*, *Großbürger*, signifient petit-bourgeois et grand-bourgeois. *Bürger* peut se traduire par bourgeois ou par citoyen. Dans le vocabulaire socialiste, on désigne par le mot français *bourgeois* le membre de la classe sociale, de la *bourgeoisie*. Nous avons signalé ces cas d'usage des mots français par une graphie en *italique* suivie d'un * signifiant : en français dans le texte : *bourgeois** et *bourgeoisie**

Les notes du texte allemand sont suivies de la mention NdE.
(Note de l'éditeur)

.

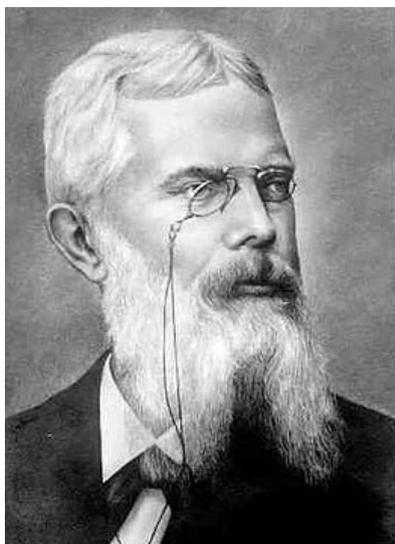
GEORG LUKÁCS. FRANZ MEHRING.



A handwritten signature in cursive script that reads "Georg Lukács". The signature is written in dark ink on a light-colored rectangular background.

Georg Lukács (1885-1971)

Franz Erdmann Mehring (1846-1919)



Penseur et historien marxiste, homme politique allemand. D'abord libéral, il rejoint en 1891, à l'âge de 45 ans, le Parti social-démocrate d'Allemagne (SPD). Il collabore à plusieurs journaux quotidiens et hebdomadaires. Il est pendant des années l'éditorialiste de la revue théorique hebdomadaire *Neue Zeit*. Il devient un théoricien marxiste de référence.

Entre 1902 et 1907, Mehring est le rédacteur en chef du journal social-démocrate *Leipziger Volkszeitung*. De 1906 à 1911, il enseigne à l'école du parti SPD. Il est membre du parlement prussien de 1917 à 1918.

Pendant la Première Guerre mondiale Mehring s'éloigne du SPD. Il s'oppose à la guerre et refuse de voter les crédits militaires. En 1916, est fondée la Ligue spartakiste, une faction marxiste révolutionnaire, et Mehring en est l'un des principaux animateurs aux côtés de Rosa Luxemburg, Karl Liebknecht, Leo Jogiches, Paul Levi et Clara Zetkin.¹

Il est l'un des fondateurs du Parti communiste d'Allemagne (Kommunistische Partei Deutschlands, KPD), créé le 1^{er} janvier 1919.

Malade et profondément affecté par l'assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, il meurt le 29 janvier 1919 à Berlin.

Œuvres en français :

Histoire de la Social-démocratie allemande de 1863 à 1891, trad. Dominique Petitjean et Monique Tesseyre, Pantin, Les Bons Caractères, 2013.

Karl Marx, Histoire de sa vie, trad. Jean Mortier, Paris, Bartillat, 2009.

¹ Rosa Luxemburg (1871-1919), Karl Liebknecht (1871-1919), Leo Jogiches (1867-1919), Paul Levi (1883-1930), Clara Zetkin (1857-1933).

Franz Mehring

(1846-1919)

Franz Mehring est indubitablement l'une des figures les plus importantes et aux talents les plus divers de toute la période de la II^{ème} Internationale. Comme éditeur des écrits de jeunesse de Marx et Engels, comme historien de la socialdémocratie allemande, comme biographe de Karl Marx, il a exercé une influence déterminante et durable sur l'évolution idéologique de la II^{ème} Internationale, bien au-delà de l'Allemagne. Même si de très nombreux points de son activité ont été, autrefois déjà, combattus et critiqués – certes, tant de droite que de gauche – son influence est aujourd'hui encore très forte ; même si nous rejetons très fermement toute une série de points fondamentaux de l'historiographie du Parti Socialdémocrate par Mehring (présentation et appréciation de Lassalle, Schweitzer, Bakounine, etc.),² ces écrits de Mehring sont, même aujourd'hui, encore bien plus que de simples documents d'une période passée : quel que soit le nombre de critiques avec lesquelles on peut aborder la lecture de ces écrits de Mehring sur l'histoire du Parti, ils contiennent un matériau important pour l'étude de l'histoire de l'évolution du parti allemand.

Même si Mehring est en premier lieu devenu célèbre et populaire comme historien de la socialdémocratie allemande, comme éditeur et biographe de Marx, son importance comme écrivain ne se limite aucunement à ces travaux. Mehring

² Ferdinand Lassalle (1825-1864), homme politique allemand d'origine juive, penseur, socialiste et écrivain.

Johann Baptist von Schweitzer (1834-1875), rédacteur en chef du journal *Sozial-Demokrat*, organe de l'ADAV [Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein], Association générale des travailleurs allemands, fondée en 1863 par Ferdinand Lassalle

Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine [Михаил Александрович Бакунин] (1814-1876) révolutionnaire anarchiste russe.

présente une multiplicité d'intérêts, un large éventail de connaissances qu'à cette époque, en dehors de lui, seuls possédaient Plekhanov et Lafargue.³ Il est le journaliste polémiste le plus brillant de la socialdémocratie allemande ; les éditoriaux du *Neue Zeit* sont parvenus à une renommée internationale justifiée, ils ont transmis à toute une génération l'histoire allemande, et tout particulièrement la prussienne, en rapport avec les luttes de classes contemporaines. Mais l'activité de Mehring comme historien ne s'est pas simplement limitée au journalisme. Sa *Lessing-Legende*,⁴ sa *Deutsche Geschichte*,⁵ son *Gustav-Adolf*⁶, ses études sur l'histoire allemande des guerres de libération,⁷ etc. ont procuré à toute une génération l'histoire allemande dans une version marxiste, et même aujourd'hui encore, les connaissances de l'histoire allemande de la très grande majorité des marxistes reposent sur les recherches historiques de Mehring. L'intérêt de Mehring pour l'histoire était extrêmement vaste. De l'histoire de la guerre, il s'étendait à l'histoire de la philosophie et de la littérature. Et ce dernier domaine était – à côté de l'histoire du Parti – un deuxième terrain sur lequel Mehring a joui, en tant qu'autorité suprême, pendant quelques décennies, d'un monopole quasiment incontesté. Même ses adversaires politiques se sont inclinés devant son esprit et son savoir dans le domaine de la littérature, et l'on peut dire que jusqu'à ces

³ Gueorgui Valentinovitch Plekhanov [Георгий Валентинович Плеханов] (1856-1918) révolutionnaire et théoricien marxiste russe, fondateur du mouvement social-démocrate en Russie.

Paul Lafargue (1842-1911), journaliste, économiste, essayiste, écrivain et homme politique socialiste français, gendre de Karl Marx.

⁴ *Lessing-Legende*, [la légende de Lessing, Berlin, Dietz Verlag, 1953.

⁵ *Deutsche Geschichte vom Ausgange des Mittelalters* [Histoire allemande depuis la fin du Moyen-âge], Berlin, Dietz Verlag, 1952.

⁶ *Gustav-Adolf*, Berlin, Verlag der Expedition des *Vorwärts*, 1894
Vorwärts [En avant], organe central du SPD.

⁷ On appelle en Allemagne *Guerres de libération* les guerres de 1813-1814 contre les armées napoléoniennes.

toutes dernières années, les appréciations en matière d'histoire de la littérature, dans le mouvement ouvrier allemand, ont pour l'essentiel été déterminées par Mehring. Certes, dans la social-démocratie, l'orientation consistant à s'accommoder servilement de toutes les modes théoriques et pratiques de la *bourgeoisie** d'après-guerre s'est de plus en plus renforcée et a ainsi de plus en plus délaissé la conception de Mehring en histoire de la littérature, mais la conception officielle du SPD en littérature (Hermann Wendel, Anna Siemsen, Kleinberg, etc.)⁸ continuait néanmoins, pour l'essentiel, de se fonder sur Mehring. Et dans le KPD, Mehring fut jusqu'à ces toutes dernières années l'autorité incontestée dans le domaine littéraire. Ce n'est que dans les dernières décennies, que s'engage, tout d'abord dans le cadre de la Ligue des écrivains révolutionnaires, un mouvement de critique des conceptions théoriques littéraires. L'importance politique de cette critique de Mehring réside pour l'essentiel sur le fait – comme nous le montrerons plus tard en détail – que le groupe Brandler et en premier lieu August Thalheimer⁹ ont, dans le domaine littéraire et culturel, proclamé une orthodoxie selon Mehring. C'est sur ce terreau qu'est apparu un trotskysme allemand dans le domaine littéraire : négation de la possibilité d'une littérature révolutionnaire prolétarienne,¹⁰ négation de la possibilité d'un essor de la culture en général et de la littérature

⁸ Hermann Wendel (1884-1936), homme politique allemand, historien, journaliste et écrivain. Député du SPD au Reichstag de 1912 à 1918. Partisan de l'Entente franco-allemande, il émigre en France en 1933.

Anna Siemsen (1882-1951), femme politique allemande, pédagogue et pacifiste. Députée SPD au Reichstag de 1928 à 1930.

Alfred Kleinberg (1881-1939), enseignant juif germanophone de Silésie, autrichien, puis tchécoslovaque, membre actif du SPD en Tchécoslovaquie. Il se suicide à Prague lors de l'invasion de la Bohême par l'Allemagne.

⁹ Heinrich Brandler (1881-1967) August Thalheimer (1884-1948), dirigeants du KPD. Exclus fin 1928.

¹⁰ cf. Trotsky, *Littérature et Révolution*, Paris, UGE 10/18, 1971, pp. 214-215.

en particulier dans la période de la lutte aiguë de classes. L'examen précis et la révision critique de l'héritage de Mehring ainsi que le travail approfondi sur celui-ci est donc une question vitale pour la littérature révolutionnaire prolétarienne en Allemagne. D'autant plus que ce serait une conception mécaniciste, très acritique et très non-dialectique que de laisser négligemment de côté l'héritage de Mehring, en raison de la nécessité d'une critique des plus sévères de ses erreurs. L'étroitesse du champ visuel de nombreux jeunes écrivains du mouvement littéraire révolutionnaire prolétarien en Allemagne est dans le rapport le plus étroit avec le fait que leurs connaissances de l'Allemagne se limitent à la toute dernière période, celle qu'ils ont vécue eux-mêmes, qu'ils n'ont pas de pont vers les traditions révolutionnaires allemandes, de la guerre des paysans jusqu'à la révolution de 1848 et au-delà vers le développement du mouvement ouvrier, vers son excroissance du mouvement démocratique général en Allemagne. L'héritage de Mehring doit donc être retravaillé de manière critique, et pas négligemment repoussé de côté, ce qui serait tout autant une erreur que la reprise acritique de la conception de la littérature et de la culture chez Mehring.

Il va de soi que pour les lecteurs russes, l'œuvre théorique et historique de Mehring sur la littérature ne présente aucun intérêt politique réel de ce genre. Il n'en reste pas moins, là-aussi, que seul Mehring a réalisé une synthèse marxiste de l'histoire de la littérature allemande, tout au moins pour le 18^{ème} et 19^{ème} siècle, et donc que le lecteur russe, lui-aussi, s'il recherche un fil conducteur marxiste pour l'histoire de la littérature allemande, ne peut que se tourner vers Mehring. Et l'examen critique de la méthode et des résultats de Mehring sont d'autant plus importants que chez la plupart des gens, on ne peut certes absolument pas présupposer une connaissance intime, de première main, de la littérature allemande ;

certainement en effet, de nombreux lecteurs de Mehring, séduits par son autorité et son mode passionnant d'exposition, seront très souvent— dans un domaine qui ne leur est pas ou pas précisément connu — enclins à admettre les appréciations de Mehring, y compris les fausses.

C'est pour ces raisons que cette introduction à l'édition des travaux théoriques et historiques de Mehring sur la littérature doit principalement prendre un *accent* critique. Cela veut dire que ces éléments et méthodes dans le travail de recherche de Mehring qui n'ont pas dépassé l'horizon de la II^{ème} Internationale, qui s'écartent du marxisme infalsifié, qui doivent être surmontés jusqu'à la racine afin de pouvoir accéder à une juste compréhension marxiste, doivent être combattus de la manière la plus rigoureuse. Une critique de ce genre — je le répète encore une fois — n'a rien à voir avec une mésestime de l'héritage de Mehring. Le grand mérite historique de Mehring, celui d'avoir été le premier et le seul en Allemagne à examiner systématiquement cette question, reste inébranlable, même sous les critiques les plus rigoureuses de ses erreurs, d'autant plus que même la critique la plus sévère doit admettre que non seulement Mehring a été le premier, après Marx et Engels, à s'être occupé de la littérature allemande dans une approche marxiste, mais qu'il est aussi parvenu sur de nombreux points non négligeables, à des résultats justes. Mais si nous affirmons que Mehring n'a pas été capable de dépasser l'horizon de la II^{ème} Internationale, de sorte qu'il ne peut de nos jours être reconnu que comme simple figure historique, mais pas réellement comme guide comme Marx et Engels, Lénine et Staline, nous devons en même temps souligner qu'il est l'une des figures les plus éminentes, les plus attrayantes, et les plus héroïques de son temps. À partir du moment où, inflexiblement — déjà comme homme mûr —, il s'est rallié au mouvement ouvrier, il s'est malgré toutes ses erreurs, placé à son aile

gauche radicale, il a âprement combattu le révisionnisme ainsi que le social-chauvinisme et le social-impérialisme qui en est issu, il a supporté héroïquement les persécutions de la *bourgeoisie** impérialiste allemande, il a séjourné, alors qu'il était déjà un vieil homme malade, dans les prisons de l'impérialisme allemand, il fut l'un des fondateurs de la ligue spartakiste et du KPD, et mourut pourtant, même si ce n'est pas directement sur le champ de bataille, en victime de la contre-révolution menée par les sociaux-démocrates, comme l'un des premiers martyrs de la révolution prolétarienne en Allemagne.

I. La personnalité de Mehring

Il ne s'agit évidemment pas ici des caractéristiques psychologiques de Mehring, mais des traits politiques et idéologiques fondamentaux de son caractère. La question fondamentale est donc comment et dans quelle mesure son passé avant l'adhésion au mouvement ouvrier, son mode d'évolution vers le mouvement ouvrier, ont substantiellement influencé sa physionomie intellectuelle de marxiste. En l'occurrence, il faut avant tout régler brièvement son compte à une légende diffusée par les révisionnistes – en particulier à l'occasion du congrès de Dresde (1903)¹¹ – à la légende selon laquelle Mehring aurait été autrefois un renégat du mouvement ouvrier qui y serait ensuite revenu « repentant ». Non, dans sa jeunesse, Mehring n'a jamais été membre du parti ouvrier. Il a au contraire, comme nous allons le voir, parcouru un chemin très particulier de la démocratie bourgeoise à la socialdémocratie, un chemin dont la particularité n'est cependant pas conditionnée par la psychologie personnelle, mais par l'histoire. Au long de ce cheminement, la position de Mehring

¹¹ Le congrès de Dresde du SPD a été marqué par la discussion (et le rejet) des thèses « révisionnistes » défendues par Eduard Bernstein (1850-1932).

à l'égard du parti ouvrier et du mouvement ouvrier en général a été extrêmement varié. Néanmoins, malgré une proximité du mouvement ouvrier relativement plus grande dans les années 70, Mehring n'a jamais été dans ses rangs. Le fait qu'il ait écrit ses essais contre Treitschke dans *die Wage* (1875),¹² qui sont ensuite parus séparément en brochure, avec la fiction littéraire que l'auteur était un membre du mouvement ouvrier, ne prouve absolument rien. L'explication ultérieure de Mehring sur cette brochure est tout à fait crédible : « Lorsque à l'été 1875 éclata la querelle littéraire entre Treitschke et Schmoller, je dis dans une discussion à Guido Weiß¹³ qu'au fond, Treitschke pourrait être réfuté par n'importe quel ouvrier. Guido Weiß suggéra : écrivez moi donc quelques articles de ce genre pour *die Wage*, et c'est ce que je fis. »¹⁴ Et Mehring trouve à juste titre que le jugement dépréciatif bienveillant de Hasenclever sur la forme habile de chronique de ces articles était une appréciation plus juste que la louange de Bebel.¹⁵ Mehring n'a certainement pas à l'époque eu connaissance du jugement de Marx : « Écrit de façon très ennuyeuse et superficielle. »¹⁶

L'accusation d'apostasie et plus généralement les fouilles dans le passé bourgeois de Mehring fut à l'époque une manœuvre sordide de l'aile révisionniste. Il fallait que Mehring soit compromis comme aventurier, comme *desperado*, comme être

¹² Heinrich Gothard von Treitschke (1834-1896), historien et théoricien politique allemand, membre du Parti libéral national, pangermaniste et antisémite. *Die Wage* [La balance], hebdomadaire politique. *Herr von Treitschke der Sozialistentödter, und die Endziele des Liberalismus*. [M. von Treitschke, le tueur de socialistes, et les objectifs du libéralisme].

¹³ Gustav von Schmoller (1838-1917), économiste prussien, socialiste de la chaire. Guido Weiß (1822-1899), éditeur de l'hebdomadaire *die Wage*.

¹⁴ Franz Mehring, *Meine Rechtfertigung* [Ma justification], Leipzig, Verlag der Leipziger Buchdruckerei, 1903. NdE.

¹⁵ Walter Hasenclever (1890-1940), écrivain expressionniste allemand.

August Bebel (1840-1913), homme politique allemand, socialdémocrate.

¹⁶ Lettre de Marx à Engels du 1^{er} août 1877. *MEW* t. 34, p. 66. NdE.

trouble, afin d'affaiblir ainsi le combat résolu de la gauche contre les révisionnistes, pour compromettre politiquement l'un des combattants d'avant-garde les plus résolus et les plus doués de l'aile gauche. Tant Mehring que ses amis politiques étaient parfaitement en droit de répliquer à cette vile attaque avec les armes les plus aiguisées, et de se référer dans les dernières années de la loi antisocialiste¹⁷ à l'activité de Mehring, comme ami et soutien du parti en dehors de leurs rangs, tout comme à son travail au sein de la socialdémocratie après son adhésion. La vilénie de cette attaque réside en effet dans le fait qu'elle provenait justement des éléments les plus embourgeoisés de l'aile droite (Braun, David, etc.) et d'intellectuels bourgeois qui n'ont rendu qu'une courte visite à la socialdémocratie (Georg Bernhard),¹⁸ et qui se sont précisément dressés contre Mehring parce qu'il était un combattant d'avant-garde contre l'embourgeoisement du mouvement ouvrier, contre le révisionnisme. Cela fait partie du caractère totalement mensonger de l'opportunisme embourgeoisé (les collaborateurs du *Zukunft* de Harden¹⁹ et d'autres périodiques qui se battaient pour le droit de collaborer sans le contrôle du parti à tous les journaux et périodiques bourgeois) que de faire à Mehring un reproche « moral » d'avoir été, dans sa période bourgeoise le collaborateur de journaux et périodiques sincèrement démocrates, bourgeois radicaux de gauche, d'avoir, comme journaliste bourgeois

¹⁷ Loi du 19 octobre 1878 inspirée par Otto von Bismarck (1815-1898) interdisant les organisations socialistes et leurs activités au sein de l'Empire allemand. Elle est renouvelée à 4 reprises jusqu'au 30 septembre 1890.

¹⁸ Otto Braun (1872-1955) homme politique allemand, membre du SPD. Eduard David (1863-1930), id. un des théoriciens du révisionnisme. Georg Bernhard (1875-1944) journaliste et écrivain allemand, membre du SPD de 1900 à 1906, date à laquelle il est exclu pour son révisionnisme.

¹⁹ Maximilian Harden (1861-1927), journaliste et polémiste allemand, connu notamment pour avoir mené de 1907 à 1908 dans son journal *die Zukunft* [l'avenir] une campagne dénonçant l'homosexualité de l'entourage de Guillaume II (Eulenburg, Moltke).

mené le combat le plus véhément contre le corruption de la presse bourgeoise etc. Certes, Mehring avait, dans une période bourgeoise de son évolution, violemment critiqué aussi le mouvement ouvrier. Il l'a fait avec le même élan et la même inflexibilité polémique avec lesquels il avait coutume en général de mener ses combats. Cette lutte était néanmoins, comme nous le verrons ultérieurement, une étape nécessaire dans l'évolution de sa période démocratique bourgeoise, mais pas le fait d'un renégat. C'était assurément, comme nous le verrons également plus tard, le fait d'un sympathisant déçu de l'évolution du mouvement ouvrier. Le rapprochement antérieur de Mehring du mouvement ouvrier reposait sur une méconnaissance totale de sa nature. Dans son combat, contre ce faux principe-là du premier contact lui est clairement apparu, et Mehring n'aurait sans doute jamais pu véritablement en venir au marxisme si ce faux principe n'était pas apparu ouvertement, et n'avait pas été ouvertement surmonté.

Et pourtant, plus nous sommes convaincus que le cheminement de Mehring vers le mouvement ouvrier n'a pas été seulement la démarche individuelle d'un démocrate bourgeois honnête qui, avec sa compréhension croissante de la situation sociale, en tire aussi les conséquences idéologiques, mais aussi un cheminement historique général, caractéristique en général de l'évolution des courants démocratiques en Allemagne, plus nous considérons comme nécessaire d'étudier – dans la mesure où les matériaux existants le permettent – le passé bourgeois de Mehring. Nous sommes en effet convaincus que la physionomie politique de Mehring, l'*unité* de ses meilleures et pires particularités, de ses dons brillants et de ses fautes incorrigibles, ont leurs racines dans cette évolution, dans ce passé démocratique bourgeois.

L'une des plus grandes faiblesses des partis de la II^{ème} Internationale consistait en ce qu'en elle, les traditions révolu-

tionnaires démocratiques vivantes avaient presque totalement disparu. C'est valable de la manière la plus criante pour l'Angleterre ; mais on trouve là aussi une base importante pour de très nombreuses erreurs idéologiques de la socialdémocratie allemande. La période des révolutions bourgeoises était achevée pour les pays occidentaux, il ne semblait pas que l'on soit encore, comme tâche actuelle, au seuil de la révolution prolétarienne. Les partis se développaient de plus en plus dans un légalisme parlementaire et syndical. Peu nombreux étaient ceux qui voyaient l'entrée dans l'ère de l'impérialisme comme l'entrée dans une période de combats révolutionnaires décisifs. Oui, on le sait, c'est précisément des conditions socio-économiques de la période impérialiste que se sont ouvertement développées la liquidation des objectifs et méthodes révolutionnaires du mouvement ouvrier, la tendance à transformer le parti ouvrier en un parti ouvrier libéral : le révisionnisme. Mais même la lutte de l'aile gauche contre le révisionnisme a été justement, sur les questions les plus décisives (la dictature du prolétariat) très hésitante et irrésolue. On combattait la tactique des révisionnistes, mais on n'était pas à même de découvrir et d'extirper à la racine leur idéologie et leur stratégie.

Ce n'est pas la moindre des bases objectives de la supériorité des bolcheviks sur tous les partis de la II^{ème} Internationale que le rapport indestructible entre les traditions révolutionnaires du passé et les tâches réelles du présent, que la nécessité objective de relier dialectiquement l'héritage vivant du passé révolutionnaire ainsi que celui des traditions de la révolution bourgeoise menée radicalement à son terme (par exemple du jacobinisme de 1793), aux tâches actuelles du prolétariat et de son avant-garde révolutionnaire, dans une action véritablement révolutionnaire. Il faisait assurément partie du génie de Lénine, à la tête des bolcheviks, d'apprécier les exigences

de cette situation objective à leur juste valeur, d'attaquer théoriquement et pratiquement ses problèmes et grâce à la juste généralisation des nouvelles expériences révolutionnaires non seulement éveiller la théorie concrète de la révolution de Marx à une nouvelle vie, mais aussi l'enrichir et la prolonger. Ces acquis et expériences stratégiques, tactiques et organisationnelles des bolcheviks n'ont néanmoins pas été compris, y compris par les meilleurs dirigeants et théoriciens de gauche de la II^{ème} Internationale. Personne n'a compris que, comme le disait Lénine, « aucune muraille de Chine ne sépare la révolution bourgeoise de la révolution prolétarienne »²⁰ et c'est ainsi que les expériences et connaissances stratégiques et tactiques extrêmement importantes de Marx et Engels, tirées de l'époque préparatoire de la révolution de 1848 et de celle-ci même ont dû rester totalement inexploitées. À côté de la liquidation affichée et dissimulée à l'aile droite et au centre apparut à l'aile gauche le fantôme de la révolution prolétarienne « pure », qui conduisait très souvent dans la politique quotidienne à de grandes concessions à l'opportunisme, au légalisme parlementaire etc., ce qui avait pratiquement pour conséquence de négliger totalement les questions non encore réglées de la révolution bourgeoise en Allemagne, comme moment de la révolution prolétarienne. (Pensons à la critique par Engels du programme d'Erfurt.)²¹ En se référant à cette critique, Lénine s'exprime de la manière suivante : « La tradition républicaine s'est considérablement affaiblie chez les socialistes d'Europe. C'est compréhensible et peut partiellement se justifier dans la mesure où l'imminence de la révolution *socialiste* supprime l'importance pratique de la lutte pour la révolution *bourgeoise*. Mais bien souvent,

²⁰ cf. Lénine, *La Révolution prolétarienne et le renégat Kautsky*, Paris, Éditions Sociales, 1953, p. 82. Kautsky (1854-1938)

²¹ In Karl Marx, Friedrich Engels, *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt*, Paris, Éditions Sociales, 1950, pp. 78-91.

l'affaiblissement de la propagande républicaine signifie non pas l'élan vital pour la victoire totale du prolétariat, mais la faiblesse de l'identification des tâches révolutionnaires du prolétariat en général. »²²

La position particulière que prend Mehring dans la social-démocratie allemande est très essentiellement déterminée par le fait que chez lui, ces traditions avaient un effet beaucoup plus vivant que chez la plupart des autres dirigeants. Certes, il n'a pas vécu personnellement l'époque de 1848. Mais il a néanmoins dans sa jeunesse, passé sa période décisive d'évolution dans un cercle où les bonnes traditions révolutionnaires bourgeoises de l'époque de 1848 étaient encore vivantes : dans le cercle de Guido Weiß, Franz Ziegler, Johann Jacoby etc. ²³ De ce cercle, Mehring a adopté pour toute sa vie une haine saine, inflexible, envers cette Allemagne qui a obtenu son unité ambiguë, antidémocratique et imparfaite par une « révolution par en haut », par « le sang et le fer », et n'a pas été unifiée comme en France ou en Angleterre par une révolution bourgeoise victorieuse. Mehring peut bien avoir très souvent formulé son point de vue de manière incomplète, voire fausse, il s'est cependant toujours opposé aux maîtres de l'Allemagne en ennemi, et pas en adversaire parlementaire. Pour lui, un 4 août 1914 ²⁴ était *a priori* impossible, alors que pour de prétendus leaders de l'aile gauche (Cunow, Lensch etc.) ²⁵ il était dès le départ dans la ligne de leur position

²² Lénine, *l'attentat contre le roi du Portugal*, Œuvres, tome 13 p. 497.

²³ Franz Wilhelm Ziegler (1803-1876), homme politique et écrivain allemand. Johann Jacoby (1805-1877), médecin et homme politique prussien, meneur des démocrates radicaux allemands, défenseur de l'émancipation des juifs.

²⁴ Le 4 août 1914, la fraction parlementaire du SPD au Reichstag votait les crédits de guerre pour la Première guerre mondiale.

²⁵ Heinrich Cunow (1862-1936), enseignant à l'école du SPD et rédacteur au *Vorwärts*; Paul Lensch (1873-1926), député SPD au Reichstag ; membres de l'aile gauche antirévissionniste du parti jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale, et passés alors brusquement au nationalisme.

théorique de conclure enfin la paix avec l'Allemagne impérialiste. Aussi différentes qu'aient pu être les évolutions individuelles de ceux qui seraient plus tard les dirigeants du groupe *Spartakus*, ces traditions révolutionnaires vivantes ont continué d'agir en eux par des voies diverses. Chez Rosa Luxemburg à partir du mouvement ouvrier polonais russe, chez Karl Liebknecht à partir des traditions personnelles de son père, le vieux combattant de 1848, Wilhelm Liebknecht.²⁶ Et la personnalité de Wilhelm Liebknecht est justement propre à illustrer ce qui est important chez Mehring, ainsi que ses limites. Nous savons aujourd'hui à partir de la correspondance de Marx et Engels la sévère critique qu'ils ont exercé sur l'activité de Wilhelm Liebknecht, et ils ont en l'occurrence toujours eu raison par rapport à lui. Liebknecht n'a en effet jamais été à même de se libérer véritablement de ses préjugés révolutionnaires bourgeois, de continuer à les faire évoluer dialectiquement en accord avec l'évolution du mouvement ouvrier. Sa prise de position contre la Prusse de Bismarck de 1866 et 1870 était pleine d'un esprit borné démocratique bourgeois, particulariste d'Allemagne du Sud. Néanmoins, malgré toutes ces critiques qui doivent être adressées à cet esprit borné, sa prise de position à l'égard de la guerre de 1870/1871 montre une détermination révolutionnaire qui, plus tard, a quasiment totalement disparu dans la couche dirigeante de la social-démocratie allemande.

La référence à Wilhelm Liebknecht ne peut que définir une orientation. En clarté marxiste, en capacité d'analyse de classes véritable, Mehring surpasse le vieux Liebknecht de très loin. Mehring a en effet rejoint le mouvement ouvrier à partir d'une amère déception à l'égard de la démocratie bourgeoise, à partir d'une lutte à mort contre la presse bourgeoise, sa transition était donc bien moins « organique » que celle du Liebknecht

²⁶ Wilhelm Liebknecht (1826-1900).

de 1848. À cela s'ajoute que comme prussien, Liebknecht était d'emblée imperméable aux traditions particularistes d'Allemagne du sud. Le danger issu de son passé qui l'a menacé, ce fut plutôt celui de l'identification au rôle de la Prusse, comme vecteur de l'idée de l'unité allemande, avec l'idée de progrès, une tradition qui a conduit à la vénération de Frédéric II et qui était même encore vivante chez Lassalle, sans parler de démocrates bourgeois comme Ziegler. Mehring dans sa jeunesse a également succombé à ce danger. Mais il s'est frayé son chemin vers le mouvement ouvrier, précisément en surmontant et en combattant cette tradition. Sur ce chemin, il a intégré le marxisme dans sa conception du monde, il en a fait le fondement de sa conception du monde. Ce qui en l'occurrence l'a séparé des autres qui provenaient de la démocratie bourgeoise, ce fut qu'il soit devenu quant à la ligne politique un ennemi résolu et clairvoyant de la monarchie allemande de son époque, qu'il ait, conformément à ce tournant d'orientation, démasqué par une critique impitoyable toute l'histoire de cette légende, toute l'histoire de la Prusse, mais qu'il n'ait cependant pas été en mesure de liquider totalement tous les prémisses idéologiques de son jeune temps d'évolution. Il conserva tout au long de sa vie nombre de ces traditions idéologiques, culturelles, littéraire de sa jeunesse. Celles-ci sont très souvent entrées en opposition radicale aux conséquences qu'il tirait de sa conception marxiste du monde nouvellement acquise. Nous pourrions ultérieurement suivre en détail à quelles prises de position contradictoire, éclectiques Mehring a été conduit de ce fait.

Pendant sa crise idéologique dans les années 1880, Mehring a appris le marxisme par un travail intense. Il a ce faisant d'une part écarté toutes les conceptions économiques fausses qu'il avait jusqu'alors, et s'est approprié l'économie politique marxiste comme fil conducteur de la recherche historique, sans

pour cela montrer le moindre intérêt pour les problèmes théoriques de l'économie marxiste. (Il est tout à fait caractéristique que dans sa biographie de Marx, il ait fait écrire par Rosa Luxemburg le chapitre sur les volumes II et III du *Capital* ;²⁷ mais même dans la partie qu'il a écrite lui-même, il ne fait que populariser et récapituler les résultats les plus généraux, sans aborder de plus près les problèmes plus profonds, sans évoquer ne serait-ce que comme problème celui du prolongement de l'économie politique marxiste à l'époque de l'impérialisme. D'autre part, il adopte aussi la méthode philosophique de Marx et Engels comme fil conducteur méthodologique pour des travaux historiques. Le fait que la fondation du matérialisme historique a été un bouleversement total de la philosophie, cela, il ne l'a jamais vraiment compris. Cela veut dire qu'il est toujours parti de l'interprétation figée, conçue unilatéralement, de la « fin de la philosophie » de Engels.²⁸ La « remise sur ses pieds » de la philosophie de reflète chez lui de la manière suivante : « On ne peut pas rechercher le centre de gravité de la philosophie dans la trame chimérique des systèmes philosophiques, mais il faut partir du point de vue exprimé par F. A. Lange par ces mots – certes sans en tirer les conséquences nécessaires : "Il n'existe pas de philosophie se développant d'elle-même, que ce développement résulte d'oppositions ou qu'il suive une ligne droite ; il n'y a que des hommes qui s'occupent de philosophie et qui, avec toutes leurs doctrines, n'en sont pas moins les fils de leur époque." »²⁹

²⁷ Franz Mehring, *Karl Marx*, op. cit., p. 20, chap. XII, 3, pp. 415-425.

²⁸ Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, trad. Gilbert Badia et autres, Paris, Éditions Sociales, 1971, pp. 492-493.

²⁹ Mehring : *Gesammelte Schriften und Aufsätze*, [Écrits et essais réunis], Berlin, tome VI, p. 25. NdE. Friedrich-Albert Lange (1828-1875), journaliste et sociologue social-démocrate. *Histoire du matérialisme, et critique de son importance à notre époque*, trad. B. Pommerol. 2 t. Paris, C. Reinwald, 1877, t. 1, p. 50.

Ce n'est en aucune façon un hasard que Mehring, dans cette formulation (1904) datant déjà de sa période socialiste, même après la parution des écrits de jeunesse de Marx et Engels, se réclame de Lange, sans remarquer que l'expression de Lange n'était rien de plus qu'une dilution de la conception de Hegel, « épurée » de la dialectique, de nature idéaliste et sociologique kantienne. Mehring voulait là justement mener à bien de manière conséquente ce sur quoi les meilleurs démocrates bourgeois de l'époque de sa jeunesse avaient échoué en raison de leur « inconséquence ». Mais il n'a pas vu où se trouvaient les racines de cette inconséquence. Après la décomposition de la philosophie hégélienne, l'incapacité de la classe bourgeoise en Allemagne à se construire une conception du monde autonome et conséquente a fait murir parmi les démocrates bourgeois un chaos éclectique sur les questions philosophiques. La dernière philosophie et la plus globale à laquelle la *bourgeoisie** allemande pouvait accéder, la philosophie hégélienne, est traitée en « chien crevé »,³⁰ la méthode dialectique, y compris dans sa version idéaliste, tombe de plus en plus dans l'oubli. Lassalle était le dernier hégélien qui se tenait politiquement sur une position de gauche ; déjà son disciple Schweitzer était schopenhauerien. Parmi les démocrates bourgeois, coexistaient des échos de la philosophie de Feuerbach³¹ (Duboc)³², de l'idéalisme subjectif fichtéen (Jacoby), de l'agnosticisme kantien (Lange) etc. Mehring, qui a été élevé dans ces traditions, cherche à tirer du matérialisme historique une méthode pour parvenir à une historicisation totale de la philosophie, dans une indifférence, compré-

³⁰ Selon l'expression de Karl Marx. *cf.* *Lettre à Kugelmann* du 27 juin 1870.

³¹ Ludwig Feuerbach (1804-1872) philosophe bavarois, chef de file du courant matérialiste hégélien de gauche. *cf.* Marx, Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit. pp 41-109, et Engels, *Ludwig Feuerbach*, Paris, Éditions Sociales, 1946.

³² Julius Duboc (1829-1903), philosophe allemand athée, opposé au pessimisme de Schopenhauer et critique du nietzschéisme.

hensible eu égard à ces prémisses, concernant les problèmes gnoséologiques et méthodologiques (trames chimériques). Mais du fait qu'il ne comprend pas l'importance des problèmes gnoséologiques pour la méthode du matérialisme historique, il n'arrive à aucun règlement de comptes radical avec les prémisses philosophiques de sa jeunesse, il succombe à l'illusion qu'il serait possible, avec le matérialisme historique, d'accomplir de manière conséquente le programme de Lange mené de manière inconséquente, il reste dans la croyance que le matérialisme historique serait une sorte de « sociologie » appliquée pratiquement, plus de la psychologie. (Sur ce point, tout en partant de prémisses totalement différentes, il se rapproche partiellement de Plekhanov.) Seule cette position philosophique de Mehring rend compréhensible qu'à l'occasion de son édition des écrits de jeunesse de Marx, il ait négligé les manuscrits philosophiques fondamentaux (*Manuscrits de 1844*, économie politique et philosophie,³³ *L'Idéologie allemande*); ses annotations à *La Sainte-Famille*³⁴ montrent tout à fait clairement qu'il n'a pas compris l'importance philosophique de cet ouvrage.

Malgré tout cela, Mehring avait subjectivement la conviction la plus sincère, lorsqu'il est passé à la socialdémocratie, d'avoir totalement liquidé son passé bourgeois. Objectivement, comme nous le verrons, ce n'était absolument pas le cas. Mais comme, par suite de sa position de combat passionnée et violente contre la *bourgeoisie** allemande, et en particulière contre son aile gauche qu'il connaissait et haïssait de par son expérience personnelle de son aspect le plus vil, il a toujours passionnément rejeté tout compromis avec la *bourgeoisie*,* on ne pouvait dans l'apparence de son attitude

³³ Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Éditions Sociales, 1962.

³⁴ Karl Marx, Friedrich Engels, *La Sainte-Famille*, Paris, Éditions Sociales, 1969.

politique rien voir de son passé idéologique insuffisamment liquidé. Et à l'époque pas non plus dans le domaine de l'idéologie, parce qu'il pouvait et devait alors rejeter le néokantisme révisionniste, même en partant de ses prémisses philosophiques peu claires et éclectiques. Ce révisionnisme philosophique était pourtant une capitulation idéologique devant l'idéologie de la *bourgeoisie** à la veille de la période impérialiste, et pendant cette période impérialiste elle-même. Contre cette capitulation, Mehring a pu et a dû se dresser et les combattre passionnément, même à partir de ses prémisses. Les concessions idéologiques à l'idéologie bourgeoise étaient alors déjà si importantes dans la II^{ème} Internationale, les laisser-aller théoriques sur les questions de la philosophie du marxisme si largement répandues, y compris à l'aile gauche (Lénine sur Plekhanov), que la lutte de Mehring contre le révisionnisme – en dépit de son éclectisme, aujourd'hui clairement identifiable grâce au travail philosophique de Lénine – a pu autrefois apparaître comme une lutte marxiste orthodoxe inflexible.

Tout cela fait ressortir les traits fondamentaux de la personnalité de Mehring. Le caractère saillant de fond demeure : une saine haine, irréconciliable, de l'Allemagne des Hohenzollern, de sa *bourgeoisie** et de sa caste de junkers, de sa bureaucratie, de son pseudo-constitutionnalisme et de son pseudo-parlementarisme abjects. Et en l'occurrence, Mehring est, justement par suite de son combat, depuis des décennies, aux avant-postes perdus de la démocratie bourgeoise, immunisé contre les illusions d'une démocratisation et parlementarisation de l'Allemagne. Dès 1893, et donc pas trop longtemps après son entrée dans la socialdémocratie, il avait eu un débat épistolaire très intéressant avec Karl Kautsky sur la question des perspectives d'évolution de l'Allemagne, dont nous ne connaissons malheureusement que par des fragments

des lettres de réponse de Kautsky, puisque Kautsky a fait interdire judiciairement la publication de la discussion, par peur compréhensible de la révélation de son passé. Kautsky y défend le point de vue que la voie de la révolution allemande serait la voie vers le parlementarisme : « Un régime parlementaire signifie en effet en Allemagne la victoire politique du prolétariat, mais aussi inversement. »³⁵ La réponse de Mehring semble s'être référée au fait qu'il n'était pas venu à l'idée du régime des Hohenzollern de céder le pouvoir légalement par la voie parlementaire. Kautsky admet tout au moins dans sa réponse qu'on ne pourrait pas éviter un combat contre le militarisme, y compris par des moyens qui ne seraient pas purement parlementaires. Mais il ajoute : « *Quel* en sera l'objet ? Seule la république parlementaire – que ce soit avec ou sans un monarque à sa tête comme dans le modèle anglais – peut à mon avis constituer le terreau sur lequel peut s'épanouir la dictature du prolétariat et la société socialiste. Cette république est l'"État du futur" auquel nous devons aspirer. » Alors, quand peu après, Mehring trouve « trop débonnaire » la brochure de Kautsky sur le parlementarisme, Kautsky lui répond que ce n'est pas le parlementarisme qui corrompt mais le capitalisme ; « le parlementarisme change immédiatement de nature dès lors que le prolétariat s'y présente comme force autonome ». À partir de cet échange de lettres, on peut parfaitement comprendre pourquoi, dans le débat avec Bernstein, Kautsky considère la question de la dictature du prolétariat comme une question que l'on peut tranquillement laisser à l'avenir. On voit immédiatement que ce n'était pas du tout un hasard si, lorsqu'en Allemagne, la gauche s'est séparée du centre, Mehring appartenait à la gauche, Kautsky au centre.

³⁵ Cité dans la préface de Paul Fröhlich (1884-1953) aux *Œuvres* de Rosa Luxemburg, t. III, Berlin, Vereinigung Internationaler Verlagsanstalten, 1925 p. 22 ss. NdE.

Mais tout cela ne dit absolument pas que Mehring ait eu, sur la question de la révolution prolétarienne, sur le problème de l'État, une position vraiment claire comme celle des bolcheviks. On voit simplement que justement, cette origine de Mehring que nous venons d'esquisser, malgré toutes les erreurs et manques de clarté, l'a cependant préservé des illusions légalistes pernicieuses de la socialdémocratie allemande. Cette absence d'illusion relativement forte, Mehring la doit à sa connaissance précise et intime des aspirations révolutionnaires bourgeoises en Allemagne, et de l'histoire de leur échec honteux. La puissance journalistique de Mehring qui rendait ses éditoriaux si instructifs et attrayants, sa mention constante des analogies historiques de la lâcheté et de la bassesse de la *bourgeoisie** allemande libérale, de la série de ses capitulations honteuses devant la monarchie des Hohenzollern, ne sont en effet ni un simple savoir, ni une force de frappe formelle, mais il s'y manifeste justement l'aspect robuste et significatif du politicien Mehring.

La fermeté de Mehring sur les questions culturelles et idéologiques – elle aussi relativement très élevée – est dans une corrélation des plus étroites avec cette force. L'affadissement et la vulgarisation du marxisme dans la social-démocratie allemande, la tendance croissante à faire de grandes concessions à la *bourgeoisie** dans le domaine idéologique, chez les révisionnistes jusqu'à une capitulation totale devant l'idéologie bourgeoise, fait apparaître dans le domaine culturel les types de philistins de droite et de gauche également tristes. Tandis que d'un côté, une part importante des dirigeants sociaux-démocrates deviennent tout simplement des philistins dans tous les domaines culturels, c'est-à-dire tombent sous l'influence de l'idéologie petite-bourgeoise rétrograde de leur époque, apparaît de l'autre côté une « opposition », essentiellement constituée d'intellectuels plus jeunes, qui croit soigner

cette attitude philistine en se mettant sans critique à la suite des courants à la mode à chaque fois dominants. En général, Mehring prend clairement et fermement position contre les deux courants, tant contre l'attitude philistine de droite que contre celle de gauche. Nous pourrions suivre tout particulièrement, à propos de son appréciation du mouvement naturaliste des années 1890, qu'il est arrivé jusqu'à un haut degré à atteindre une juste sobriété critique, une appréciation équitable. Il va de soi que là aussi se sont obligatoirement exprimées les limites fondamentales de sa position théorique. Mais si l'on suit, tant dans les organes de presse qu'ailleurs (par exemple dans les débats à l'occasion du congrès de Gotha du parti en 1896), les discussions littéraires et culturelles de la socialdémocratie allemande, on doit alors constater que Mehring adopte en cette occasion une hauteur de vue tout à fait solitaire. Cette hauteur, elle-aussi est dans une corrélation des plus étroites avec le fait que Mehring, dans son appréciation des phénomènes culturels et littéraires, a une tout autre échelle de mesure que les philistins de droite et de gauche parmi les hommes de lettres de la socialdémocratie : il les mesure à l'aune du niveau idéologique, intellectuel et artistique de la période de la révolution bourgeoise en Allemagne. C'est pourquoi il trouve partout, là où les philistins de gauche tombent en extase, des signes nets et clairement visibles du naufrage de classe de la *bourgeoisie** ; par ailleurs, là où les philistins de droite bouillonnent d'une indignation morale petite-bourgeoise, il trouve souvent des aspirations honnêtes à combattre idéologiquement ce naufrage de classe.

Mais il ne suffit pas de constater cette orientation générale de l'activité de Mehring sur le front idéologique. Le simple fait de sa lutte soutenue, obstinée et passionnée, ici précisément, n'est pas seulement un trait essentiel de son caractère, mais c'est en même temps une question politique qui n'est pas inessentielle.

Car le domaine d'intérêt d'un idéologue, d'un combattant politique peut certes être à maints égards être codéterminé par des hasards, mais il n'est cependant jamais vraiment fortuit. Et la tendance historique qui s'impose dans le choix des domaines d'intérêt et de lutte prend une importance toute particulière dans la période de la II^{ème} Internationale. Tandis que la plupart des théoriciens éminents de la II^{ème} Internationale, dans la sélection de leur domaine thématique et tout particulièrement dans leur mode de travail sur celui-ci, cultivaient un « objectivisme » économiste qui, au début inconsciemment, plus tard avec une conscience plus ou moins claire, venaient théoriquement en aide à tous les courants rétrogrades, voire réactionnaires, dans le mouvement ouvrier (spontanéisme, dépendance mécaniciste de la pratique et de toute idéologie en général à l'égard de l'infrastructure, rattachement mécaniciste de la maturité révolutionnaire au développement des forces productives conçu unilatéralement d'un point de vue économique, transformation de la dialectique révolutionnaire de l'histoire en un évolutionnisme fataliste, manque de foi dans les forces révolutionnaires créatrices du prolétariat etc.) il y a déjà dans la sphère d'intérêts de Mehring un élément activiste, révolutionnaire.

Et même d'un double point de vue. Premièrement du fait que dans ses travaux littéraires, et idéologiques en général, il vénère sans cesse les héros résolus des luttes de classes du passé, qu'il mesure leur niveau idéologique au niveau de leur conscience de classe, à leur hardiesse dans la proclamation et la matérialisation des revendications de classe, et pas à des échelles de mesure « objectives » – artistiques, par exemple – (Lessing par rapport à Goethe, Schiller).³⁶ L'importance cruciale que joue le combattant idéologique, la littérature, au

³⁶ Gotthold Éphraïm Lessing (1729-1781). Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832). Friedrich von Schiller (1759-1805)

stade du rassemblement d'une classe sociale, (tout particulièrement dans l'Allemagne de la période classique par suite du développement inégal), apporte, dans le travail de ce domaine thématique par Mehring, une très forte tendance activiste. Elle est encore renforcée du fait que précisément là, il faut prendre en mains la grande importance du facteur subjectif, de plus en plus négligée dans la II^{ème} Internationale. Les effets dévastateurs de tout manque de clarté, de toute hésitation, de tout compromis lâche, injustifié, la corruption qu'ils ont nécessairement pour conséquence, se transforment dans les dénonciations de Mehring en un appel à la vigilance idéologique, en une déclaration de guerre au fatalisme résigné, qui débouche forcément dans l'opportunisme.

Ceci est encore – deuxièmement – souligné par le fait que cette vénération par Mehring des combattants idéologiques pour la révolution bourgeoise en Allemagne est reliée à sa lutte contre la lâche déchéance, fortement croissante, de la *bourgeoisie** allemande. En sauvant la mémoire des combattants pour la révolution bourgeoise, en les défendant efficacement contre la minimisation laudative (Lessing, Schiller) ou calomnieuse (Heine)³⁷ de la part de l'historiographie bourgeoise, il démolit en même temps avec un grand succès les légendes historiques bourgeoises, l'éclat mensonger de ces époques ou personnalités chez lesquelles la *bourgeoisie** déclinante cherche un soutien idéologique pour son présent ignominieux. (Gustave-Adolphe, Frédéric II, etc.)³⁸ Ceci en Allemagne, avec « la servilité qui, à la suite de l'humiliation de la Guerre de Trente ans, a pénétré la conscience nationale »³⁹, est

³⁷ Heinrich Heine (1797-1856)

³⁸ Gustave II-Adolphe (1594-1632), roi de Suède. Grâce à son génie militaire et à ses réformes, il fit de son pays l'une des grandes puissances européennes. Frédéric II (1712-1786), roi de Prusse, « despote éclairé ».

³⁹ Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, trad. Émile Bottigelli, Paris, Éditions Sociales, 1963, Deuxième partie, chap. quatrième, p. 216.

d'autant plus un fait révolutionnaire que l'opportunisme croissant de la théorie et de la pratique de la socialdémocratie allemande a fait de jour en jour des concessions plus importantes à ce respect servile du gouvernement et de l'État.

Enfin, mentionnons encore en bref – pour compléter ce tableau – que la préoccupation constante de Mehring pour la guerre et les affaires militaires, déjà dans sa thématique, mais à plus forte raison par son mode de traitement, était aussi une déclaration de guerre adressée, non seulement à toute idéologie pacifiste, mais aussi à la lâche capitulation par avance devant la force militaire de l'État allemand, au renoncement à un combat révolutionnaire contre le militarisme. L'analyse des limites de la force militaire de Frédéric II et en particulier de la défaillance du système militaire prussien face aux armées révolutionnaires françaises, le prolongement de la découverte par Engels du rapport entre base socioéconomique et affaires militaires a également été chez Mehring un appel à l'activité révolutionnaire.

Certes, nous avons déjà aussi, sur ce point, en même temps que la force, indiqué aussi la source des faiblesses de Mehring. En mesurant le présent à l'aune de la période révolutionnaire de la *bourgeoisie** allemande, il s'est assurément référé à un haut niveau d'appréciation, mais pourtant purement provincialiste. Par suite en effet du retard de développement du capitalisme en Allemagne, la révolution bourgeoise n'a jamais pu se réaliser sous ces formes grandioses qu'elle a pris en France ou en Angleterre. Même si cela, en raison du développement inégal, a rendu possible précisément en Allemagne la genèse et le développement de la dialectique idéaliste, il est cependant clair que le développement idéologique en général et le littéraire en particulier n'ont jamais pu atteindre cette même hardiesse et globalité révolutionnaire que le développement correspondant en France et en Angleterre. Il en résulte aussi

que Mehring n'a considéré le développement révolutionnaire de la littérature russe que de manière occasionnelle, épisodique. Nous parlerons plus tard en détail des lacunes et des biais fondamentaux que cette limitation provincialiste sur l'Allemagne a entraîné dans la théorie de la littérature de Mehring. Nous voulons seulement indiquer ici que cette orientation unilatérale a dû chez lui entraîner aussi une évaluation erronée de l'évolution allemande, en particulier de la période classique.

Cette faiblesse de Mehring se trouve dans une interaction des plus étroites avec sa relation évoquée plus haut à l'économie politique marxiste et à ses conséquences dialectiques. Nous avons déjà mentionné que Mehring n'a pas approfondi la connaissance de l'économie politique marxiste jusqu'à ses profondeurs théoriques ultimes, et ne les a en particulier pas appliquées dans toute leurs ramifications dialectiques à tous les problèmes idéologiques. Cela veut dire que Mehring a utilisé son appropriation de l'économie politique marxiste pour une part afin d'étayer économiquement son schéma de l'évolution issu des traditions du mouvement révolutionnaire bourgeois, pour une part – mais seulement pour une part – pour le corriger. Mais il a pourtant conservé le schéma fondamental. Ceci a eu pour les analyses de classes de Mehring deux conséquences importantes qu'il nous faudra aborder très en détail. Contentons-nous d'en mentionner ici brièvement les traits fondamentaux. Premièrement, l'opposition de la *bourgeoisie** et de la noblesse reste chez Mehring, pour l'essentiel, une opposition figée de deux organisations de la production s'excluant radicalement l'une l'autre : le capitalisme et le féodalisme. Le processus de passage au capitalisme de la propriété foncière, de transformation du propriétaire foncier en fraction de la classe capitaliste, Mehring ne l'a pas suivi, ni économiquement, ni dans ses conséquences

idéologiques. Le critique allemand le plus important du prussianisme n'est jamais parvenu à une connaissance de la « voie prussienne » de développement capitaliste (Lénine).⁴⁰ Deuxièmement, Mehring a conservé de sa période bourgeoise la tendance à idéaliser les stades primitifs de développement du capitalisme – surtout dans le domaine idéologique – par rapport aux stades plus développés. Certes, il est ainsi par endroits parvenu à une représentation, même si elle était peu claire, du « développement inégal », mais par là s'introduit souvent dans sa critique du développement bourgeois un certain élément inconsciemment romantique.

II. L'évolution de jeunesse.

L'évolution de jeunesse de Mehring est jusqu'à aujourd'hui un domaine assez peu exploré. Nous ne parlons absolument pas, en l'occurrence, des éléments purement biographiques de son évolution de jeunesse qui se situent aussi, de toute façon, en dehors du cadre de ce travail, mais l'activité littéraire de Mehring avant son entrée dans le parti socialdémocrate ne nous est, elle non plus, connue que de façon très fragmentaire. Mehring a aussi, dans cette période, été un journaliste très prolifique, qui a publié ses articles dans les journaux et périodiques les plus divers, la plupart du temps anonymement, très souvent signés de simples initiales. Cela exigerait donc des travaux philologiques préparatoires très importants pour exposer dans toutes ses étapes le déroulement de l'évolution de Mehring. Pour les buts de ce travail introductif, de tels travaux préparatoires sont indispensables. Pour nos buts, il sera suffisant de caractériser les époques décisives de l'activité journalistique bourgeoise de Mehring qui, pour l'essentiel, se

⁴⁰ Lénine, Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe, Éditions en langues étrangères, Moscou, 1954, p. 28.

La « voie prussienne » est celle où « l'exploitation féodale se transforme lentement en exploitation capitaliste à la manière des junkers. »

rattachent aux périodiques de Guido Weiß, et qui fut le temps de sa première sympathie pour le mouvement ouvrier. Cette sympathie est résolument liée aux traditions lassalliennes de la théorie et de l'agitation. Mehring lui-même donne plus tard la caractérisation suivante de sa position d'alors : « Tant que le mouvement était sous l'influence des traditions de Lassalle, j'espérais que s'en dégagerait un parti ouvrier d'orientation nationale, comme par exemple les ouvriers anglais qui, des tempêtes confuses du chartisme, se sont réfugiés sur la terre ferme d'objectifs atteignables et sains. »⁴¹ Nous pourrions voir ultérieurement plus en détail que cette conception de Mehring était corrélée à une tradition de la démocratie bourgeoise qui s'abandonnait à l'illusion que la démocratie véritablement menée à son terme abolirait les bases économiques des oppositions de classe et des luttes de partis. Avec le rythme de séparation de l'aile lassallienne d'avec la démocratie bourgeoise plus rapide que celle de l'aile Liebknecht-Bebel, cette sympathie pour Lassalle et son courant pourrait peut-être à première vue surprendre. Mais lors de l'analyse de son éloignement du mouvement ouvrier, de sa lutte contre lui, nous pourrions voir combien le démocrate bourgeois Mehring, en dépit de sa méconnaissance des œuvres de Marx, en dépit de la vulgarisation des enseignements de Marx par ses partisans « eisenachiens »⁴² a flairé dans ce dernier, avec un juste

⁴¹ Mehring, *die deutsche Sozialdemokratie*, II^{ème} édition, Brunswick, 1897, p. x.

⁴² Le mouvement ouvrier allemand est à l'époque divisé entre l'ADAV *Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein* [Association générale des travailleurs allemands] fondée en mai 1863 (les « lassaliens ») et les scissionnistes de celle-ci qui, avec Auguste Bebel et Wilhelm Liebknecht, ont créé en 1869 à Eisenach, d'où leur surnom d'« eisenachiens » le SDAP, *Sozialdemokratische Arbeiterpartei* [Parti socialdémocrate ouvrier], proche de la 1^{ère} Internationale. L'unification en sein du SAPD, *Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands* [Parti Ouvrier Socialiste d'Allemagne] se concrétise en 1875, au Congrès de Gotha dont le programme a été vivement critiqué par Marx. cf. *Critique du Programme de Gotha*, trad. Sonia Dayan-Herzbrun, Paris, les éditions sociales, 2008.

instinct – bourgeois – de classe le véritable ennemi de la conciliation démocratique de classes.

Le souhait de Mehring d'un mouvement démocratique général avait à cette époque chez lui sa roue motrice la plus puissante dans la déception causée par l'avènement non-démocratique de l'unité allemande, dans la déception sur le déclin culturel et littéraire général de l'Allemagne après la réalisation de l'unité allemande, dans la platitude générale apparaissant comme phénomène accompagnant l'essor capitaliste. Les articles de la *Wage* dont on peut aujourd'hui déjà affirmer avec une certitude plus ou moins relative qu'ils sont de Mehring, traitent presque exclusivement de questions littéraires. L'essai le plus important parmi eux comporte une caractéristique générale de la littérature dans le nouveau Reich allemand.⁴³ De cet essai, nous devons nous occuper quelque peu en détail, d'une part parce qu'il donne aussi une image nette des tendances politiques et idéologiques générales du jeune Mehring, d'autre part parce que des citations complètes tirées de ce texte donnent au lecteur un tableau instructif des points sur lesquels Mehring va plus tard poursuivre sa ligne d'alors, et les points sur lesquels et dans quelle mesure il les a révisées. L'essai part de la déception relative aux conséquences littéraires de la fondation du Reich.⁴⁴ « La littérature allemande, aussi paradoxal que cela puisse sembler, est d'abord une littérature politique ; ce sont des cosmopolites, comme Goethe et Lessing, qui furent les pères de l'idée nationale. » Après la paix de Westphalie,⁴⁵ « ce n'est pas en fait l'ombre misérable d'une constitution impériale mais seulement la langue et les monuments qui ont sauvé le nom *allemand* d'un anéantissement total. » Mehring donne alors un bref panorama

⁴³ *Die Wage*, II^{ème} année, n°52 (signé : -ng). NdE.

⁴⁴ Le 18 janvier 1871 à Versailles, dans la galerie des Glaces.

⁴⁵ Les traités de Westphalie (ou paix de Westphalie), en 1648, mettent fin à la guerre de 30 ans et à la révolte des Pays-Bas.

du développement du caractère national de la littérature allemande, et il faut à ce propos tout particulièrement souligner que Frédéric II et la guerre de sept ans ⁴⁶ dans sa répercussion sur la littérature allemande est encore totalement décrite dans l'esprit de la critique par Lassalle de la biographie de Lessing par Stahr. ⁴⁷ Mehring reste donc – comme il le souligne lui-même plus tard dans la préface à sa *Lessing-Legende* – encore lui-même sur le terrain de cette légende historique, et plus précisément de sa variante lassalienne. La critique de l'historien de la littérature Julian Schmidt ⁴⁸ comme typique de la platitude capitaliste est elle aussi, dans sa conception de fond, dépendante de Lassalle.

Le cœur de l'essai est une caractérisation de la littérature allemande depuis la fondation du Reich. Nous en citons quelques passages les plus significatifs. La poésie lyrique depuis 1870 « est un terrain triste, désert ; c'est avec le sourire de la compassion que même le partisan le plus loyal du Reich parcourt du regard les ruines désolées ». Sur le roman, l'effet de 1870 est « au plus haut point chaotique, complètement paralysant, et d'autant plus paralysant qu'ils (les romanciers, G.L.) s'efforcent dans un esprit loyal, avec la plus grande force, de vénérer poétiquement les grands bouleversements politiques qu'ils ont salué avec joie ». Reuter, Gutzkow, sont totalement muets ; Freytag est complètement tombé dans la confusion, le *Waldfried* d'Auerbach est froid et mauvais,

⁴⁶ La Guerre de Sept Ans (1756-1763) oppose l'Angleterre et la Prusse, d'une part, à la France, l'Autriche et la Russie. La France y perd son Empire colonial en Amérique et aux Indes.

⁴⁷ Adolf Wilhelm Theodor Stahr (1805-1876), écrivain et historien prussien, auteur de *G. E. Lessing: Sein Leben und seine Werke*, [Sa vie et ses œuvres] 2 vol., Berlin, Guttentag, 1859, que Lassalle a critiqué, dans le second volume des *Demokratische Studien*, Hambourg, Otto Meißner, 1861.

⁴⁸ Heinrich Julian Schmidt (1818-1886), critiqué par Lassalle dans *Herr Julian Schmidt, der Literarhistoriker*, Berlin Jansen 1862.

Allzeit voran [toujours en avant] de Spielhagen⁴⁹ est déjà oublié, c'est devenu une « curiosité littéraire ». Il n'y a pas de relève. Et sur le drame et le théâtre : « aucune trace d'un drame national, aucune trace même de bonnes pièces de théâtre attrayantes, comme le second Empire savait pourtant encore en produire dans un certain classicisme. »

Après cette caractérisation détaillée de quelques auteurs et orientations, Mehring résume son appréciation globale de la manière suivante : « C'est une décadence ininterrompue qui règne ainsi dans tous les domaines de notre littérature poétique, ce miroir le plus pur et le plus fidèle de l'éducation spirituelle d'un peuple... La chasse utilitaire vulgaire dans le domaine politique et social a eu sa répercussion inévitable, destructrice ; Lamentable, creux, flétri, est le tableau que renvoie ce miroir. Ce ne sera un avertissement que pour peu de gens ; jamais le reproche de pessimisme n'a été aussi bon marché que de nos jours. Mais tôt ou tard viendra l'heure où nous découvrirons l'énorme perte en vie spirituelle que nous avons payée en honneur extérieur, en puissance et en gloire. Le déclin de notre littérature sera alors l'accusation la plus dure contre les fondateurs de ce Reich, qui n'a rien de commun avec l'Allemagne unie, libre, de nos grands poètes et de nos grands philosophes. » La ligne politique de la critique littéraire de Mehring est déjà clairement visible dans ces citations. Ses critiques mineures (Johannes Scherr, Julius Wolff, Eduard von Grisebach)⁵⁰ se dressent contre la servilité croissante, contre la lâche apologie des écrivains de cette période.⁵¹ Et ses autres

⁴⁹ Fritz Reuter (1810-1874), Karl Gutzkow (1811-1878), Gustav Freytag (1816-1895), Berthold Auerbach (1812-1882) *Waldfried*, Stuttgart Cotta 1874, Friedrich Spielhagen (1829-1911) *Allzeit voran*, Leipzig L. Stöckmann 1875.

⁵⁰ Johannes Scherr (1817-1886), Julius Wolff (1834-1910), Eduard von Grisebach (1845-1906).

⁵¹ *Die Wage*, III^{ème} année, n°4 (signé : Mrg) et III^{ème} année, n°2 (signé : -ng). NdE.

études majeures sur Bürger⁵² et Platen⁵³ sont à nouveau des compléments de la même ligne, sous un autre côté. Mehring caractérise Bürger comme un écrivain démocrate bourgeois comme l'était Lessing. Platen, il le vénère comme un précurseur des poètes politiques allemands, de Herwegh et Freiligrath.⁵⁴ Il cherche à caractériser socialement le manque de popularité de Platen de la manière suivante : « L'envers du décor le plus hideux de la culture moderne, la faille profonde entre la minorité éduquée et la grande masse du peuple se fait nulle part ressentir aussi douloureusement que dans ce domaine. C'est bien une défaite honteuse de notre fière conscience culturelle que des œuvres comme les *Odes* de Platen, comme les *Héro* et *Sappho* de Grillparzer⁵⁵ restent, pour la grande majorité de nos compatriotes et contemporains, des trésors cachés. » La vénération de Platen est également en corrélation des plus étroites avec une critique du déclin de la langue allemande où, à ce propos, de manière très caractéristique de l'appréciation d'alors de l'époque, parfois d'un romantisme abrupt, Heine lui-aussi est compté parmi ceux qui ont œuvré à la détérioration de la langue. Tous ces essais vont en matière de critique dans la même direction : ils vénèrent la période classique de l'Allemagne où est née l'idéologie d'un Reich unitaire sous une forme démocratique. Ils condamnent de la manière la plus ferme la décadence contemporaine qui a été causée d'un côté par la genèse non-

⁵² Gottfried August Bürger : poète allemand (1747-1794). Ibidem, II^{ème} année, n°17 (signé : Mrg). NdE.

⁵³ August von Platen : poète lyrique et dramaturge allemand (1796-1835). Ibidem, III^{ème} année, n°10 (signé : Mrg). NdE.

⁵⁴ Georg Herwegh (1817-1875) poète révolutionnaire, Ferdinand Freiligrath (1810-1876), révolutionnaire dans son jeune temps, il a ensuite évolué vers le national-libéralisme.

⁵⁵ Franz Grillparzer (1791-1872), dramaturge autrichien, auteur de *Des Meeres und der Liebe Wellen* [Les Vagues de la mer et de l'amour] inspiré du mythe de Héro et Léandre (1831) et *Sappho* (1818) in *Drames antiques* trad. Gilles Darras, Paris, Les Belles Lettres, 2017.

démocratique de l'unité allemande, de l'autre par la transformation capitaliste croissante de l'Allemagne.

Quelques années plus tard intervint la rupture avec la social-démocratie. Il n'est pas difficile d'établir les causes de cette rupture. Mehring lui-même a dit plus tard à ce sujet que le congrès du parti de 1876 en avait été le point de départ : « Kayser et Most ont alors déclaré dans la *Berliner Freie Presse* que j'étais un agent conscient de la réaction, Liebknecht dans le *Volkstaat* de Leipzig que j'étais tout au moins un agent inconscient, ⁵⁶ parce que dans la guerre qui était menée par d'autres et par moi contre la presse des fondateurs du Reich, je m'en étais pris aussi à un journal démocrate. Je me suis aujourd'hui (1903 – GL.) depuis longtemps libéré de l'erreur selon laquelle on pourrait lutter contre la corruption capitaliste si l'on cherche à extirper ses excroissances concrètes, mais dans les cas concrets, j'ai eu raison. » ⁵⁷ Il nous semble que Mehring, après de longues années, décrit ici davantage le prétexte de la rupture que sa cause. Ce prétexte n'était assurément pas fortuit pour le jeune Mehring. L'ambiguïté de sa position démocratique résidait en effet justement en ce qu'il combattait passionnément toutes les conséquences dévastatrices, socialement et culturellement, du capitalisme en essor rapide en Allemagne, mais en l'occurrence, il se situait encore sur le terrain capitaliste. Il voulait donc extirper les « mauvais côtés » du capitalisme pour faire advenir une société démocratique sans de telles « excroissances ». Il était alors inévitable pour lui qu'il s'appuie idéologiquement sur le stade

⁵⁶ Vraisemblablement Heinrich Ludwig Kayser (1833-1904), éditeur allemand. Johann Joseph Most (1846-1906), militant et propagandiste anarchiste. *Berliner Freie Presse* [Presse berlinoise libre], journal dont Most fut rédacteur de juillet 1876 à mai 1878.

Volkstaat [État populaire]: organe central du parti social-démocrate allemand (de Eisenach) ; il parut à Leipzig de 1869 à 1876.

⁵⁷ Mehring, *meine Rechtfertigung*, op. cit., p. 10.

primitif du capitalisme. Ce trait romantique de sa position a introduit une nouvelle contradiction dans sa position. Sa conception du monde a en effet toujours été nettement progressiste, nettement antiromantique. Ces contradictions se sont encore aiguës du fait que certes, la conception du monde générale de Mehring avait pour but un affaiblissement petit-bourgeois des oppositions de classes dans la société bourgeoise, mais que sa pratique était néanmoins un combat passionné, non-inhibé par aucune arrière-pensée tactique contre tout ce qu'il considérait comme « excroissance » du développement. C'est ainsi qu'est né par nécessité interne le conflit qu'il a décrit plus haut.

Il nous semble malgré tout qu'il n'y a là que le prétexte, et pas la cause de la rupture. La vraie cause fut bien davantage le renforcement, même s'il était lent, du caractère de classe prolétarien de la socialdémocratie allemande, son émancipation, même si elle fut lente, mais qui commençait pourtant, de l'idéologie lassallienne. Dans son livre contre la socialdémocratie, Mehring qualifie le congrès de Gotha (1875) de victoire des marxistes, avec « quelques concessions formelles »⁵⁸ Et il donne dans le même écrit des informations très précises sur ce qu'il a ressenti comme insupportable pour lui dans cette victoire. « Ce qu'il y a de mieux dans la théorie socialiste de Lassalle, c'était ce rêve idéal de l'alliance de la science la plus haute avec la force élémentaire de la classe travailleuse pour émanciper le monde. »⁵⁹ En revanche, les communistes – c'est ainsi qu'il désigne dans cet écrit les partisans de Liebknecht et Bebel – représentent un demi-savoir. Il est impossible à l'intelligentsia de rester dans la socialdémocratie, car « le trot monotone, dans les mêmes sphères les plus étroites, d'idées et de slogans inculqués ; la

⁵⁸ Mehring, *Die deutsche Sozialdemokratie*, op. cit., p. 136. NdE.

⁵⁹ Ibidem, p. 111. NdE.

pression sourde, étouffante de la manie extérieure du nivellement » est pour elle insupportable dans la durée... »⁶⁰ C'est pour cette raison que la socialdémocratie est condamnée à un « échec éternel ».

Mehring mène cette lutte contre la socialdémocratie au nom de ce rêve utopique de démocratie dont nous avons déjà parlé. L'évolution va selon lui en direction de la destruction de ce que Lassalle avait conçu comme symptôme du règne du Tiers-État. Et au cours de cette évolution disparaît « le Tiers-État ... et avec lui le Quart-État inclus en son sein. Ce que la Révolution française défendait dans ses principes pérennes, c'était en fait la cause de l'humanité toute entière. Épurer ces principes pérennes et toutes la excroissances et scories, les intégrer aux conditions nécessaires de toute vie sociale et étatique, telle est la tâche de ce siècle démocratique. »⁶¹ (La dépendance de cette conception à l'égard de Fichte⁶² et tout particulièrement du « système des droits acquis »⁶³ de Lassalle est évident.)

Cette perspective de l'évolution sociale, que nous n'avons citée ici que pour caractériser cette étape de l'évolution de Mehring et qui, dans sa naïveté, ne mérite vraiment aucune réfutation, correspond à la conception de Mehring du rapport entre classe sociale et parti : Dans sa brochure contre Stöcker (1882), il dit : « Ce ne sont pas les fermentations sociales qui décomposent les partis politiques constitués ; au contraire, les partis existants ne peuvent pas, ou pas encore fondamentalement ou assez vite supprimer les entraves sociales... les arriérations médiévales des intérêts de classe et d'état (statut) sont encore trop profondément inscrites dans leurs struc-

⁶⁰ Mehring, *Die deutsche Sozialdemokratie*, p. 131. NdE.

⁶¹ *Ibidem*, op. cit., p. 187 ss. NdE.

⁶² Johann Fichte (1782-1814), philosophe idéaliste et nationaliste allemand.

⁶³ Ferdinand Lassalle, *System der erworbenen Rechte*, Leipzig, Brockhaus, 1861, 2 vol. Trad. J. Bernard, J. Molitor, G. Mouillet, A. Weill, *Théorie systématique des droits acquis*, Paris, V. Giard & E. Brière, 1904.

tures... »⁶⁴ En ce sens, Mehring se revendique du libéralisme ordinaire, comme solidaire du parti, mais sans adhérer à une fraction quelconque : « je ne cherche qu'à comprendre et à décrire, à partir des conceptions fondamentales de la bourgeoisie libérale et patriote, son exact contrepied », dit-il au sujet de sa lutte contre la socialdémocratie.⁶⁵ En dépit de tout cela, il n'est pas non plus sans critique à l'égard du parti libéral. Il critique avec la plus grande sévérité le traitement réservé à F.A. Lange par « les petits papes infallibles du progressisme ».⁶⁶ Et en ce qui concerne le mouvement libéral dans son ensemble, le représentant du monde fortuné et éduqué, « il est toujours assurément menacé, lui-aussi (le libéralisme G.L.) par le danger que les intérêts de classe et d'état de cette partie du peuple (le Tiers-État – G.L.) falsifient et gâchent sa pureté fondamentale ».⁶⁷

Ces phrases de Mehring devaient être citées un peu abondamment, en dépit de leur naïveté idéaliste qui semble délirante, parce qu'en elles non seulement s'expriment clairement ces raisons qui ont nécessairement conduit à la rupture avec la socialdémocratie, à la lutte contre le mouvement ouvrier qui se renforçait, mais aussi et en même temps ces motifs qui ont également conduit Mehring à une déception totale à l'égard de la démocratie et du libéralisme. C'est en effet clair : un démocrate honnête, qui représentait en théorie et en pratique le point de vue selon lequel une critique impitoyable de tout intérêt de classe qui s'exprime politiquement fait partie de l'« essence pure » du journalisme

⁶⁴ Adolf Stöcker (1835-1909), pasteur luthérien, antisémite, fondateur avec l'appui de la cour, du Parti social-chrétien dont le but déclaré était de lutter contre le Parti libéral et le Parti socio-démocrate.

Mehring : *Herr Hofprediger Stöcker, der Sozialpolitiker*, [Mr. le prédicateur de cour Stöcker, politicien social.] Brème, Schünemann, 1882. NdE.

⁶⁵ Mehring, *Die deutsche Sozialdemokratie*, op. cit., p. VIII ss. NdE.

⁶⁶ Ibidem, p. 90. NdE.

⁶⁷ Mehring : *Herr Hofprediger Stöcker, der Sozialpolitiker*, op. cit. p. 2. NdE.

démocrate de parti, ne pouvait absolument pas exercer durablement son journalisme sans conflits des plus rudes dans le cadre du libéralisme le plus misérable de l'époque d'alors, le libéralisme allemand. En outre, il faut cependant encore mentionner que le fondement social de toute cette conception de Mehring a été une conception de la citoyenneté reprise de Lassalle, certes diluée dans un esprit bourgeois. Nous avons déjà vu avec quelle admiration Mehring parle, même dans cette période, du « rêve idéal » de Lassalle d'une alliance de la science et des travailleurs. Dans le même discours qui formulait cette idée, Lassalle parle en même temps de sa définition du concept de *bourgeois**. Il suffit de citer les passages essentiels pour que chacun puisse voir clairement combien Mehring dans ses conceptions fondamentales est resté durablement influencé par Lassalle. Lassalle dit : « En allemand, le mot *bourgeois** devrait être traduit par *Bürgertum* [bourgeoisie]. Mais cette signification, elle ne l'a pas pour moi. *Bürger* [citoyen], nous le sommes tous, le travailleur, le petit-bourgeois, le grand-bourgeois etc. Mais *même un grand-bourgeois...*, en soi et pour soi, n'est *pas encore, un bourgeois**... Mais si... le grand-bourgeois n'est pas satisfait de l'avantage effectif d'une grande propriété, s'il veut de plus faire de la *propriété foncière*, du *capital* la condition pour prendre part à la *domination sur l'État*, à la *détermination de la volonté de l'État et des buts de l'État*, alors *seulement le grand-bourgeois devient un bourgeois**. »⁶⁸ Cela veut dire que le *bourgeois** n'est pas une catégorie économique, pas le produit nécessaire du développement capitaliste, mais – selon les mots de Lassalle – un état qui usurpe des privilèges injustifiés. Il est très caractéristique de la confusion idéaliste et éclectique de cette conception de Lassalle qu'alors que son auteur en fait un fondement théorique de son « chartisme tory »

⁶⁸ Lassalle, *die Wissenschaft und die Arbeiter* [La science et les travailleurs], Berlin, Cassirer, 1919 t. II p. 264 ss. NdE.

(Marx),⁶⁹ elle peut devenir chez Mehring la base théorique d'une politique radicale démocratique de gauche.

Cette antinomie ne signifie assurément pas que la conception d'alors de Mehring ait été exempte d'éléments romantiques. Bien au contraire. Nous avons en effet, dès avant la rupture, pu mettre en relief la contradiction romantique fondamentale dans la conception globale de Mehring. Et c'est évidemment une conséquence naturelle de sa lutte contre la socialdémocratie que dans cette lutte, sans le savoir ou le vouloir, il ait été assez fortement poussé vers la droite. Cette évolution vers la droite s'exprime par exemple dans une appréciation purement romantique du danger des grandes villes, qui portent en elles-mêmes davantage « le caractère d'un énorme camp de nomades que d'une communauté véritable. » Paris, les communes « de 1792 à 1871 remplissent les pages les plus ignominieuses de l'histoire française ». Et face à ce danger, il va même très loin, jusqu'à louer la politique de Napoléon III et même la loi antisocialiste de Bismarck. Le but de la loi antisocialiste, écrit encore Mehring en 1882, est « d'arracher les classes laborieuses d'une agitation révolutionnaire afin, par des réformes pratiques et positives du droit du travail moderne, de les réconcilier avec l'ordre actuel des choses ». ⁷⁰ Cette tolérance à l'égard de la loi antisocialiste est, chez le Mehring d'alors, lié à une espérance d'une unification de libéralisme et du socialisme de la chaire, ⁷¹ en une abolition des classes sociales par la démocratie et la conciliation des conflits matériels d'intérêts existant encore par une politique sociale. ⁷²

⁶⁹ cf. lettre d'Engels à Marx, 13 février 1865, in *Correspondance Marx-Engels*, tome 8, Éditions Sociales 1981, page 49.

⁷⁰ Mehring : *Herr Hofprediger Stöcker*, op. cit. p. 86 ss. NdE.

⁷¹ Le « socialisme de la chaire », ou socialisme d'État est une tendance portée par des universitaires allemands qui cherchaient des solutions à la question sociale dans une intervention énergique de l'État.

⁷² Mehring : *Herr Hofprediger Stöcker*, op. cit. p. 39. NdE.

Le socialisme scientifique se trouve à son point de vue « au stade d'une profonde fermentation... sa patrie classique est l'Allemagne, et c'est encore en Allemagne que Rodbertus⁷³ est le premier socialiste d'importance scientifique. »⁷⁴ Ce que Mehring dit de Marx et du marxisme dans ce contexte prouve qu'il n'avait alors, dans le meilleur des cas, que feuilleté quelques brochures, mais ne les avait pas comprises.

Le chemin qu'à partir de là, Mehring a parcouru jusqu'à la socialdémocratie est aujourd'hui encore très difficile à suivre dans ses étapes, car précisément, de cette période, nous ne possédons aucun écrit de lui d'une certaine ampleur, et il serait nécessaire d'explorer minutieusement, à la recherche de ses essais, les nombreux journaux dont il a été (la plupart du temps anonymement) le collaborateur. L'autobiographie ultérieure de Mehring semble certes imprécise sur les dates, mais exacte sur les motivations. Mehring dit : « Je fus ensuite éclairé sur la mise en œuvre de la loi antisocialiste, et dans la *Weserzeitung*⁷⁵ dont j'étais le correspondant à Berlin, j'ai, à partir de 1880 et 1882, assumé la défense du parti persécuté. »⁷⁶ Comme nous l'avons dit, Mehring s'est vraisemblablement trompé sur la date, car la brochure sur Stöcker dont nous avons à l'instant cité le passage sur la loi antisocialiste est parue en 1882. Mais la ligne de fond de son évolution, Mehring l'a certainement bien caractérisée, car il est resté, même dans cette période, un démocrate beaucoup trop convaincu pour se laisser entraîner sur la durée et de plus en plus à droite dans les rangs des vénérateurs nationaux-libéraux du régime de Bismarck. Toutes les descriptions de cette période montrent que Mehring, à partir du milieu des années

⁷³ Karl Rodbertus (1805-1875) économiste inventeur du socialisme d'État.

⁷⁴ Mehring, *Die deutsche Sozialdemokratie*, op. cit., p. 167. NdE.

⁷⁵ Journal politique et commercial allemand de Brême, libéral, publié de 1844 à 1934. Il avait deux éditions quotidiennes, une le matin et une le soir.

⁷⁶ Mehring, *meine Rechtfertigung*, op. cit., p. 6. NdE.

1880, a pris position, de manière de plus en plus résolue, comme journaliste éminent reconnu, dans la presse bourgeoise de gauche, en faveur du parti ouvrier illégal et persécuté, et lui a fourni de toutes les manières possibles une aide énergique. On ne peut malheureusement pas encore, au moyen des sources disponibles, prendre connaissance de son étude de Marx, de son approfondissement du matérialisme historique. Mais ce n'est en aucune façon fortuit et en tous cas caractéristique de Mehring que l'occasion de son adhésion finale à la social-démocratie ait été tout à fait analogue à l'occasion qui en son temps l'avait transformé de sympathisant en ennemi.

Il s'agit cette fois aussi d'un cas de corruption de la presse que Mehring, dans toute sa période bourgeoise, a combattu infatigablement. Une actrice berlinoise qui avait rompu sa relation avec Paul Lindau,⁷⁷ l'un des chefs des groupes de presse et de théâtre berlinois, se trouva, de ce fait, boycottée par tous les théâtres de Berlin et par toute la presse de Berlin. Mehring, avec sa passion habituelle, pris le parti de l'actrice persécutée, – et soudain il devint le journaliste éminent, le rédacteur d'un organe de référence de la gauche démocratique ainsi qu'un paria boycotté par tous.

Il est tout à fait caractéristique de Mehring, non seulement qu'il ait sans cesse mené ces luttes contre la corruption de la presse et de les avoir menées ainsi, mais en même temps aussi qu'elles aient eu ce fondement théorique. Car ce fondement là montre son peu de compréhension de la corrélation nécessaire entre le capitalisme et la corruption générale, y compris la corruption de la presse, et la lenteur de la progression de sa compréhension des corrélations dans ce domaine. Aussi passionnément qu'il ait, dans sa période bourgeoise, combattu les cas individuels de corruption, aussi passionnément s'est-il prémuni de toute généralisation de la corrélation entre capita-

⁷⁷ Paul Lindau (1839-1919), écrivain, dramaturge et journaliste allemand.

lisme et corruption de la presse. En dépit de sa vénération profonde et durable pour Lassalle, il se dresse toujours le plus véhémentement du monde contre le discours de Lassalle dans la presse, où celui-ci a cherché à dévoiler la corrélation entre capitalisme et corruption de la presse libérale. « Dans les heures les plus faibles et les plus tristes de sa vie, Lassalle a fait paraître une paire de pages d'invectives ordurières contre la presse libérale », écrit Mehring en 1882. Lassalle n'aurait « jamais, avant son agitation ouvrière, perçu une quelconque vilénie de la part de la presse libérale. »⁷⁸ Cette critique de Lassalle n'est chez Mehring qu'en apparence en contradiction à ses campagnes anticorruption. Car sans une foi en la possibilité objective qu'une presse, fusse-t-elle bourgeoise, ne soit pourtant pas corrompue, il n'aurait jamais eu l'énergie passionnée d'engager toute son existence dans la lutte contre la corruption. Certes, derrière tout cela, il y a le caractère contradictoire, déjà décrit, de la position de Mehring dans son ensemble. Il va de soi que les enseignements du cas Lindau – corroborés par le rapprochement du marxisme survenu entretemps – ont très largement favorisé chez Mehring la reconnaissance de ces corrélations. Néanmoins, ses deux brochures écrites dans la lutte contre le groupe Lindau montrent que là encore, il était alors plein d'illusions sur cet ensemble de problèmes. Nous citerons quelques passages significatifs pour montrer combien Mehring, à l'époque de son adhésion à la socialdémocratie, avait peu radicalement révisé sa position de fond. La question va méthodologiquement en importance bien au-delà de la relation entre capitalisme et corruption de la presse, car elle éclaire la conception globale qui subsistait à cette époque chez Mehring, du développement capitaliste, de la relation entre base économique et superstructure. C'est ainsi que Mehring écrit en 1890 : « Je crois que

⁷⁸ Mehring : *Herr Hofprediger Stöcker*, op. cit. p. 80. NdE.

le metteur en scène, le dramaturge, le critique, que la presse et le théâtre peuvent et doivent poursuivre des objectifs plus généraux et plus élevés que ceux des "affaires". Si je me trompe, tant pis – mais pas pour moi, mais pour l'art d'aujourd'hui, pour la société d'aujourd'hui, et aussi, et pas en dernier, pour l'État d'aujourd'hui. »⁷⁹ Et un an plus tard : « À mon avis, ce n'est qu'une partie relativement faible de la presse allemande qui a succombé à la dégénérescence capitaliste. Ou plutôt seulement de la presse des grandes villes, car la presse de province est bien moins menacée des dangers du capitalisme – pour des causes internes que Lothar Bucher⁸⁰ a déjà exposé dans son livre sur le parlementarisme. »⁸¹ On le voit donc : l'idéalisation des conditions du capitalisme primitif, son instrumentalisation contre la « dégénérescence » du capitalisme plus développé, Mehring les a emportés avec lui, tel un bagage romantique, dans le mouvement ouvrier.

III. Les racines du lassallianisme de Mehring.

Nous avons pu, au cours de l'évolution de jeunesse de Mehring, observer que l'influence profonde de Lassalle l'a accompagné dans tous les changements de sa vie que nous avons étudiée jusque-là. Quiconque connaît son activité ultérieure sait qu'il n'a jamais véritablement surmonté cette influence de Lassalle, que la conception qu'avait Mehring de l'histoire du mouvement ouvrier allemand a reposé pendant toute sa vie sur l'idée que Lassalle, *ensemble* avec Marx et

⁷⁹ Mehring : *der Fall Lindau* [L'affaire L.], Berlin, Brachvogel, 1891, p. 56 NdE.

⁸⁰ Lothar Bucher (1817-1892), homme politique, fonctionnaire et journaliste prussien, homme de gauche lors de la Révolution de 1848, il s'exile en Angleterre et publie *Der Parlamentarismus, wie er ist*, Berlin, Franz Düncker, 1855, qui critique le système britannique. Amnistié, il sera d'abord proche de Lassalle, puis de Bismarck.

⁸¹ Mehring, *Kapital und Presse: ein Nachspiel zum Falle Lindau* [Le capital et la presse, une suite à l'affaire Lindau] Berlin, Brachvogel, 1891, p. 5. NdE.

Engels, à côté de Marx et Engels, est le fondateur de la théorie et de la pratique du mouvement ouvrier, qu'il est, à côté de Marx et Engels un dirigeant vif et efficace du socialisme scientifique allemand. Au cours de son évolution ultérieure, Mehring a évidemment critiqué tant l'idéalisme général de Lassalle que toute une série de ses erreurs pratiques, et très souvent, ses critiques étaient justes. Mais cela ne supprime pas l'erreur totale de cette conception de fond. La ligne de Marx et Engels, l'exigence d'un renoncement *complet* à l'idéologie de Lassalle était incompatible avec cette conception de Mehring.

C'est là que se trouve la contradiction la plus profonde, tant dans la physionomie théorique que dans l'activité de Mehring. C'est en effet un paradoxe de l'histoire du mouvement ouvrier allemand, unique en son genre, que le dirigeant théorique le plus important, le mieux doté de talents variés, le plus brillant de l'aile gauche soit devenu un aïeul de l'opportunisme le plus pernicieux. C'est un fait trop connu ainsi que trop dévoilé dans ses causes que le renouveau du lassallianisme au cours de l'évolution de la socialdémocratie allemande pendant et après la guerre est devenu un des points d'appui les plus importants de l'opportunisme le plus extrême. La théorie de Lassalle sur l'État est une des armes les plus importantes de la socialdémocratie contre la théorie marxiste-léniniste de l'État, contre la dictature du prolétariat. Dans la liquidation totale du matérialisme dialectique, les théories de Lassalle ont joué, dans la période d'après-guerre, un rôle important, tout particulièrement dans la période où les théoriciens sociaux-fascistes, en remorque des idéologues bourgeois, cherchaient, au lieu du néokantisme devenu déjà inutilisable, à remplacer leur idéologie réactionnaire par un renouveau de Hegel. L'œuvre de Mehring qui, dans sa ligne de fond, aboutit à un sauvetage de Lassalle face aux critiques foudroyantes de Marx et Engels, au lieu d'aider à faire de Lassalle une simple figure historique

dont l'importance objective pour le mouvement ouvrier allemand pourrait *ensuite*, mais seulement *ensuite*, sans danger, être correctement appréciée historiquement, a pour l'essentiel eu l'effet de maintenir vivantes dans le mouvement ouvrier allemand les traditions lassallienne qui, quoi qu'il en soit, n'étaient pas non plus éteintes, et même de leur donner, par suite de la position de gauche de Mehring, un badigeon radical de gauche.

Cette contradiction chez Mehring est si aiguë et clivante, et elle est par ailleurs si caractéristique de toute la personnalité et tout le destin de Mehring qu'il nous faut aborder particulièrement cette question, même si c'est brièvement. Car c'est justement en rapport à ce problème que nous allons nous heurter à la contradiction spécifique de Mehring, à savoir que toute une série d'éléments ont été à l'œuvre dans son idéologie, dont la suite logique naturelle aurait dû être de sa part une prise de position droitiste, révisionniste, mais que Mehring s'est pourtant à chaque fois sauvé de cette nasse des contradictions par un *salto mortale*, révolutionnaire, toujours vers l'aile gauche, et même à sa tête. Aussi honorable qu'ait été pour lui, personnellement, cette nage ininterrompue contre le courant – contre le courant de ses propres vues – il devait pourtant en sortir des contradictions insolubles dans sa théorie, une attitude hésitante et changeante, un manque éclectique de clarté sur des questions de fond décisives. Ce caractère changeant des vues de Mehring est en corrélation des plus étroites avec l'unité de ses meilleures qualités et de ses plus grandes faiblesses. Le *salto mortale* révolutionnaire de présupposés méthodologiques faux, parfois directement opportunistes, à des conséquences, des prises de position et des actes révolutionnaires n'est également pas une particularité psychologique propre à Mehring, mais une manifestation de la nature contradictoire de son point de vue décisif sur les questions les plus importantes

du marxisme. Ce n'est pas seulement parce que subjectivement, sa tendance était toujours révolutionnaire que de tels « bonds » lui ont été possibles, mais aussi parce que même dans ses vues les plus erronées, il a toujours *inclus* – objectivement – des éléments du juste point de vue révolutionnaire. Nous verrons plus tard que souvent, par exemple, son opposition au sociologisme vulgaire, faussement objectif, l'a conduit en esthétique à des positions subjectivistes idéalistes. Mais comme la source de ces prises de position, qui parfois confinaient presque à un esthétisme idéaliste, étaient pourtant – objectivement – une protestation révolutionnaire contre la schématisation opportuniste, il a pu par ce *salto mortale* se soustraire à ces conséquences qui résultaient de ses dires. L'inconséquence des vues de Mehring est donc très profondément liée au caractère conséquent de son attitude révolutionnaire de fond, à sa fidélité à la révolution. Mais ces erreurs n'en sont objectivement devenues que plus dangereuses pour le mouvement ouvrier car la vénération justifiée pour la personnalité révolutionnaire de Mehring a pendant longtemps, même chez les communistes, empêché de percer à jour véritablement, et ainsi de surmonter véritablement ses erreurs.

Il est donc important de comprendre historiquement cette liaison indissociable de Mehring à l'idéologie lassallienne – répétons-le en dépit d'une critique sévère sur des détails, en dépit de la reprise générale de quelques traits essentiels de la critique marxiste. En tant qu'historien, Mehring avait l'habitude de résoudre très simplement de telles questions, à savoir psychologiquement. La prédilection de Lassalle pour Schiller et Platen, celle de Marx pour Cervantès et Shakespeare, pour Diderot et Balzac, il les a toujours traitées comme une question de goût individuel. Il nous semble que c'est précisément à l'occasion d'un tel traitement des questions

par Mehring que se font jour les lacunes de sa méthode lassallienne. En exagérant en tant qu'idéaliste hégélien le concept de nécessité et en n'étant pas en mesure de connaître la nécessité dans le développement dialectique concret de l'être matériel, Lassalle était contraint de conférer à la pratique, à la liberté un accent irrationaliste, et d'opposer nécessité et liberté l'une à l'autre de manière rigide, et non en interaction dialectique avec l'être matériel, en mettant en avant la nécessité économique comme facteur prédominant. (Pensons à sa réponse à Marx et Engels dans le débat sur Sickingen ;⁸² mais la confrontation entre nécessité économique et liberté dans l'État, ainsi que le fondement théorique de sa "realpolitik" sont aussi dans le rapport le plus étroit avec cette vision idéaliste du monde.)

Mais où réside objectivement la force irrésistible d'attraction que Lassalle a exercé sur Mehring ? Il nous semble que la source de cette force d'attraction réside dans le fait que – malgré la très grande différence des caractères individuels de Lassalle et Mehring, malgré la différence fondamentale des situations historiques dans lesquelles ils ont œuvré – il y avait une profonde affinité dans la base de classe de leurs destins politiques, de leur évolution de l'aile gauche de la démocratie bourgeoise vers le mouvement ouvrier. Tant Lassalle que Mehring ne sont pas venus dans le camp du mouvement ouvrier en raison de la compréhension socioéconomique de la structure de la société capitaliste, de la nécessité de l'abolition de l'exploitation capitaliste par la révolution prolétarienne, comme Marx et Engels, mais par suite de leur déception concernant la démocratie bourgeoise ; et même, en premier, moins par suite de la déception à l'égard des idéaux de la

⁸² *Franz von Sickingen*, Berlin, Duncker, 1859. Tragédie historique de Lassalle qu'il soumet en 1859 à l'appréciation de Marx et Engels. cf. *Le débat sur le "Sickingen" de Lassalle*, (1931) in Georg Lukács, *Marx et Engels historiens de la littérature*, trad. Gilbert Badia, Paris, L'Arche, 1975.

démocratie bourgeoise elle-même que par suite de leur déception à l'égard des partis démocrates bourgeois, du monde bourgeois démocratique qui, dans sa vile lâcheté, est devenue incapable de réaliser ses propres revendications révolutionnaires. Si on lit dans les écrits de jeunesse les très nombreuses discussions avec Lassalle, on remarque que d'un côté, il est fasciné aussi bien par les théories que par la personnalité de Lassalle, mais que de l'autre côté, il se garde, par tous les moyens intellectuels qui lui sont offerts, de tirer des conflits qu'il a avec son propre parti les mêmes conséquences que Lassalle a tirées en son temps. Il est clair qu'il s'en est gardé en vain.

Mais les problèmes idéologiques de cette période de transition doivent nécessairement, eux-aussi, mettre au jour des sympathies et des antipathies apparentées à celles de Lassalle. Autant l'orientation politique fondamentale de Mehring à cette époque a peu d'affinités avec le « chartisme tory » de Lassalle, autant son attitude à l'égard des « politiciens sociaux » conservateurs et des politiciens affairistes libéraux est en revanche très fortement apparentée à celle de Lassalle. « Même comme rédacteur de la *Volkszeitung* », écrit Mehring en 1891, « je n'ai jamais fait mystère de ce qu'un politicien social comme M. Rodbertus est sous des aspects nombreux et importants, plus significatif qu'un plat manchestérien ⁸³ de la trempe du "libéral" Eugen Richter. ⁸⁴ » ⁸⁵ Justement parce que pour Mehring – de même que pour Lassalle – ce n'est pas l'analyse économique de la société capitaliste et de ses rapports de classe qui a constitué le point de départ primaire de la prise de position politique (pensons à la citation précédente de Lassalle sur le *bourgeois**), cette lutte contre la *bourgeoisie**

⁸³ École de Manchester, expression de Lassalle désignant les partisans d'un libéralisme de laissez-faire.

⁸⁴ Eugen Richter (1838-1906), politicien et journaliste libéral allemand.

⁸⁵ Mehring, *Kapital und Presse*, op. cit. p. 61. NdE.

libérale des accents très particuliers. Elle est en premier lieu idéologique : une lutte contre la déchéance du monde bourgeois, son abandon des vieux idéaux de son époque classique ; la forme allemande classique, affadie et déifiée par l'idéalisme, du *citoyen* révolutionnaire contraste avec le *bourgeois** "manchestérien" banal. Mehring caractérise encore en 1891 son point de vue de la manière suivante : « dégoût du libéralisme manchestérien – abstraction faite de la liberté du commerce. »⁸⁶ Deuxièmement, ce caractère idéologique de la lutte entraîne une tolérance à l'égard de l'utopie et de la démagogie dans le domaine sociopolitique, quand celles-ci viennent de droite et se produisent à un certain niveau intellectuel. Mehring a « hérité » de Lassalle la sympathie pour Rodbertus, mais on trouve même aussi dans ses écrits de jeunesse des paroles très reconnaissantes pour Schmoller et Wagner.⁸⁷ Le fait qu'il ait violemment combattu la démagogie grossière de Stöcker ne contredit pas cette conception. Troisièmement, les problèmes idéologiques et culturels vont certes être vus en rapport avec le prolétariat, mais cependant pas comme conséquences idéologiques de son être social.

Nous avons déjà mentionné la grande influence qu'avait exercé sur Mehring la conception lassallienne de l'*alliance* de la science et du monde ouvrier. Cette conception n'est pas simplement une conséquence nécessaire de la conception idéaliste globale, mais elle a en même temps aussi de vastes conséquences sur toute la conception de l'histoire de Mehring. Il ne s'agit alors pas, en effet, de ce que de l'être social du prolétariat, de la lutte de classe du prolétariat naissent de nouvelles formes et contenus de conscience, qui ensuite retravaillent l'héritage de cultures antérieures et s'assimilent ce

⁸⁶ Mehring, *Kapital und Presse*, op. cit. p. 61. NdE.

⁸⁷ Adolph Wagner (1835-1917) économiste et universitaire allemand, élève de Rodbertus, penseur d'un social-étatisme.

qui leur est conforme, mais de ce que le mouvement de libération du prolétariat relève haut le drapeau de la culture de la révolution bourgeoise tombé dans la boue, de ce que le prolétariat réalise ces idéaux pour la réalisation desquels la bourgeoisie a été trop lâche et vile. Mehring écrit encore en 1905 : « Dans la lutte de classe du prolétariat est réconciliée l'opposition entre l'idéal et la vie, que Schiller ne pouvait réconcilier que par l'art. »⁸⁸ Mehring montre là, comme souvent, ses lacunes de compréhension de la marque de fond de la conception marxiste de l'histoire : Le prolétariat « n'a pas à réaliser d'idéal ». ⁸⁹

Mais si nous critiquons sévèrement la faiblesse de cet aspect de la conception qu'a Mehring du matérialisme historique, si nous constatons un écart avec la clarté dialectique des écrits contemporains de Lénine, nous devons en même temps toujours tenir compte de la situation idéologique générale de la période de la II^{ème} Internationale. Ces expressions de Mehring et d'autres semblables comportent indubitablement des éléments insurmontés d'idéalisme philosophique, et précisément sous la forme qu'il a prise dans la philosophie classique allemande. Elles sont un bout d'héritage, non réélabéré par une critique dialectique, de la période de préparation idéologique de la révolution bourgeoise. C'est pourquoi la critique de ces tendances chez Mehring doit mettre l'accent sur le fait que cet héritage n'a *pas été réélabéré de manière critique* ni dépassé dialectiquement (*dépassé* au triple sens de *surmonté*, *porté à un niveau supérieur*, et *préservé*), mais par sur le fait que Mehring recueille ici l'héritage des traditions révolutionnaires des révolutions bourgeoises. Face à cet « objectivisme », cet « économisme », cet empirisme

⁸⁸ Mehring : *Gesammelte Schriften*, op. cit., t. I, p. 119

⁸⁹ Karl Marx : Adresse du Conseil Général de l'Association Internationale des Travailleurs, in *La guerre civile en France (1871)*, Paris, Éditions Sociales, 1953, p. 46.

rampant et apologétique qui s'est de plus en plus diffusé dans le SPD à l'ère de l'impérialisme, le point de vue de Mehring – avec toutes ses erreurs – comporte un élément de fidélité aux traditions révolutionnaires, de volonté d'action révolutionnaire et il inclut aussi, en corrélation des plus étroites, le vaste horizon et la perspective de libération de l'humanité de toute sorte d'asservissement, d'oppression, l'aspiration à une lutte idéologique globale dans tous les domaines de l'activité humaine pour le nouveau monde du prolétariat. Mais la reprise acritique de cet héritage par Mehring l'empêche de pouvoir combattre les idéologies opportunistes dominantes de la II^{ème} Internationale aussi efficacement qu'il l'aurait pu en fonction de ses capacités individuelles.

On ne doit évidemment pas négliger, à propos de l'affinité qui existe, dans cette situation générale de classe et dans la relation au mouvement ouvrier, entre Lassalle et Mehring, la profonde différence des situations historiques dans lesquelles ils ont œuvré. Lassalle était là à la naissance du mouvement de masse en Allemagne et il en a été pendant une courte période son dirigeant incontesté, de sorte que toutes ses orientations dangereuses, tout particulièrement sa dérive vers la droite jusqu'à l'alliance avec Bismarck, ont pu s'exercer sans entraves. Mehring a non seulement éprouvé la déception quant à la fondation du Reich, à la « politique sociale » de Bismarck, mais il a aussi rencontré un mouvement ouvrier qui, tant quantitativement que qualitativement, se situait à un tout autre niveau qu'à l'époque de Lassalle. Autant il serait erroné de surestimer la véritable connaissance profonde et la véritable compréhension des théories de Marx dans la socialdémocratie allemande de l'époque, autant il est cependant clair que Mehring n'a pu réaliser son adhésion au mouvement ouvrier que par l'appropriation des théories de Marx, qu'il n'a pu adhérer au mouvement ouvrier que comme militant actif et pas

comme dirigeant fixant une orientation idéologique. Point n'est donc besoin d'un examen plus approfondi pour dire que Mehring a évidemment non seulement atteint, mais même surpassé le niveau de marxisme de ses contemporains allemands, y compris des meilleurs, tandis que Lassalle négligeait tous les points décisifs du marxisme et opposait au marxisme son propre système. La similitude de destin de classe parmi d'autres circonstances essentiellement différentes, n'a en effet pas non plus entraîné chez Mehring une vision lassalienne du monde, mais simplement une affirmation du marxisme avec des éléments lassalliens, une recherche éclectique de « conciliation » des oppositions entre les doctrines de Marx et de Lassalle, dont l'antinomie ne pouvait pas rester cachée à un homme comme Mehring et, comme ses écrits le montrent, n'est pas non plus restée totalement cachée.

Mais reste en l'occurrence décisif chez les deux les lacunes de compréhension, non seulement des problèmes plus profonds de l'économie politique, mais aussi de la dépendance concrète et intime de tous les problèmes idéologiques à l'égard des problèmes économiques concrets. Ceci n'est pas non plus une particularité psychologique – ni de Lassalle, ni de Mehring – mais la conséquence nécessaire de la situation de classe des intellectuels bourgeois. Il va de soi que ces conséquences ne sont aucunement une fatalité. Comme elles sont issues de l'être social, elles ne peuvent être corrigées, dépassées, poursuivre leur évolution dans une direction juste que par l'être social. Mais pour cela, il faut une liaison intime avec le prolétariat, une solidarité étroite et une proximité avec ses luttes quotidiennes, avec sa vie quotidienne. Néanmoins, pendant la courte période où Lassalle était à la tête du mouvement ouvrier, il planait comme leader dictatorial bien au-dessus des petits intérêts quotidiens des masses travailleuses. Et pour autant que Mehring se soit profondément lié au mouvement ouvrier

révolutionnaire en Allemagne, pour autant que cette solidarité ait été une solidarité à la vie à la mort, il s'est cependant toujours tenu plus ou moins loin de la pratique quotidienne, des luttes quotidiennes du mouvement ouvrier. Il n'en vint donc jamais, au moyen de cette pratique, à réviser de fond en comble sa conception du monde. Les problèmes économiques sont restés une base abstraite pour ses recherches dans le domaine de l'idéologie, où – au contraire de Lassalle qui travaillait avec des constructions historiques objectivement idéalistes – il utilisait la psychologie pour concrétiser les bases « sociologiques » abstraites, insérait une psychologie biographique comme maillon entre la situation sociale et la personnalité. C'est chez Lénine que l'on peut, de la manière la plus instructive, étudier comment le rapport entre base économique et reflètement idéologique s'opère, au moyen d'expériences de vie, chez le révolutionnaire matérialiste qui est intimement et indissociablement lié au prolétariat. Lénine décrit à l'occasion une scène qu'il a vécu dans une maison d'ouvrier, lorsqu'il a dû se cacher après le soulèvement de juillet 1917. On « apporte le pain. L'hôte dit : "Regarde un peu, quel pain excellent. Vous voyez, 'ils' n'osent plus maintenant nous donner du mauvais pain. On ne pensait même pas qu'on pouvait nous donner du bon pain à Petrograd. » Lénine émet à propos de cette scène un commentaire extrêmement instructif au plan méthodologique pour le cas qui nous intéresse. Il raconte qu'alors, justement, il se préoccupait de l'analyse des journées de juillet,⁹⁰ et ajoute : « Je ne songeais pas au pain, moi qui n'avais pas connu le besoin. Pour moi le pain, cela allait de soi, quelque chose comme le produit accessoire du travail de l'écrivain. À la lutte de classe pour le pain, principe de toutes choses, la pensée arrive à travers l'analyse politique, par une voie

⁹⁰ Les Journées de juillet désignent les troubles qui éclatent à Petrograd, entre le 3 et le 7 juillet 1917, pendant lesquels des soldats et des ouvriers de la ville se révoltent contre le gouvernement provisoire.

extraordinairement tortueuse et ardue. »⁹¹ Ce passage de Lénine est pour nous précisément éclairant au plan méthodologique car il montre comment, des interactions de la pratique prolétarienne, des expériences immédiates propres de la classe ouvrière et des analyses théoriques de Lénine peuvent être tirées les conséquences justes, véritablement concrètes, d'une situation concrète. Elle montre en même temps où se trouvent les bornes qui compliquent, pour le théoricien issu de la classe bourgeoise, cette connaissance concrète purement fondée sur elle-même et qui ne peut être surmontée que par une interaction constante avec la pratique de la classe ouvrière. Cette interaction, Mehring ne l'a jamais expérimentée dans toute sa vitalité. Et subsistent en conséquence toute une série de constructions idéologiques fondamentales qu'il a produites à partir de son être social, comme intellectuel bourgeois, comme journaliste, comme révolutionnaire bourgeois, et qui n'ont pas été révisées chez lui, même après son contact avec le marxisme, ou tout au moins n'ont pas été révisées jusqu'au bout. L'idéologie de Lassalle, qui était issu d'une situation sociale analogue, a en l'occurrence étayé et renforcé cette tendance chez Mehring. Et il a pris sur cette question le chemin facile de la moindre résistance, c'est-à-dire qu'en élevant Lassalle au rang de guide théorique contemporain *aux côtés* de Marx et Engels, il a en même temps défendu théoriquement la justification théorique de ses propres reliquats, insurmontés, issus de l'idéologie d'un révolutionnaire bourgeois.

Le fait que les problèmes concrets de l'économie politique chez Mehring (et chez Lassalle) n'occupent pas une place centrale, a un effet décisif sur tous les problèmes idéologiques. La question en effet de savoir *ce qui* est aboli concrètement par la révolution socialiste, ce qui remplace l'ancien aboli, dépend

⁹¹ V. Lénine, *Les bolchéviks garderont-ils le pouvoir ?* (début octobre 1917) Moscou, Éditions en langues étrangères, 1951, p. 41. NdE.

de la manière la plus étroite de cette question. Nous citons, à nouveau uniquement pour des raisons méthodologiques, l'exposé de Engels sur le communisme primitif et sa dissolution. « La production se mouvait dans les limites les plus étroites ; mais... les producteurs étaient maîtres de leur propre produit. Tel était l'immense avantage de la production barbare ; il se perdit avec l'avènement de la civilisation ; la tâche des générations prochaines sera de le reconquérir, mais sur la base de la puissante maîtrise obtenue aujourd'hui par l'homme sur la nature et de la libre association, possible de nos jours. »⁹² On voit comment, avec une telle problématique, nécessairement, la totale restructuration de l'être social dans son ensemble, et avec elle de toute la conscience, est clairement placée au premier plan. En revanche, pour une conception comme celle de Mehring (et de Lassalle), le bouleversement, vu concrètement, signifie quelque chose de plus négatif : les inhibitions et les obstacles disparaissent, et ce qui dans la société bourgeoise n'existe que sous forme atrophiée, ce qui est traîné dans la boue par le capitalisme, à savoir les idéaux de la classe bourgeoise, se trouvent rétablis dans leur pureté. C'est ainsi que Mehring écrit, en 1899, dans son essai *Goethe und die Gegenwart* [Goethe et l'actualité] : « C'est ainsi que l'art jusqu'à présent a été le privilège d'une élite privilégiée qui ensuite, en son propre honneur, a affiché de surcroît le dogme insolent selon lequel les masses ne pourraient jamais supporter le plein soleil de l'art, mais tout au plus quelques rayons tamisés de cette lumière. Ce dogme injurieux peut se diffuser tant qu'il y a des classes dominantes, tant que les classes dominées doivent se battre pour leur simple existence, et qu'il ne leur reste plus un souffle de force pour se façonner une belle existence. Mais il n'y a pas d'incompréhension plus ridicule que de s'imaginer que, lors de la chute

⁹² Friedrich Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Trad. Jeanne Stern, Paris, Éditions Sociales, 1962, chap. v, p. 105. NdE.

des classes privilégiées, l'art va lui aussi disparaître. Il va tomber alors, mais pas comme art, mais comme privilège ; il va quitter une enveloppe atrophiée pour enfin devenir ce que dans sa nature, il doit être et qu'il est aussi : une faculté originelle de l'humanité. Alors va s'agiter avec allégresse l'âme d'artiste qui sommeille en chaque être humain véritable, et alors aussi le nom de Goethe éclatera, lumineux et rayonnant dans le ciel spirituel allemand, comme le soleil perce les brumes nuageuses... Le jour où le peuple allemand se sera libéré économiquement et politiquement sera le triomphe de Goethe, parce qu'en lui, l'art sera devenu un bien commun de tout le peuple. »⁹³ Il n'échappera à personne qu'il y a dans ces formulations de Mehring beaucoup de choses justes. Ce qui leur manque, c'est que pour lui, le problème du *travail critique* sur l'héritage n'apparaît absolument pas, que pour lui, le « triomphe » de Goethe sous le socialisme signifie simplement la disparition des obstacles capitalistes à la gloire de Goethe. La révolution prolétarienne est donc culturellement aux yeux de Mehring (et de Lassalle) la restitution complète des valeurs de la grande période de la bourgeoisie atrophiées dans la société bourgeoise.

Mehring, au temps de son activité dans les rangs du mouvement ouvrier, n'a jamais pris conscience de ce que ces vues qu'il avait étaient en contradiction insoluble avec le marxisme, qu'elles représentaient un lassallisme scientifiquement amélioré et prolongé par des éléments marxistes. Certes, il s'est toujours prémuni des conséquences que produisaient ces prémisses, mais ce faisant, il n'a néanmoins fait qu'approfondir et multiplier les contradictions dans ses conceptions.

À côté des éléments lassalliens mis jusqu'ici en évidence, nous ne mentionnerons encore que brièvement trois gros ensembles

⁹³ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 98 s. NdE.

de problèmes où ces contradictions se font jour, et où il apparaît clairement au lecteur, sans autre commentaire ; qu'il s'agit en l'occurrence de l'héritage non surmonté, non révisé du passé révolutionnaire bourgeois de Mehring.

Un tel ensemble est avant tout l'attitude conciliatrice à l'égard de l'idéalisme philosophique de Lassalle. Les conséquences philosophiques qui en découlent, nous les traiterons en détail dans le prochain chapitre. Le deuxième ensemble est le caractère national borné, le provincialisme national qui, chez un révolutionnaire bourgeois, se produit nécessairement. Mehring a bien vu cette opposition entre Lassalle et Marx. Elle est même apparue avec la plus grande âpreté dans la discussion entre Marx et Lassalle sur la question de la guerre en Italie de 1859.⁹⁴ Et Mehring lui-même dit que l'on voit « au premier regard que Lassalle portait un jugement du point de vue de la révolution allemande, Marx et Engels du point de vue de la révolution européenne. » Mais il résume pourtant son appréciation comme suit : « Le jugement de Lassalle sur les prémisses effectives à partir desquelles une politique révolutionnaire pouvait être menée en Allemagne en 1859 était parfaitement juste. »⁹⁵ Nous verrons que ce provincialisme a pour conséquence des déformations pernicieuses de toute la conception qu'a Mehring de l'esthétique et de l'histoire de la littérature. Enfin, à propos du troisième ensemble de

⁹⁴ La guerre d'Italie de 1859, ou deuxième guerre d'indépendance italienne, voit s'affronter l'armée franco-piémontaise et celle de l'empire d'Autriche. Elle permet la réunion de la Lombardie au royaume de Sardaigne et pose la base de la constitution du royaume d'Italie.

cf. in Marx Engels, *Correspondance* t. v les lettres de Marx à Lassalle des 04/02/1859, p. 262, 22/11/1859, p. 430.

⁹⁵ Mehring, *Aus dem Literarischen Nachlaß von Marx, Engels, und Lassalle*, [Extraits des archives littéraires de Marx, Engels, et Lassalle], Stuttgart, 1902, t. IV, p. 207 et 213. NdE. *cf.* aussi Georg Lukács : *La nouvelle édition les lettres de Lassalle (1925)* <http://amisgeorglukacs.org/georg-luk%C3%A1cs-la-nouvelle-%C3%A9dition-les-lettres-de-lassalle.html>

problèmes, nous avons également déjà mentionné la simplification schématisante du développement du capitalisme, l'opposition l'un à l'autre rigide de l'ordre économique féodal et du capitaliste, la connaissance lacunaire de ce que Lénine a appelé la « voie prussienne » de développement. De tout cela sont nées de profondes erreurs dans la conception qu'a Mehring de l'histoire, et par conséquent aussi de l'histoire de la littérature.

IV. Les bases philosophiques.

En dépit de la profonde influence, mise en évidence ici, de Mehring par Lassalle, ce serait une erreur que de l'identifier simplement à Lassalle. La grande différence entre les deux se voit justement dans le traitement des questions philosophiques. Lassalle a été idéaliste, clairement et consciemment, un hégélien « orthodoxe ». Non seulement Mehring s'est réclamé du matérialisme, mais il a lutté courageusement pour le matérialisme, avec une grande conscience et une insistance profonde. À l'époque du révisionnisme philosophique néokantien et machiste,⁹⁶ Mehring s'est dressé avec la plus grande énergie en faveur du matérialisme des sciences de la nature, par exemple de Haeckel,⁹⁷ bien qu'il ait en même temps critiqué le plus sévèrement du monde son caractère historiquement et politiquement borné. Lénine a qualifié à bon droit cette prise de position comme celle d'un homme « qui non seulement désire être marxiste, mais qui sait l'être ». ⁹⁸

⁹⁶ Au sens de partisan de Ernst Mach (1838-1916) physicien et épistémologue autrichien, selon lequel les sensations individuelles sont la base de toutes nos connaissances. Critiqué par Lénine dans *Matérialisme et Empirio-criticisme*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1962.

⁹⁷ Ernst Haeckel (1834-1919), biologiste, philosophe et libre penseur allemand. Les idéologues nazis ont utilisé des extraits de ses écrits et son darwinisme comme justification de leurs théories racistes.

⁹⁸ V. Lénine, *Matérialisme et Empirio-criticisme*, op. cit., chap. VI, § 5, p. 370 et chap. IV, § 8, p. 258 et 370. NdE.

Lénine souligne de même les mérites de Mehring dans la lutte contre le dietzgenisme révisionniste. ⁹⁹

Dans cette reconnaissance du matérialisme dans les sciences de la nature, Mehring va extrêmement loin, et se garde de toute tentative révisionniste de mettre Marx et Engels en opposition radicale à l'« ancien » matérialisme, ce qui a été l'un des objectifs principaux des révisionnistes néokantiens et machistes. C'est ainsi qu'il écrit sur cette question : « Feuerbach a rompu en général avec toute philosophie ; "ma philosophie n'est pas une philosophie", avait-il coutume de dire. La nature existe indépendamment de toute philosophie, elle est la base d'où les êtres humains, eux-mêmes produits de la nature, sont sortis. En dehors de la nature et de l'homme, il n'existe rien. Jusque-là, Marx et Engels étaient entièrement d'accord ; il ne leur est pas venu à l'idée de dire : l'homme ne vit pas dans la nature, mais dans la société. Mais ils disaient bien : l'homme ne vit pas *seulement* dans la nature, mais *aussi* dans la société ; l'homme n'est pas seulement un produit de la nature, mais aussi un produit de la société, et c'est ainsi qu'ils ont fondé le matérialisme historique, afin de comprendre l'homme comme produit de la société ; ils l'ont fondé comme clef de l'histoire de la société humaine. – le matérialisme historique a été un progrès décisif au-delà de tous les matérialismes jusqu'ici, d'où il est résulté que Marx et Engels ont adopté une attitude critique à l'égard de toutes les phases antérieures du matérialisme. Mais malgré tout, ou justement à cause de cela, ils n'ont pas non plus rompu avec lui. » ¹⁰⁰ Et tout particulièrement dans la polémique contre le machiste

⁹⁹ Joseph Dietzgen (1828-1888), ouvrier et philosophe socialiste autodidacte prussien qui, selon Engels, aurait « indépendamment de nous », découvert la dialectique matérialiste. cf. : J. Dietzgen : *L'essence du travail intellectuel. Écrits philosophiques annotés par Lénine*, trad. JP. Osier, Paris, François Maspero, 1973

¹⁰⁰ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 226 s. NdE.

Friedrich Adler,¹⁰¹ Mehring souligne avec une grande insistance qu'il n'y a pas une seule expression de Marx et d'Engels qui permettrait de conclure que, malgré toutes leurs critiques du matérialisme mécaniciste, ils se soient jamais placés en opposition à lui.

Cette position de Mehring qui, dans les grandes luttes entre idéalisme et matérialisme dans la II^{ème} Internationale, en a fait un véritable allié de Lénine, n'est cependant pas chez lui – justement en raison de cet héritage dont nous avons plus haut examiné l'origine – parvenue à une pleine clarté. Certes, il reconnaît le matérialisme de Marx et Engels à l'égard de la nature, mais pas comme un matérialisme dialectique. Certes, il admet la possibilité d'une dialectique dans la nature. Il ne met pas en doute « que dans la nature, les choses puissent, en dernière instance, se passer tout aussi dialectiquement qu'en histoire »,¹⁰² mais il n'est pas à même de trouver les maillons dialectiques, il n'est pas à même de parvenir jusqu'à cette « science unitaire, la science de l'histoire »,¹⁰³ où la société ne forme qu'une partie, certes une partie avec ses lois relativement autonomes et particulières. Il en arrive alors dans sa reconnaissance du matérialisme en science de la nature à un dualisme des méthodes. « Le matérialisme mécaniciste est le principe de recherche scientifique dans le domaine de la science de la nature, de même que le matérialisme historique dans le domaine de la science sociale. »¹⁰⁴ Et en plein accord avec Plekhanov, tout particulièrement avec sa conception du rapport Marx-Feuerbach, Mehring formule ce dualisme de méthodes sous une forme encore plus accentuée, avec une totale méconnaissance de ce que Marx et Engels ont accompli

¹⁰¹ Friedrich Adler, physicien et homme politique socialiste autrichien. (1879-1960)

¹⁰² Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 241. NdE.

¹⁰³ Karl Marx, Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, op. cit., p. 45 (note).

¹⁰⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 260. NdE.

en recherches de la dialectique de la nature. « Marx et Engels en sont toujours restés au point de vue philosophique de Feuerbach, dans la mesure où ils ne l'ont pas étendu et approfondi par la transposition du matérialisme au domaine historique ; pour exprimer la chose de manière claire et nette, ils ont été *dans le domaine de la science de la nature tout autant matérialistes mécanicistes* qu'ils ont été matérialistes historiques dans le domaine de la science sociale »¹⁰⁵ (souligné par moi, G.L.)

Ce point de vue erroné de Mehring est en corrélation des plus étroites – comme nous le savons déjà – avec le fait qu'il sous-estime l'importance des problèmes philosophiques proprement dits (« constructions chimériques »), des questions gnoséologiques. Il est en l'occurrence plus fortement influencé qu'il n'en est conscient par les courants néokantiens agnosticismes du temps de sa jeunesse (F.A. Lange). Avec de fortes concessions à ces courants, il refuse de voir dans le matérialisme dialectique une conception du monde. Il dit : « Mais la production objectivement scientifique d'une "image du monde globale unitaire" n'a pas été le but de Marx et Engels... Marx a consacré à la théorie de la théorie, si je compte bien, une vingtaine de lignes environ, et Engels certes un peu plus, mais – c'est assez significatif – seulement dans quelques lettres privées qui n'ont atteint le public qu'après sa mort, non pas de par sa volonté, mais parce que les destinataires ont considéré que leur publication était nécessaire ou utile. Sinon, Marx et Engels n'ont montré leur méthode scientifique que sur des sujets historiques, et ce n'est que par-là qu'elle a atteint ses puissants effets. »¹⁰⁶ Quand Mehring défend donc le matérialisme de Marx et Engels, il embrouille les questions sur deux points décisifs. Premièrement, il oppose radicalement l'un à

¹⁰⁵ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 337. NdE.

¹⁰⁶ Ibidem pp. 247 et 244. NdE.

l'autre en méthodologie – malgré quelques atténuations – le matérialisme mécaniciste dans la science de la nature et le matérialisme historique dans la science sociale. Deuxièmement, en niant le caractère de vision du monde du matérialisme dialectique, il établit une opposition également rigide et non-dialectique entre les problèmes généraux de la dialectique et l'application de la dialectique aux problèmes concrets de l'histoire. Il est en l'occurrence très caractéristique que Mehring ne reconnaisse pas dans leur importance les discussions dialectiques fondamentales dans les œuvres de jeunesse de Marx et Engels. Cela rend compréhensible qu'en tant qu'éditeur, il ne se soit par exemple absolument pas préoccupé de *L'Idéologie allemande*. Mais il en résulte aussi qu'il n'a pas non plus compris la signification des exposés philosophiques dans les œuvres philosophiques de Marx et Engels, de *Misère de la philosophie* à *l'Anti-Dühring*,¹⁰⁷ dans leur importance pour la conception du monde et la méthode du matérialisme dialectique

Dans cet ensemble complexe de problèmes, la position de Mehring occasionnée par les circonstances historiques, déviante de celle de Lassalle, se fait nettement sentir. Néanmoins, dans la prise de position totalement différente à l'égard des problèmes philosophiques, ce sont pourtant les mêmes forces sociales qui sont à l'œuvre et qui produisent de ce fait, au travers des circonstances différentes, des résultats certes fortement modifiés, mais cependant, en ultime analyse, relativement analogues. Comme l'intelligentsia allemande à la veille de la révolution de 1848, Lassalle a été hégélien de gauche. Et comme les autres hégéliens de gauche (Bruno Bauer etc.)¹⁰⁸, il s'est approprié sans critique la philosophie de Hegel

¹⁰⁷ Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Paris, Éditions Sociales, 1961.

Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions Sociales, 1963.

¹⁰⁸ Bruno Bauer (1809-1882) théologien, philosophe et historien allemand. Promoteur de la critique radicale de la Bible.

et a tout simplement intégré ses nouvelles connaissances dans le domaine de l'économie, de l'histoire, etc. dans son système non révisé d'un hégélianisme « orthodoxe ». Mehring a grandi à une époque où Hegel était déjà devenu un « chien crevé ». ¹⁰⁹ Il ne s'est jamais préoccupé en détail de la philosophie de Hegel, n'a jamais analysé sa dialectique, et n'a pas du tout étudié à fond son esthétique. Pour autant qu'on puisse le percevoir au travers de ses écrits, il semble presque n'avoir connu l'*Esthétique* de Hegel que par l'intermédiaire de néo-hégéliens (Vischer, ¹¹⁰ etc.) Parmi ses écrits de jeunesse connus à ce jour, on n'en trouve aucun qui se soit préoccupé de problèmes philosophiques. Et son dégoût ultérieur des problèmes abstraits de la philosophie rend aussi invraisemblable qu'il ait eu de sa part de tels écrits. La sympathie extrêmement forte qu'il montre, même dans sa période plus tardive, pour F.A. Lange, sa position fondamentalement erronée à l'égard du néokantisme, que nous allons tout de suite aborder de plus près, indiquent que dans sa jeunesse, il a pu philosophiquement se tenir sous l'influence de Lange. L'hégélianisme de Lassalle l'a en tout cas – en tant que philosophie – laissé indifférent. Et lorsqu'il s'est plongé dans l'étude des œuvres de Marx et Engels, il a accepté leur dépassement de l'hégélianisme, la remise sur ses pieds de la dialectique hégélienne, mais néanmoins seulement comme méthode historique de travail, sans intégrer les idées de l'importance philosophique de ce renversement matérialiste de la dialectique idéaliste. De cette négligence des problèmes philosophiques du dépassement de Hegel, il résulte aussi que Mehring n'a pas été à même de comprendre correctement la relation philosophique de Marx à Feuerbach.

¹⁰⁹ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, éd. J.P. Lefebvre, Paris, PUF Quadrige, 2009, *Postface à la deuxième édition allemande* (1873), p. 17.

¹¹⁰ Friedrich Theodor Vischer (1807-1887) cf. <http://amisgeorglukacs.org/georg-lukacs-karl-marx-und-friedrich-theodor-vischer.html>

La tradition langienne de Mehring se voit en ce que pour lui, ce n'est pas Hegel, mais Kant qui est la figure centrale de la philosophie classique allemande, de la philosophie moderne en général. Par cette prise de position, il fait déjà – inconsciemment et involontairement – une certaine concession au révisionnisme néokantien ; inconsciemment et involontairement, car Mehring en effet, comme nous l'avons vu, a soutenu une lutte sévère contre le révisionnisme néokantien. L'exposé de la philosophie de Kant par Mehring est donc un remarquable patchwork de conceptions historiquement justes et totalement fausses philosophiquement. Mehring reconnaît l'affinité historique de la philosophie kantienne et du matérialisme français du 18^{ème} siècle. Et il reconnaît aussi en l'occurrence la supériorité des français qui est fondée sur le plus haut niveau de développement de la *bourgeoisie** française. « En France, la classe bourgeoise en plein essor a dirigé le matérialisme comme arme la plus acérée contre la légitimité féodale de droit divin. En Allemagne, la philosophie n'a pu prospérer que grâce à des compromis constants avec le despotisme cléricalisé... »¹¹¹ Néanmoins, en dépit de cette conception historiquement juste, Mehring ne reconnaît pas la supériorité des matérialistes français par rapport à Kant, mais il met le rapport historique la tête en bas quand il dit : « comme représentant de la bourgeoisie qui s'éveille peu à peu, même en Allemagne, Kant a frappé le dogmatisme à mort en aplanissant le conflit entre matérialisme et scepticisme par une sentence d'une portée profonde. »¹¹² Lors de l'analyse de la situation sociale de Kant, il a été, comme nous l'avons vu, tout près d'admettre ce compromis dans la philosophie kantienne, mais il n'en tient

¹¹¹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 231. NdE.

¹¹² Mehring, *Zur Literaturgeschichte von Hebbel bis Gorki*, Berlin, Soziologische Verlagsanstalt, 1929, p. 231.

Christian Friedrich Hebbel (1813-1863) poète et dramaturge allemand.
Maxime Gorki (1868-1936), écrivain russe.

plus compte dans le traitement de la théorie de la connaissance. Il suffit de comparer cette appréciation de la gnoséologie de Kant par Mehring à celle de Lénine. Lénine lui-aussi part du caractère de compromis de la gnoséologie de Kant. Il dit : « Le caractère essentiel de la philosophie de Kant, c'est qu'elle concilie le matérialisme et l'idéalisme, institue un compromis entre l'un et l'autre... Lorsqu'il admet qu'une chose en soi, extérieure à nous, correspond à nos représentations, Kant parle en matérialiste. Lorsqu'il la déclare inconnaissable, transcendante, située dans l'au-delà, il se pose en idéaliste. »¹¹³ Mehring n'a jamais plus s'élever à ce niveau de la gnoséologie matérialiste-dialectique. Il voit dans le compromis de Kant une « unité supérieure ». Au lieu donc de concevoir Kant comme un agnostique avec des hésitations inconséquentes en direction du matérialisme, Mehring le voit comme ayant dépassé le matérialisme. « Tandis que le matérialisme français représentait une vision du monde encore très lacunaire dans ses fondements, mais unitaire et animée d'une impétuosité révolutionnaire, Kant a délimité avec perspicacité le règne de la nature... » Il voit donc en Kant une sorte de fondateur du dualisme des méthodes entre science de la nature et science de l'histoire que, comme nous l'avons vu, il a toujours représenté. Évidemment, Mehring a apprécié et même accepté la critique que Marx et Engels ont exercé sur Kant. Mais il lui donne cependant une application particulière, par trop favorable à Kant, et historiquement fautive. Son explication de la chose est en effet que Kant, dans la première édition de la *Critique de la raison pure*,¹¹⁴ aurait représenté le point de vue juste, « la véritable synthèse de la thèse matérialiste et de l'antithèse sceptique » et ne serait retombé dans l'idéalisme que dans la deuxième édition. Il est vrai que la deuxième édition a joué

¹¹³ Lénine, *Matérialisme et Empiriocriticisme*, op. cit., chap. IV, § 1, p. 205. NdE

¹¹⁴ Trad. Alain Renaut, Paris, Garnier-Flammarion, 2021.

dans l'évolution allemande le rôle décisif : « Pour la même raison, Marx et Engels lors de leur polémique contre la philosophie idéaliste ont eu affaire avec la deuxième version. Ce qu'ils ont objecté là-contre est justement à ce point exhaustif parce que c'était la première version de Kant, la pensée propre et originelle de Kant, le "réalisme empirique" de Kant. Ils ont, dans les faits, mené au combat le Kant infalsifié contre le Kant falsifié... »¹¹⁵ La force de l'influence sur Mehring de la tradition kantienne est tout de suite visible, si nous nous souvenons que ce fut Schopenhauer qui souligna l'importance de la différence entre la première et la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*. Avec assurément une motivation totalement opposée à celle de Mehring, parce que selon lui, la première édition défendait encore de façon conséquente le point de vue de l'idéalisme de Berkeley, tandis que la deuxième montre des compromis et des hésitations. Nous pensons que sur cette question, Schopenhauer voit mieux la teneur réelle que Mehring.

L'essence de ce « réalisme empirique », Mehring le détermine au sens où la chose en soi « n'est rien d'autre que le concept limite de l'entendement humain. » Mais cela n'est pas la position du dépassement matérialiste de Kant, mais bien au contraire celle de la poursuite idéaliste, agnosticiste, de ses tendances hésitantes. C'est pourquoi Lénine parle aussi dans *Matérialisme et Empiriocriticisme*, de manière extrêmement claire et sévère, de la critique du Kantisme de droite et de gauche. Il dit « que Schulze, disciple de Hume, repousse la doctrine de Kant sur la chose en soi comme une concession inconséquente au matérialisme, c'est-à-dire à l'assertion "dogmatique" que la réalité objective nous est donnée dans la sensation ou, en d'autres termes, que nos représentations sont engendrées par l'action des choses objectives (indépendantes

¹¹⁵ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, pp. 232-234. NdE.

de notre conscience) sur nos organes des sens. L'agnostique Schulze reproche à l'agnostique Kant d'admettre la chose en soi, ce qui est en contradiction avec l'agnosticisme et mène au matérialisme » Et dans la suite de la même polémique au sujet d'Avenarius ¹¹⁶ : « Il ne faisait en réalité *qu'épurer l'agnosticisme du kantisme...* Il combattit non pas contre l'agnosticisme kantien... mais pour un *agnosticisme plus pur*. Il combattit pour éliminer ce qui chez Kant était contraire à l'agnosticisme, c'est-à-dire l'admission de la chose en soi, fût-elle inconnaissable, intelligible, appartenant à l'au-delà... Il combattit Kant non pas de *gauche* comme le firent les matérialistes, mais de *droite* comme le firent les sceptiques et les idéalistes. » ¹¹⁷

C'est donc là que se fait jour, très nettement la dualité que nous avons déjà décrite en général de la prise de position philosophique de Mehring. Il est honnêtement convaincu que son combat du révisionnisme néokantien est de gauche et, de fait, il est de gauche, par endroits. (Attitude envers Haeckel et le matérialisme des sciences de la nature.) Mais il méconnaît justement l'importance historique de Kant, c'est-à-dire qu'il écarte de la philosophie de Kant ce point précis où Kant – contrairement au reste de son système – a été matérialiste (l'acceptation de la chose en soi), il laisse de côté, négligemment, chez Kant, les avancées et éléments en direction de la dialectique et vénère chez Kant ces points précis où celui-ci est devenu le vrai précurseur de l'idéalisme agnosticiste néokantien. Il dit des néokantiens : « Alors, même les néokantiens ne veulent assurément plus volontiers savoir quelque chose de la "chose en soi". Ils disent que Kant n'aurait voulu que désigner ainsi la "tâche infinie de la connaissance." »

¹¹⁶ Richard Avenarius (1843-1896) philosophe allemand, fondateur de l'empiriocriticisme.

¹¹⁷ Lénine, *Matérialisme et Empiriocriticisme*, op. cit., chap. IV, § 1, p. 203-204. NdE

Ce ne serait pas le X d'une énigme problématique, mais le X d'une équation infinie que nous aurions à résoudre par une recherche en progrès constant. »¹¹⁸ Certes, il remarque immédiatement qu'il s'est en l'occurrence aventuré sur un terrain très périlleux : « Si cela avait été l'opinion de Kant, alors la polémique que Engels a menée contre la "chose en soi" serait, dans la mesure où elle ne serait pas totalement caduque, tout au moins superflue, comme si elle enfonçait des portes ouvertes. » Abstraction faite de ce que cette formulation est en contradiction apparente avec les formulations de Mehring citées plus haut sur la différence entre la première et la deuxième édition de la *Critique de la raison pure*, il résulterait seulement du rejet affirmé ici de l'interprétation de Kant par les néokantiens – selon les prémisses philosophiques de Mehring – que certes, ils interprètent mal Kant, mais qu'ils le prolongent néanmoins, philosophiquement, dans le bon sens. Et que ceci a été véritablement sa pensée, il l'exprime tout à fait clairement dans la phrase suivante : « Quand Cohen et Staudinger, comme nous l'avons déjà dit, ne conçoivent plus la chose en soi comme le X d'une énigme problématique, mais comme le X d'une équation infinie que nous aurions à résoudre par une recherche en progrès constant, alors ils passent de Kant à Engels... »¹¹⁹ Mehring confond donc ici totalement la critique de Kant de droite avec la critique de gauche ; tandis qu'il pense subjectivement lutter contre Kant du côté gauche, et lutte effectivement, sur quelques questions, de gauche contre le révisionnisme néokantien, il fournit ici une défense de droite à ces néokantiens qui corrigent l'inconséquence de Kant sur la question de la chose en soi, dans l'esprit d'un agnosticisme

¹¹⁸ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 68. NdE.

¹¹⁹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 84 s. NdE.

Hermann Cohen (1842-1918), philosophe allemand. Il fut l'un des fondateurs de l'école néokantienne de Marbourg.

Franz Staudinger (1849-1921), professeur de lycée, philosophe néokantien.

plus conséquent. Qu'il ne s'agît pas là d'un dérapage unique, fortuit, c'est ce que montre son appréciation de F.A. Lange par rapport au matérialisme des années 1850, où Mehring considère comme un grand progrès que Lange « revienne à Kant ou plutôt avance jusqu'à lui. »¹²⁰

Cette position erronée envers Kant et le néokantisme a nécessairement pour conséquence une position erronée à l'égard de la gnoséologie de Mach. À nouveau, la prise de position de Mehring est duale. Il raille avec tout son brillant talent de journaliste l'histoire machiste de la philosophie de Petzold.¹²¹ Mais son rejet ne vise qu'à sauver la méthode de l'histoire des aberrations qu'occasionnerait une importation acritique de méthodes des sciences de la nature. Et il tombe en l'occurrence carrément dans le piège des assurances de Mach et de ses partisans selon lesquelles il ne s'agit chez lui que d'une méthode des sciences de la nature et pas d'une théorie de la connaissance. Oui, dans le contexte de son rejet des « constructions chimériques » de la philosophie, de son interprétation de Marx et Engels, selon laquelle eux non plus ne se seraient pas préoccupés de « constructions chimériques » philosophiques, il imagine *sur ce point* un accord entre Mach et Marx. À nouveau donc, Mehring combat le machisme, mais à partir de prémisses philosophiques qui le contraignent, sur des points décisifs, à capituler devant le machisme, de sorte que là aussi, il ne peut se maintenir à gauche qu'à contre-courant de ses propres idées. Mehring formule le problème de l'accord entre Mach et Marx de la façon suivante : « Comme Dietzgen, Mach représente aussi un monisme gnoséologique qui veut écarter tout dualisme entre le physique et le psychique. Il y a néanmoins la différence que Mach ne veut pas du tout

¹²⁰ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 199. NdE.

¹²¹ Joseph Petzold (1862-1929), philosophe allemand, partisan de l'empirio-criticisme.

être philosophe... Dans cette mesure, Mach est parfaitement en accord avec Marx qui envoyait au diable toute philosophie et ne voyait le progrès spirituel de l'humanité que dans le travail pratique dans le domaine de l'histoire et de la nature. » Et dans un autre passage : « Contre un "complément" au sens où Mach aurait réalisé dans le domaine de la physique la même chose que Marx dans le domaine de l'histoire, je n'ai absolument rien à objecter ; ce qui m'importait, c'était seulement la distinction claire et nette entre les *méthodes* de recherche de la science sociale et de la science de la nature, et j'ai souligné avec insistance que Mach, même sous ce rapport, n'a pas failli le moins du monde. »¹²²

Il n'est pas possible dans le cadre de cette analyse de mentionner tous les points où s'exprime cette position hésitante de Mehring, cette contradiction interne dans sa vision du monde. Nous devons nous contenter de mentionner seulement deux questions importantes qui ont acquis une signification fondamentale pour son approche et appréciation historique, y compris dans le domaine de l'histoire littéraire. En l'occurrence, nous pensons d'abord à la position de Mehring sur l'éthique de Kant, tout particulièrement sur l'impératif catégorique. À ce propos, la thèse de Kant selon laquelle aucun être humain ne devrait être considéré comme moyen, mais au contraire que chaque être humain ne devrait l'être que comme fin, Mehring la conçoit à un endroit comme « une thèse mortelle pour tous les intérêts venant du profit »,¹²³ dans un autre passage, il reconnaît clairement que cette thèse de Kant n'est rien d'autre que « la défaite idéologique du fait économique que la *bourgeoisie**, pour obtenir un objet à exploiter approprié à son mode de production, ne devait pas seulement utiliser la classe ouvrière comme objet, mais aussi

¹²² Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, pp. 236 s. & 239. NdE.

¹²³ Ibidem, t. II, p. 232. NdE.

la poser comme fin, c'est-à-dire la libérer des liens féodaux au nom de la liberté et de la dignité de l'être humain. »¹²⁴ Cette position hésitante va à l'occasion si loin que Mehring compare le *Manifeste communiste* à l'éthique de Kant et dit : « Dans l'esprit, l'éthique chez Kant et chez Marx est la même ; sauf que chez Kant, le "fondement analytique" consiste en ce qu'avec cette thèse, il sait réunifier la division médiévale de l'État en états statutaires en citoyens de l'État (*Staatsbürger*) et ressortissants de l'État (*Staatsgenosse*), tandis que le "fondement causal historique" chez Marx consiste en ce qu'il s'entend à démontrer, à partir de l'évolution économique, comment son idéal doit se matérialiser. »¹²⁵ Il est clair que même en partant de ces prémisses, une lutte véritablement conséquente contre l'unification néokantienne de Kant et Marx est impossible. Dans cette interprétation en effet, l'« éthique » de Marx n'est rien d'autre que la révolution bourgeoise prolongée de manière conséquente, que la pensée de Kant poussée en toute radicalité à ses conséquences ultimes, ce devant quoi Kant lui-même renâcle. À partir de ce point de vue, Mehring peut refuser les conséquences politiques opportunistes des néokantiens, tant révisionnistes que professoraux, mais il n'est pas à même de découvrir l'inconsistance de sa position dans son ensemble. Il est même par endroits contraint, à l'encontre de Cohen qui veut donner au socialisme un fondement « éthique », d'en appeler aux conceptions de Lassalle pour montrer que tout cela a déjà été réalisé dans le mouvement ouvrier, plus tôt et mieux que Cohen ne pouvait l'exiger. Mehring a négligé les claires positions de principe de Marx et Engels sur cet ensemble complexe de questions – « La classe ouvrière... n'a pas à réaliser d'idéal ».

¹²⁴ Ibidem. t. VI, p. 73. NdE.

¹²⁵ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 219. NdE.

Pour conclure, nous devons encore faire quelques remarques sur la critique de Nietzsche ¹²⁶ par Mehring ; et certes pas seulement parce que la même contradiction s'y fait jour, mais surtout parce qu'on y voit, dans un cas concret, les conséquences idéologiques néfastes de la simplification bien trop forte, bien trop schématique, par Mehring, de l'évolution des classes sociales. D'un côté, Mehring s'est acquis le mérite vraiment sérieux de s'être dressé très tôt contre Nietzsche avec la plus grande résolution. Dans sa brochure *Kapital und Presse* (1891), il critique Nietzsche avec la plus grande sévérité comme philosophe du capitalisme. Mais d'un autre côté, il ne peut pas réprimer une sympathie pour certains aspects anti-capitalistes romantiques de Nietzsche. Il affirme au sujet de la brochure *Der alte und neue Glaube* de D.F. Strauß ¹²⁷ que celle-ci a exalté le « manchestérianisme le plus triste. » « En revanche, en Nietzsche se rebelle l'artiste qui a éduqué son goût par l'antiquité grecque. Il a en horreur l'épouvantable ennui qui a fait irruption dans la vie spirituelle allemande avec le ralliement de la *bourgeoisie** à Bismarck et a même détruit notre noble langue... En s'élevant contre l'"évangile du banc de brasserie" de Strauß, Nietzsche défend incontestablement les traditions les plus glorieuses de la culture allemande. » ¹²⁸

Ce qui est caractéristique ici, ce n'est pas seulement la sympathie acritique pour la critique romantique anticapitaliste que fait Nietzsche de la culture, mais aussi que le même Mehring qui dix années plus tôt avait avec perspicacité révélé

¹²⁶ Friedrich Nietzsche (1844-1900),

¹²⁷ David Friedrich Strauß (1808-1874), historien et théologien wurtembergeois, *Der alte und neue Glaube* (1832) [L'ancienne et la nouvelle foi], Leipzig, S. Hirzel, 1872. Il est par ailleurs l'auteur d'une *Vie de Jésus*, trad. Émile Littré, Paris, Ladrangé, 1853, qui montre un Jésus historique et non divin. La polémique soulevée par ce livre est à l'origine du courant philosophique des Jeunes hégéliens. Son nom est cité par Marx et Engels dans *L'Idéologie Allemande*, op. cit., pp. 40, 41, 201, et par Engels dans son *Feuerbach*.

¹²⁸ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 182. NdE.

violemment l'apologie du capitalisme par Nietzsche, traite de manière purement idéologique l'opposition Strauß-Nietzsche, et soit hors d'état de mener un combat marxiste sur deux fronts contre le libéralisme vulgaire de Strauß et le romantisme réactionnaire de Nietzsche. Cette incapacité de Mehring est liée au fait qu'il conçoit en général la décadence idéologique de la *bourgeoisie** de manière par trop schématique et rectiligne, et n'est pas à même d'analyser concrètement les courants spirituels complexes qui apparaissent en raison du développement inégal. C'est ainsi que, peu après la rédaction de sa critique foudroyante de Nietzsche, il en vient à l'occasion à parler de la relation de Nietzsche à la *bourgeoisie** contemporaine : « Le capitalisme est, au point actuel de son évolution, beaucoup trop ruiné spirituellement et économiquement beaucoup trop aguerri pour pouvoir utiliser des philosophes mystiques comme hérauts spirituels ; pour cela, il ne peut qu'utiliser que les pare-chocs sans idée ni conscience comme le sieur Eugen Richter... »¹²⁹ Et à partir de cette appréciation totalement fautive, mécaniciste, des besoins idéologiques de la *bourgeoisie**, dont la fausseté doit aujourd'hui immédiatement sauter aux yeux depuis que Nietzsche est devenu un classique pour le fascisme allemand, il en vient à une appréciation tout aussi fautive de la signification de Nietzsche pour la jeune intelligentsia déclassée de cette époque. Il est notoire que Nietzsche a exercé une très grande influence sur la jeune génération au début des années 1890, et de nombreux partisans de Nietzsche balançaient alors de ci de là entre un culte de son génie et un socialisme peu

¹²⁹ Mehring : *Kritik von Kurt Eisners Psychopathia spiritualis*, in *Neue Zeit*, X^{ème} année, t. II, p. 668. NdE. Kurt Eisner : écrivain, philosophe et homme politique socialiste (SPD, puis USPD). Premier ministre-président de l'*État populaire de Bavière* (à ne pas confondre avec la *République bavaroise des conseils*, proclamée par les communistes, qui lui a succédé). *Psychopathia spiritualis, Friedrich Nietzsche und die Apostel der Zukunft*. [F.N. et les apôtres du futur], Leipzig, Verlag von Friedrich Wilhelm, 1892.

clair. Mehring écrit sur ces écrivains ce qui suit : « Les écrits de Nietzsche sont sans nul doute trompeurs pour les quelques jeunes gens de grand talent littéraire qui par exemple peuvent encore grandir dans la classe bourgeoise et sont tout d'abord sous l'emprise de préjugés de classe bourgeois. *Pour eux, Nietzsche est un point de passage vers le socialisme.* (souligné par moi. G.L.) De lui, ils ne peuvent pas régresser vers Eugen Richter et Paul Lindau ; pour cela en effet, Nietzsche est pourtant un homme trop important et génial. Mais ils ne peuvent pas non plus rester chez Nietzsche... C'est ainsi qu'ils se muent peu à peu en socialistes. C'est dans ce processus de mue que se trouve par exemple Monsieur Harden, même s'il reste encore pris dans les lacets d'une admiration platonique pour le "surhomme" Bismarck, même s'il mène par ailleurs, au prix de sérieux sacrifices, une lutte courageuse contre la corruption capitaliste de la presse. »¹³⁰ À nouveau, ce n'est pas seulement la conception purement idéologique qui est à remarquer ici, mais la conception purement schématique par laquelle Mehring limite l'idéologie bourgeoise de son temps à un libéralisme vulgaire, la théorie idéologique de la spontanéité qui résulte de ce mécanisme et de ce schématisme avec laquelle il pense que tout anticapitalisme romantique, tout lutte contre les « excroissances » du capitalisme (corruption de la presse), doivent automatiquement conduire au socialisme. Il a plus tard reconnu ouvertement et sincèrement son erreur en ce qui concerne l'évolution de Harden, mais dans son traitement de la littérature et de l'histoire de la littérature – comme nous le verrons ultérieurement à propos du traitement de Adolf Bartels et Hebbel –¹³¹ il a conservé ce traitement schématique avec tous

¹³⁰ Mehring : *Kritik von Kurt Eisners...*, op. cit. pp. 668-669. NdE.

¹³¹ Adolf Bartels (1862-1945), poète, écrivain, éditeur, journaliste, historien de la littérature et théoricien politique allemand tendance « völkisch ». Il est notamment l'auteur d'un livre intitulé : *Justification de l'antisémitisme.*

ses défauts. Il est clair que Mehring, dans de telles conditions, était incapable, ne serait-ce que d'observer dans le domaine idéologique les traits essentiels spécifiques de l'ère de l'impérialisme, sans même parler d'en critiquer les principes. Est par exemple très significative la bienveillance avec laquelle il critique le livre de Simmel sur Kant,¹³² sans même remarquer que s'y exprime clairement le courant philosophique fondamental de l'impérialisme, la « philosophie de la vie ».

V. Les principes de l'esthétique.

Les contradictions de la vision du monde de Mehring se manifestent dans son fondement théorique de l'esthétique encore plus crûment s'il est possible que dans les questions philosophiques générales. Car c'est justement dans ce domaine qu'il y avait à accomplir un travail autonome plus important que dans d'autres domaines. Dans une mesure encore plus forte que dans le domaine philosophique général, Mehring a assurément négligé le fondement matérialiste-dialectique de la théorie de l'art et de la littérature par Marx et Engels ; et à vrai dire aussi bien comme éditeur qu'en ce qui concerne l'interprétation théoriques des écrits de Marx et Engels déjà parus.

À cela correspond que Mehring insiste ici, beaucoup plus énergiquement et fermement, avec une conscience philosophique beaucoup moins embarrassée sur l'importance centrale de Kant comme fondateur de l'esthétique ainsi que dans le domaine de la gnoséologie, où il a fait de Kant la figure philosophique centrale. Mais dès la formulation des prétendus mérites principaux de Kant en matière de fondement d'une

¹³² Georg Simmel (1859-1918) philosophe et sociologue allemand. *Kant und Goethe. Zur Geschichte der modernen Weltanschauung* [sur l'histoire de la vision moderne du monde] Leipzig, Kurt Wolff, 1900.

esthétique scientifique, les lacunes principales de la conception globale qu'a Mehring de l'histoire se font clairement jour. Premièrement, il néglige totalement tout ce qu'ont réalisé la philosophie et la théorie révolutionnaire bourgeoise de l'art des 17^{ème} et 18^{ème} siècle pour le fondement d'une esthétique scientifique. Deuxièmement, il laisse négligemment de côté toute l'esthétique de la philosophie classique après Kant – à l'exception de Schiller – et tout particulièrement, comme nous l'avons déjà mentionné, il ne prend quasiment pas connaissance de l'esthétique la plus parfaite et le plus systématique, de haut niveau dialectique en dépit de son idéalisme, de l'esthétique de Hegel. Ceci a pour conséquence nécessaire que la détermination par Mehring du neuf et du juste dans l'esthétique de Kant doit d'emblée être déformée et inexacte.

Mehring définit la place et l'importance historique de la *Critique de la faculté de juger*¹³³ de la manière suivante : « Si l'esthétique avait jusqu'ici renvoyé l'art à la plate imitation de la nature, ou l'avait confondue avec la morale ou considérée comme une forme voilée de la philosophie, Kant démontre qu'elle est une faculté propre et originelle de l'humanité, dans un système profondément pensé et précisément de ce fait aussi artificiellement construit, mais riche en libres et vastes perspectives. »¹³⁴ Dans chacun des trois cas, Kant est confronté à tort à ses prédécesseurs. Mehring exagère mécaniquement chez les prédécesseurs de Kant le faux principe, chez Kant tout aussi mécaniquement le principe « juste » pour arriver à cette opposition. Il est en effet erroné de rejeter toutes les théories d'imitation de la nature par l'adjectif « plates », même si elles peuvent souvent être pleines de formulations mécanicistes. En l'occurrence, la tendance

¹³³ Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. Alain Renaut, Paris, GF Flammarion, 2000.

¹³⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 212. NdE.

idéaliste de Mehring, son mépris du grand réalisme bourgeois apparaît clairement au grand jour. Il cherche partout, dans son activité critique, à compromettre la conception de l'art comme représentation de la réalité, comme une forme – certes forme spécifique – de reproduction, de reflètement de la réalité objective par les pensées, les représentations humaines, etc. à l'aide de comparaisons, telles que la photographie etc. Et ce faisant, il ne voit pas que même la théorie des anciens écrivains et esthéticiens matérialistes du 18^{ème} siècle ainsi tout particulièrement que leur pratique sont très souvent allées bien au-delà du matérialisme mécaniciste, et se sont approchées d'une reproduction dialectique de la réalité. (Pensons par exemple au *Neveu de Rameau* de Diderot.)¹³⁵ Les deux autres comparaisons sont tout aussi fausses. Mehring ne voit en l'occurrence pas que dans ces théories – comme par exemple celle de Leibnitz, l'insistance sur le caractère intellectuel de l'œuvre d'art, la gradation quantitative dans laquelle l'œuvre d'art est située par rapport à la philosophie et à la science, était une tentative, certes avec des moyens insuffisants, pour comprendre l'art, en partant de son contenu, dans son rapport mystérieux avec le reste de l'évolution de l'humanité. Ces tentatives devaient échouer tant qu'elles avaient un point de départ idéaliste. La tentative grandiose de Hegel de comprendre l'art, dans le contexte global de l'histoire de l'humanité, comme une étape déterminée tant historiquement que méthodologiquement, devait également rater. La vraie corrélation historique va néanmoins chez Mehring être carrément mise la tête en bas, lorsqu'on loue comme sommet de l'évolution esthétique la séparation nette et rigide de Kant entre les différentes « capacités de l'âme »¹³⁶ qui, selon les paroles moqueuses, se trouvent dans un « sac de l'âme »¹³⁷

¹³⁵ Denis Diderot (1713-1784), *Le neveu de Rameau*, Paris, Le livre de Poche.

¹³⁶ Kant, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., Introduction, III, p. 156.

¹³⁷ Hegel, *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, III^{ème} partie, III^{ème} section,

d'où elles sont extraites une par une selon le besoin. La *Critique de la faculté de juger* – dont nous ne voulons en aucune façon nier ainsi l'importance pour l'histoire de l'esthétique – est en effet devenue aussi au cours du 19^{ème} siècle la base philosophique de l'art « pur », la base de *l'art pour l'art**.

La profonde contradiction qu'il y a là s'exprime de plus en plus nettement dans chaque tentative de Mehring de préciser ses idées. Mehring cherche à fonder historiquement la raison pour laquelle la période classique en Allemagne a été la patrie classique de la fondation de l'esthétique, tout comme l'Angleterre de la révolution industrielle est devenue la résidence de l'économie politique classique : « Marx dit dans la préface de son œuvre principale que de même que le physicien observe les processus naturels "là où ils apparaissent sous la forme la plus typée et où ils sont le moins perturbés par des influences extérieures", ¹³⁸ de même il avait étudié les lois du mode de production capitaliste en Angleterre comme étant la localisation classique de ce mode de production. De manière analogue, on peut dire que les lois de la capacité esthétique de juger ne peuvent nulle part s'étudier aussi bien que dans le règne de l'apparence esthétique, que nos classiques avaient édifié "sous la forme la plus typée et... le moins perturbé par des influences extérieures". Kant est devenu le fondateur de l'esthétique scientifique, même s'il a méconnu le conditionnement de ses lois esthétiques, même s'il a admis de manière absolue ce qui ne devait être admis que relativement. Ainsi, ses contemporains Adam Smith et Ricardo ¹³⁹ sont aussi devenus les fondateurs de l'économie politique scientifique, même s'ils ont admis les lois économiques de la société bourgeoise de

B. Kant. Trad. Pierre Garniron, Paris, Vrin, 1971, Tome 7, p. 1868.

¹³⁸ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, op. cit., Préface à la 1^{ère} édition allemande, p. 4.

¹³⁹ Adam Smith (1723-1790) David Ricardo (1772-1823).

manière absolue alors qu'elles n'ont qu'une validité historique, et ne s'imposent, comme la théorie de la valeur, que dans leur violation constante. »¹⁴⁰

Cette formulation montre sous une forme tout particulièrement brute le provincialisme borné de Mehring sur l'évolution allemande, sa conception biaisée du classicisme allemand comme sommet du développement révolutionnaire bourgeois. Car l'atténuation que Mehring donne à sa formulation, à savoir que Kant avait certes factuellement raison, mais qu'il prenait comme absolu ce qu'il n'était à prendre que relativement, définit en vérité un des points concrets où les contradictions de sa conception se font jour, mais ce n'est en rien une résolution des difficultés, et pas du tout une voie vers leur solution. Car les tendances opposées, à savoir celles que Mehring désigne comme « relatives », ne sont pas des modifications, des transformations du principe fondamental de Kant qu'il a fait sien, mais son contraire contradictoire. Mehring voit lui-aussi cette difficulté dans la même analyse – quelques pages seulement après le passage que nous venons de citer – quand il indique que Kant et Schiller eux-aussi, « dans les années où ils étaient plus jeunes, et finalement aussi plus vigoureux » adoptaient une tout autre position. « Ce n'est que lorsque nos classiques se sont détournés des combats publics de leur époque qu'ils ont réussi à fonder une esthétique scientifique. »¹⁴¹ Si Mehring avait effectivement pensé sa juste affirmation jusqu'à ses conséquences ultimes, il serait parvenu à un rejet de l'esthétique de Kant et Schiller. Ou bien, s'il avait malgré tout maintenu les principes de Kant, il serait de manière conséquente obligatoirement parvenu à l'idée que cela fait partie de l'essence de l'art de se détourner des grandes luttes du jour et de l'époque. Nous allons voir qu'il en arrive très

¹⁴⁰ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 260. NdE.

¹⁴¹ Ibidem, p. 263. NdE.

souvent à des conclusions de ce genre ou analogues. Son instinct révolutionnaire le préserve néanmoins désespérément contre ces conséquences. Aussitôt après la phrase citée ci-dessus, Mehring poursuit : « Jamais l'art "pur" n'a été célébré avec plus d'enthousiasme que par le romantisme féodal... il est superflu de dire que ce type d'"art pur" ne coïncide absolument pas avec le "pur jugement de goût" au sens de Kant : non seulement il ne s'y "mélange" pas le "moindre intérêt", mais au contraire le plus brutal de tous les intérêts : la résistance consciente ou inconsciente des classes en déclin au progrès historique... » Voilà qui est sans nul doute exactement dit, et ce n'est pas seulement une critique juste de la théorie de l'art des romantiques, mais en même temps – ce qui est un grand mérite de Mehring – une critique profonde et juste du naturalisme moderne chez lequel Mehring, avec un très juste instinct révolutionnaire, a détecté la tendance réactionnaire dissimulée derrière le principe de l'« art pur ». Mais plus il combat l'« art pur » de manière juste et passionnée dans le présent et le passé, et plus il se trouve dans une contradiction criante avec ses propres principes repris de Kant. Là où il condamne la glorification de l'« art pur » dans le romantisme, en outre, il ne voit pas encore le fait que l'esthétique du romantisme dans son ensemble est construite sur la *Critique de la faculté de juger*, que le romantisme ne fait que tirer toutes les conséquences de ces orientations de l'esthétique de Kant, – qui certes n'épuisent pas totalement celle-ci ; car par chance Kant n'a pas été non plus un kantien conséquent –, et il se dérobe aux conséquences nécessaires de ses conclusions fausses par le merveilleux *salto mortale* révolutionnaire selon lequel « il est superflu de dire » ce qui de ses prémisses est en général inexplicable.

C'est dans un tel ensemble complexe de contradictions insolubles que parvient Mehring avec la théorie kantienne de

l'art comme « faculté propre et originelle de l'humanité ». Dès qu'il cherche selon son programme à relativiser cette thèse absolue, les contradictions se font jour. Avant tout, on va tout de suite supprimer à nouveau la séparation de l'art et de la morale, louée comme acte tout à fait important de Kant, et on va devoir réintroduire le problème de la morale à propos de tout ouvrage poétique important. En l'occurrence, le problème s'embrouille chez Mehring d'une double façon, et les deux tendances à l'embrouille sont issues de la problématique idéaliste subjectiviste de Kant. Premièrement, la définition de la « morale » est un affadissement et un rétrécissement de ces grands contenus historiques dont Mehring a une vague idée, à l'occasion précisément de cet ensemble complexe de problèmes. Deuxièmement, il reprend du point de départ idéaliste subjectif de Kant la polarité rigide mécaniciste du « désintéressement » esthétique et de l'« intérêt » moral. Et après avoir ainsi fait se rigidifier de manière non-dialectique ses propres concepts en une antinomie, il n'est malgré tous ses efforts évidemment plus à même d'établir entre eux une interaction vivante, dialectique. Les prédécesseurs de Kant, si profondément méprisés par Mehring, ont beaucoup pris, précisément sur ce problème, une position – originelle – beaucoup plus dialectique. Mais dans la relativisation de ce principe absolu kantien, Mehring revient à proximité inquiétante du principe de l'« art pur ». « Toute esthétique », dit-il, « n'a qu'une validité conditionnée, car elle-aussi est soumise au changement historique, et au fond, chaque œuvre d'art créatrice se construit sa propre esthétique. »¹⁴² C'est une thèse que n'importe quel Flaubert aurait signé avec enthousiasme. Mehring vise naturellement à relativiser le principe absolu kantien, au sens où il voudrait expliquer toutes les œuvres d'art à partir des conditions sociohistoriques de son

¹⁴² Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 242. NdE.

époque. Mais comme, avec la « faculté originelle de l'humanité » de Kant, il a placé l'origine ultime de l'art bien au-dessus de la société et de l'histoire, cette relativisation se transforme en un principe subjectiviste d'*art pour l'art**. Il est en effet clair que ce n'est pas l'œuvre d'art qui crée sa propre esthétique, ce sont au contraire aussi bien l'œuvre d'art que les justes principes de son explication et appréciation esthétique qui vont être produits par le processus socioéconomique objectif, certes d'une manière très complexe, très « inégale », avec de multiples médiations.

Des points de départ de Mehring, il est cependant impossible de parvenir à un critère d'appréciation des œuvres d'art issu de la dialectique de l'évolution sociale. Le rejet total de la théorie du reflètement de la réalité (« plate imitation » selon Mehring), l'idéalisme kantien de la conception de Mehring, constituent ici une limite insurmontable. Sur la question de la figuration de la société, Mehring reprend de Kant le concept de « beauté adhérente ». ¹⁴³ Kant prétend que dans ce cas, la beauté « adhérerait » au concept d'espèce. Il faut en l'occurrence particulièrement souligner que Mehring en reste à la formulation – conséquente chez Kant parce que conséquemment et subjectivement idéaliste – de *concept d'espèce*, et pas d'*espèce*. Il dit : « L'espèce n'est en soi qu'un concept. Quand nous parlons d'une classe sociale de Junkers, d'une classe bourgeoise, d'une classe ouvrière, *nous parlons de concepts que nous nous sommes fabriqués*. (Souligné par moi, G.L.), d'idées individualisées, d'idéaux, et retransformer ces idéaux en phénomènes naturels est la tâche du bel art. Un junker, un bourgeois, un ouvrier que l'écrivain ou le peintre représente va, au sens esthétique du terme, être d'autant plus beau et d'autant plus vrai qu'il sera plus libre des fortuités inessentiels de l'individu et plus imprégné des qualités essentielles

¹⁴³ Kant, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., § 16, p. 208.

de l'espèce. »¹⁴⁴ De cette conception de Mehring qui se situe bien en dessous des connaissances de l'idéaliste objectif Hegel, qui voit l'essence, l'espèce comme quelque chose d'existant objectivement (même si c'est évidemment contradictoire, puisque cela existe « en esprit », et donc de manière idéaliste), il résulte nécessairement sa méconnaissance des grands réalistes révolutionnaires, il résulte une énorme surestimation du poète Schiller. Car si l'espèce est subjectivée dans le concept d'espèce kantien, alors toute reproduction de la réalité objective est évidemment une « plate imitation », une photographie, et seul le poète pratiquant une stylisation idéaliste peut alors descendre du concept d'espèce à la réalité. Le fait que la pratique de Mehring comme historien de la littérature et critique soit très souvent bien meilleure que cette théorie ne peut évidemment pas sauver ce fondement théorique. Car la pratique de Mehring dans ce cas-là n'est pas juste de par sa théorie, mais en dépit de sa théorie.

Ces contradictions chez Mehring atteignent un sommet avec la détermination du rapport entre contenu et forme dans l'œuvre d'art. Mehring a lui-même clairement senti que le sol sur lequel il se tenait là était mouvant ; car il n'y a aucune question de l'esthétique sur laquelle il soit passé aussi rapidement que sur cette question centrale. Il formule le problème dans sa biographie de Schiller de la façon suivante : « La thèse de Kant selon laquelle l'objet de l'approche esthétique ne serait pas la matière, mais la forme, apparaît chez Schiller dans une rédaction des plus expressives : "Le vrai secret du maître artiste consiste donc à détruire la matière par la forme." »¹⁴⁵ En général, si les analyses esthétiques de Schiller n'atteignent pas toujours la profondeur philosophique de Kant, les jugements

¹⁴⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 267. NdE.

¹⁴⁵ Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. (1795) traduction Robert Leroux, Aubier, bilingue, 1992. Lettre 22, page 291.

purement esthétiques sont chez lui souvent rédigés, justement parce qu'il était poète, de manière plus riche et plus nette. »¹⁴⁶ Mehring accepte donc la priorité de la forme sur le contenu, conséquente chez Kant de par son idéalisme subjectif, il le fait non seulement sans critique, mais même dans sa version schillérienne, exacerbée de façon totalement paradoxale jusqu'à l'« art pur ». Dans ses *Ästhetische Streifzüge*, Mehring n'adoucit cette thèse qu'au sens de sa « relativisation » générale de l'esthétique kantienne en général. Il dit : « Dans sa version abstraite absolue, *incontestable* (souligné par moi, G.L.), cette thèse n'a jamais connu dans l'évolution historique du goût artistique qu'une validité conditionnée. » Mais la formulation plus précise de cette « relativisation » montre que Mehring, justement ici, ne peut éviter les conséquences de sa théorie qu'au prix d'un éclectisme tout à fait trouble. « Justement parce que tout art vivant », dit-il « ne peut s'enraciner que dans l'humus de son époque et nulle part ailleurs, il ne peut pas maîtriser artistiquement n'importe quel matériau, le goût dépend donc *aussi du contenu et pas seulement de la forme.* »¹⁴⁷ (souligné par moi, G.L.) Cet éclectisme ne mérite véritablement aucun commentaire.

Il va de soi que sur cette question aussi, la pratique de Mehring est très souvent bien bien meilleure que cette théorie. Son sain instinct révolutionnaire le pousse en tout cas à protester véhémentement contre toute expérimentation en matière de forme, contre toute « révolution littéraire » à partir de la forme. C'est ainsi par exemple qu'il analyse très justement les expérimentations lyriques en matière de forme d'Arno Holz,¹⁴⁸ qu'il traite en général avec beaucoup de bienveillance et il écrit en conclusion une critique de la « révolution-

¹⁴⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 214. NdE.

¹⁴⁷ Mehring, *Ästhetische Streifzüge* [Digressions esthétiques], in *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 264. NdE.

¹⁴⁸ Arno Holz (1863-1929), poète et dramaturge naturaliste allemand.

narisation du lyrisme » par une rythmique libre prônée par lui ainsi que par Paul Ernst,¹⁴⁹ foudroyante du fait qu'il compare les contenus des rythmes libres de Goethe, Heine, et Walt Whitman¹⁵⁰ aux contenus de Holz. Mais là aussi, assurément, la situation est telle que Mehring écrit sa juste critique en opposition à sa théorie fausse.

Mais il est tout aussi évident que cette esthétique, fausse de fond en comble, influe obligatoirement sur la ligne de fond de la pratique critique de Mehring. Nous avons déjà pu suivre que Mehring, à partir du principe kantien de « désintéressement » est parvenu à une proximité dangereuse de l'*art pour l'art**, dont il voudrait se sauver par un simple *salto mortale*. Mais les conséquences de cette théorie apparaissent cependant chez lui au grand jour dans sa conception des périodes favorables ou défavorables à l'art. Là aussi, Mehring formule son point de vue avec son expressivité habituelle : « Sous les armes, les muses se taisent. »¹⁵¹ Et dans le même essai, il discute sa propre conception de la manière suivante : « À toutes les époques révolutionnaires, dans toutes les classes sociales combattant pour leur émancipation, le goût est toujours fortement perturbé par la Logique et la Morale, ce qui, traduit en termes philosophiques, veut seulement dire que là où les capacités de connaître et de désirer sont en état de forte tension, la faculté de juger esthétique sera toujours mise en difficulté. »¹⁵² Là-aussi, Mehring cherche à relativiser historiquement ces thèses en exigeant que l'on se garde dans leur application de tout stéréotype, et que les cas singuliers soient examinés isolément.

¹⁴⁹ Paul Ernst (1866-1933) écrivain, critique et journaliste allemand.

¹⁵⁰ Walt Whitman (1819-1892), poète, romancier, journaliste, éditeur américain.

¹⁵¹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 299. NdE.

¹⁵² Ibidem p. 263. NdE.

Même dans sa propre pratique néanmoins, les conséquences de ce point de vue apparaissent fortement, tant négativement que positivement. Négativement lorsque, comme nous l'avons déjà dit, il évite si possible l'analyse du grand réalisme révolutionnaire. Positivement dans son analyse de ces réalistes. Il dit par exemple de Zola, après en avoir exposé la théorie de l'art : « On ne s'en sort pas en disant que Zola a été un grand écrivain, mais un mauvais esthéticien. L'esthéticien et le poète, chez Zola, coïncident plutôt. Ses romans sont de loin bien plus des cris d'alerte et appels à l'éveil réformateurs que de pures œuvres d'art... Cela serait d'un point de vue esthétique un jugement sévère si seulement le point de vue esthétique, pour sa part, n'était pas soumis aussi au changement historique. L'art est certainement une faculté originelle de l'humanité et, en tant que tel, ne tire ses lois que de lui-même. Mais il se situe aussi dans le flux historique des choses et ne peut se développer sans les secousses révolutionnaires dont la plus grande gloire peut être de briser ses autels plutôt que de s'y sacrifier. »¹⁵³ Mehring ne peut donc exprimer sa sympathie révolutionnaire avec les orientations de Zola qu'en sacrifiant à son esthétique l'écrivain Zola dans son ensemble ce qui, même si on peut voir les limites artistiques de Zola, est, même au plan esthétique, un jugement totalement monstrueux.

D'un autre côté, cette position de Mehring, quand il reconnaît, esthétiquement, la grandeur et la combativité d'un écrivain, le pousse à exprimer cette admiration par une formulation qui déforme, tant socialement qu'esthétiquement, le véritable état de fait. Ce jugement sur Molière sert d'exemple : « Mais Molière n'aurait jamais été un grand auteur de comédies s'il n'avait pas jusqu'à un certain point *été élevé au-dessus les luttes de classes de son époque*. (souligné par moi, G.L.) S'il n'avait pas observé et étudié sous tous ses aspects l'imbroglia

¹⁵³ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 305. NdE.

multicolore des luttes sociales qui se déroulaient sous ses yeux. Il a vu aussi l'envers de la médaille de la *bourgeoisie** et l'a décrit, justement, dans *l'Avare*. »¹⁵⁴ On voit tout de suite dans ce jugement combien l'idéalisme esthétique de Mehring est fortement lié à sa conception schématique des fondements économiques et des luttes de classes. Comme il n'est pas en mesure de les analyser jusque dans leurs véritables ramifications concrètes, comme de plus il simplifie exagérément le processus dialectique d'émergence de l'idéologie à partir de l'être social, il doit étayer la grandeur de Molière par une motivation, aventuriste pour un marxiste radical, à savoir qu'il s'est « élevé au-dessus les luttes de classes de son époque ». La corrélation de toutes ces conceptions, leur base dans l'héritage démocratique bourgeois de Mehring sont évidentes, pensons-nous, dans les analyses effectuées jusqu'ici.

Mais malgré les critiques les plus sévères de ces formulations de Mehring, on ne doit pas négliger le double aspect de ses erreurs. On ne doit pas oublier que Mehring, même là, tente d'aller intellectuellement au-delà du sociologisme vulgaire de la période de la II^{ème} Internationale en matière d'approche de l'art. Mehring ressent très précisément combien un écrivain aussi important que Molière ne peut guère être caractérisé par une étiquette d'appartenance de classe ; il a le sentiment – peu clair – que la tâche du matérialisme dialectique consiste justement à appréhender sans simplification vulgarisatrice, aussi complètement que possible, la complexité d'un tel phénomène. Ne serait-ce que par cet effort, il dépasse de loin les autres théoriciens du mouvement ouvrier allemand d'alors. Néanmoins, cette tentative qu'Engels dans l'analyse de Goethe et Balzac, Lénine dans l'analyse de Tolstoï ont réussi si brillamment, devait échouer chez Mehring. La simplification inadmissible de l'analyse des bases économiques, les ten-

¹⁵⁴ Ibidem, op. cit. t. I, p. 40. NdE.

dances simplificatrices dans l'analyse de la relation entre infrastructure et superstructure, la compréhension lacunaire de l'inégalité de développement, le peu d'attention pour la théorie du reflètement de la réalité en esthétique ont chez Mehring pour conséquence que son intention bien pensée et justifiée d'aller au-delà du sociologisme s'est obligatoirement transformée en des formulations idéalistes.

VI. La méthodologie de l'histoire de la littérature et de la critique.

Il résulte naturellement des particularités de Mehring, déjà analysées, que ses portraits doivent d'autant mieux réussir que le caractère révolutionnaire de son héros s'exprime sans problème dans sa vie et son œuvre. Ce n'est pas un hasard si la présentation de Lessing et de son époque a été le premier élan de l'historien de la littérature Mehring, le plus important, jamais égalé depuis. C'est là que son énergie révolutionnaire a pu se déployer sans entraves, concentrer tout son amour révolutionnaire pour le combattant infatigable que fut Lessing, toute sa haine révolutionnaire pour la période, sanctifiée apologétiquement, de Frédéric "le Grand". La biographie de Heine est déjà moins complète et profonde, mais par la description de la transition entre attitude révolutionnaire bourgeoise et prolétarienne, vécue par Mehring lui-même, elle atteint cependant un niveau remarquable. Pour l'analyse marxiste et l'exposé de la problématique de Schiller, Mehring devait échouer.¹⁵⁵ Il l'a défendu à bon droit tant contre ses thuriféraires libéraux que contre ses détracteurs anarchistes romantiques. Mais un tableau marxiste juste des contradictions

¹⁵⁵ cf. dans les textes publiés sur <http://amisgeorglukacs.org/> les essais de Lukács sur *Heinrich Heine* (1935) dans *Réalistes allemands du 19e siècle*, et *Sur l'esthétique de Schiller*.

internes de Schiller, Mehring n'a pas pu le fournir. Il l'a à maint égard idéalisé de manière inadmissible.

L'attitude méthodologique générale de Mehring a pour conséquence nécessaire que dans ses recherches sur la littérature, l'élément historique prévaut inconditionnellement sur l'élément théorique général. Mehring considère toujours l'examen de questions esthétiques générales seulement comme moyen accessoire à la recherche en histoire de la littérature. En outre, comme nous l'avons vu, il considère comme une part importante de son œuvre de sauver idéologiquement les grandes traditions de la période révolutionnaire de la bourgeoisie allemande, et de les propager parmi le monde ouvrier. Ce n'est donc pas un hasard que les produits les plus significatifs de son activité dans le domaine de l'histoire de la littérature aient été des biographies des plus grands représentants de cette période : les biographies de Lessing, de Schiller et Heine. Mehring aborde évidemment ces tâches en *combattant*. Il voit en Lessing, Schiller et Heine des camarades défunts de combat dans la grande lutte de libération de l'humanité et cherche en premier lieu à transmettre à ses lecteurs l'expérience vécue et la connaissance de cette camaraderie de combat. Il cherche à les représenter de manière historiquement exacte, c'est-à-dire comme déterminés par les rapports de classe concrets et les conditions de lutte de leur époque, mais pour autant, il s'efforce de démontrer l'*actualité* toujours efficiente de leur activité et de leur œuvre. Cette démonstration est très étroitement liée à sa critique du présent. Le contraste entre la phase héroïque de développement de la *bourgeoisie** en plein essor et la misère de l'idéologie de son présent déclinant, décadent et apologétique, constitue un point central de toutes ces représentations de Mehring : à savoir le contraste entre le courage, la grandeur, le caractère global des problématiques et des figurations de ces héros de la période

révolutionnaire de la *bourgeoisie** et la mesquinerie, la pusillanimité, la lâcheté et l'absence de perspectives, y compris des meilleurs représentants littéraires de la *bourgeoisie** d'alors. Ce combat polémique autour de l'héritage se rattache chez Mehring à une critique foudroyante de l'histoire bourgeoise de la littérature. Il prouve de manière concluante aux historiens bourgeois de la littérature qu'ils diffament apologétiquement cet héritage. Peu importe que ce soit par la louange ou par le blâme, que ce soit par le mensonge ou l'omission, ces historiens bourgeois de la littérature cherchent toujours à adapter les grandes figures du passé révolutionnaire aux besoins idéologiques de la misérable monarchie des Hohenzollern. Cette critique de la littérature bourgeoise est l'un des accomplissements les plus significatifs de Mehring. (On peut simplement regretter que ses flèches se dirigent presque exclusivement contre le plat libéralisme des contemporains, que Mehring soit toujours assez tolérant à l'égard des conservateurs, voire des réactionnaires d'un certain niveau intellectuel.)

Peu de temps après la parution de la première et en même temps la plus significative œuvre d'histoire de la littérature de Franz Mehring, la *Lessing-legende*, Friedrich Engels lui a adressé une lettre extrêmement intéressante dans laquelle, sous la forme la plus prévenante, mais sur le fond extrêmement sévère, il indique les lacunes de la méthode de Mehring. La critique méthodologique porte avant tout sur le mode d'explication des phénomènes idéologiques à partir de la base économique, sur la simplification exagérée avec laquelle Mehring y travaille. Engels exerce la critique, comme nous l'avons dit, de la manière la plus prévenante, en revêtant la forme d'une autocritique, mais qui est tellement déplacée s'agissant de lui et de Marx, que nous ne nous trompons sûrement pas si nous voyons justement dans la forme

autocritique le mode courtois par lequel Engels cherche à inculquer à Mehring la méthode juste. Engels écrit : « À part cela, il manque seulement un point qui, à vrai dire, n'a pas été assez mis en relief dans les écrits de Marx et les miens, ce qui fait que nous en portons tous la même responsabilité. À savoir, nous nous sommes d'abord attachés à *déduire* les représentations idéologiques – politiques, juridiques et autres – ainsi que les actions conditionnées par elles, des faits économiques qui sont à leur base, et nous avons *eu raison*. Mais en considérant le contenu, nous avons négligé la forme : la manière dont se constituent ces représentations, etc. »¹⁵⁶ Il n'y a pas que là qu'apparaît ce type de critique dans les lettres tardives d'Engels. Engels se dresse à maintes reprises contre la façon des récents marxistes de déduire mécaniquement les formes idéologiques des rapports économiques, sans tenir compte des médiations et interactions complexes ; « il faut dire aussi qu'on a fait des choses singulières. »¹⁵⁷

Il s'agit ici de la non prise en compte de ces principes méthodologiques que Marx a exposé globalement dans l'introduction de la *Contribution à la critique de l'économie politique* ; au sujet du « rapport inégal entre le développement de la production matérielle et, par exemple, celui de la production artistique »¹⁵⁸ Marx y montre par quelques cas concrets le caractère contradictoire de ce développement, mais il indique en même temps de manière extrêmement claire et précise le moyen méthodologique pour résoudre ces contradictions. « Il n'y a de difficulté qu'à saisir ces contradictions de manière générale. Dès qu'elles sont spéci-

¹⁵⁶ *Lettre d'Engels à Franz Mehring*, 14 juillet 1893, op. cit., p.96. Traduction française in *Œuvres choisies* en deux volumes, *Moscou*, Éditions du Progrès, 1955. NdE.

¹⁵⁷ *Lettre d'Engels à Joseph Bloch*, 21 septembre 1890, in *MEW*, t. 37, p. 465.

¹⁵⁸ Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858*, dits *Grundrisse*, Les éditions sociales, Paris, 2011, *Introduction de 1857*, M21, p. 66. NdE.

fiées, elles sont par-là même expliquées. »¹⁵⁹ Dans la méthode de Mehring de traiter l'histoire de la littérature, cette juste spécification marxiste manque abondamment, et ce n'est pas du tout fortuit. Elle fait principalement défaut parce que, comme nous l'avons montré et le montrerons encore dans la suite, l'analyse économique elle-même, chez Mehring, est souvent schématique et insuffisante. Mehring, qui a souvent eu un sens très fin pour les traits spécifiques de certains phénomènes littéraires et courants littéraires, a donc profondément ressenti, instinctivement, cette lacune chez lui-même, et il a toujours et encore tenté de surmonter les lacunes qui, en l'occurrence, se faisaient jour. Mais les erreurs qui nous sont déjà connues l'ont empêché d'effectuer cette correction selon la juste manière marxiste. Des tentatives de Mehring de surmonter, dans sa conception, le mécanisme rectiligne du rapport entre base et superstructure est né de cette manière la juxtaposition d'une « sociologie » mécaniciste et d'une psychologie purement biologique. L'affirmation du schématisme mécaniciste de la relation entre base économique et superstructure n'est qu'en apparence en opposition à notre critique antérieure des éléments idéalistes présents dans la méthodologie de Mehring. Car plus une conception de l'histoire est idéaliste, moins elle part de la dialectique concrètement reconnue de la base matérielle, et plus elle est contrainte à échafauder des « constructions » qui, dans leur réalisation, ne peuvent qu'avoir un caractère schématique mécaniciste. Il suffit à ce propos de renvoyer à l'exemple de Lassalle chez qui le rapport entre conception de fond idéaliste et schématisme dans l'application se voit de manière extrêmement nette. Dans ses analyses économiques, Mehring, guidé par Marx et Engels, va alors bien plus loin que Lassalle, beaucoup plus concrètement, sans toutefois pouvoir surmonter

¹⁵⁹ Ibidem, p. 67.

totallement ce fondement méthodologique. Pour compenser les lacunes que se font jour à cette occasion, il insère justement l'élément biographique. Même la biographie psychologiquement la plus raffinée n'a pas de base solide si l'analyse économique a été insuffisante ; les éléments individuels fortuits du personnage, des circonstances et de la destinée de sa vie, ne peuvent absolument pas, à partir d'eux-mêmes, remplacer ces médiations concrètes et objectives dont la découverte par l'analyse socioéconomique a été négligée. Cela génère donc des interprétations qui soit font subsister les contradictions, côte à côte, de manière criante, ou leur donnent un semblant d'explication psychologique.

Son grand essai sur Kant, à l'occasion du centenaire de son décès (1904), montre dans quelles contradictions Mehring se trouve plongé à cette occasion. Il y cite en détail la caractérisation, dans les faits brillante aux plans littéraire et psychologique, de la vie de Kant par Heine, la description de la vie quotidienne de Kant.¹⁶⁰ Et Mehring ajoute que Heine « a ainsi choisi de sa manière géniale le *seul* point (souligné par moi, G.L.) d'où l'on trouve la clef de la compréhension du Kant historique. »¹⁶¹ Cette *seule* bonne clef produit alors pour Mehring les résultats suivants – toujours dans le même essai. Premièrement Mehring dit : « il n'y a jamais eu pour Kant d'intérêt publics dans n'importe quel sens, national, politique, ou social. »¹⁶² Mais il dit ensuite, seulement quelques pages plus tard, sur le rapport de Kant à la Révolution française : « Il lui est resté fidèle au-delà du règne de la Terreur ; il en pensait encore en 1797 : "Cette révolution, je le dis, trouve encore dans les âmes de tous les spectateurs une sympathie qui confine à

¹⁶⁰ In Heinrich Heine, *de l'Allemagne*, Paris, Michel Lévy, 1855, pp. 119-134.

¹⁶¹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 60. NdE.

¹⁶² Ibidem, p. 61. NdE.

l'enthousiasme..."¹⁶³ »¹⁶⁴ Évidemment, cette opposition dans la vie de Kant peut avoir d'explication marxiste ; jamais en tout cas par l'analyse schématique fournie par Mehring des rapports de classes en Allemagne à l'époque de la Révolution française, complétée par de la psychologie biographique.

Cet exemple, précisément dans son état brut, est typique des limites de la méthodologie de Mehring. Qu'il soit typique ne prouve naturellement pas que Mehring n'a jamais travaillé que comme cela. Il y a de lui toute une série de caractérisations passionnantes et brillantes où, par une analyse marxiste des véritables problèmes sociaux objectifs, il réussit à détruire les légendes agglomérées grâce à la méthode biographico-psychologique et à les remplacer par la vérité historique. À ce propos, nous renvoyons simplement, pour citer ici un exemple, à l'excellente analyse de la correspondance de Goethe avec Charlotte von Stein¹⁶⁵ où Mehring prouve très justement, en marxiste, que la « tragédie » weimarienne de Goethe, sa « fuite » en Italie, n'ont rien à voir avec la célèbre légende de sa « tragédie amoureuse », mais a été la conséquence de l'échec de l'homme des Lumières bourgeois que fut Goethe, dans ses projets de réaliser, à l'échelle de Weimar, par son influence sur Charles-Auguste,¹⁶⁶ ses idéaux sociopolitiques. La réussite de Mehring dans le cas de Goethe et son échec dans le cas de Kant n'est pas non plus fortuit. Toute la tradition de Mehring suffisait complètement à percer à jour les illusions du jeune Goethe sur l'« absolutisme éclairé », et la méthode marxiste l'a en l'occurrence aidé pour une excellente analyse,

¹⁶³ *Immanuel Kants Werke*, Leipzig, Modes und Baumann, 1838, t. 1 p. 287.

¹⁶⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 72. NdE.

¹⁶⁵ Charlotte von Stein, née von Schardt (1742-1827) amie très proche de Goethe de 1775 à 1787. *Goethes Briefe an Charlotte von Stein*, Leipzig, Insel, 1907.

¹⁶⁶ Charles-Auguste de Saxe-Weimar-Eisenach (1757-1828) duc de Saxe. Goethe fut son précepteur, son ami, son ministre et son mentor.

tandis que pour découvrir en marxiste les contradictions chez Kant, une autocritique marxiste de tous les préjugés de la révolution bourgeoise en général, et de ses formes allemandes en particulier aurait été nécessaire, une autocritique que Mehring n'a jamais réalisé dans une pleine mesure.

Nous sommes ainsi revenus au point où les erreurs cruciales de la méthode de Mehring, apparaissent au grand jour, cette fois dans le domaine de l'histoire de la littérature et de la critique littéraire. La trop grande simplification du développement économique, que nous avons déjà examinée chez Mehring en relation avec ses causes, doit évidemment avoir une influence radicale sur son évaluation des périodes et courants dans la littérature bourgeoise. Aucun marxiste allemand depuis Marx et Engels n'a vraisemblablement observé avec autant de perspicacité et suivi avec une critique aussi inexorable que justement Mehring, la décadence idéologique de la *bourgeoisie** allemande ; c'est que l'expérience vécue de cette décadence, telle que nous la connaissons déjà par son évolution de jeunesse, est devenu un motif décisif de son ralliement au mouvement ouvrier. Pourtant, la représentation de ce processus de décadence n'est pas, chez lui, seulement schématique, par trop rectiligne – malgré quelques réserves historiquement justes – mais son analyse en reste aussi la plus part du temps à l'idéologie. Dans la *Lessing-Legende*, par exemple, il analyse les problèmes esthétiques en Allemagne en rapport avec les luttes de classe de la bourgeoisie allemande, et place à cette occasion Gustav Freytag¹⁶⁷ et sa période en opposition radicale à Lessing et son temps. Mais il caractérise alors cette transition d'une période à l'autre de la manière suivante : « On voit aussi à partir de ces phrases comment Freytag effectue sa mue de l'ère idéaliste de la *bourgeoisie**

¹⁶⁷ Gustav Freytag (1816-1895), éditorialiste libéral et écrivain prussien de l'ère des *Fondateurs* (période d'expansion économique s'étendant de 1848 à 1873).

allemande à celle de Mammon. »¹⁶⁸ Cette périodisation ne présente pas seulement l'erreur de partir de l'idéologie, mais elle est aussi en tant que telle biaisée et superficielle, car elle idéalise d'une part l'état de développement antérieur de la *bourgeoisie** allemande, et méconnaît d'autre part l'avancée contradictoire, le progrès contradictoire que signifie la « période de Mammon ». Mehring reste, avec ce schéma de fond qui est le sien de l'évolution de la *bourgeoisie** allemande, si fortement prisonnier de ses conceptions de jeunesse qu'il est incapable de comprendre et de valoriser les indications extrêmement nettes et claires que Marx et Engels ont données pour une juste interprétation de l'évolution de la *bourgeoisie** allemande et de son idéologie. Dans la postface à la deuxième édition du *Capital*,¹⁶⁹ Marx analyse avec une extraordinaire rigueur ces moments du développement économique et de la lutte de classes qui – dans les différents pays de différentes manières – a rendu impossible la recherche économique impartiale et a mis l'apologie à sa place. Que là se trouve la clé de l'énigme des contradictions du développement de la *bourgeoisie** allemande, la question ne se pose même pas. On peut dans tous les cas particuliers clairement « spécifier » où et pour quelle raison survient le virage vers l'apologie. Pourtant, comme Mehring parlait de sa conception de jeunesse, du jugement – influencé par Lassalle – de la phase de développement « mammoniste » de la *bourgeoisie** allemande, il ne pouvait pas parvenir ici à une analyse vraiment concrète. Oui, l'idéalisation de la période classique en Allemagne, tout particulièrement celle de l'idéalisation de Schiller – concordante également avec Lassalle – le met déjà d'un côté en opposition ouverte, radicale, à Marx et Engels, et l'emmêle

¹⁶⁸ Mehring: *Die Lessing-Legende*, op. cit., p. 387 s, note. NdE.

Mammon : divinité personnifiant la richesse.

¹⁶⁹ Karl Marx, *Le Capital*, Livre I, op. cit., pp. 9-18.

d'un autre côté dans des contradictions insolubles, analogues à celles que nous avons pu observer plus haut à propos de Kant. Nous avons déjà mentionné que Mehring n'a pas repris dans son édition des archives l'essai extrêmement significatif du jeune Engels sur Goethe.¹⁷⁰ Dans ses *Ästhetische Streifzüge*, il publie certes quelques phrases de cet essai, mais uniquement pour polémiquer contre elles, tout particulièrement contre la conception qu'ont Marx et Engels de l'idéologie de Schiller comme une « fuite » qui « se réduirait finalement à la substitution de la misère plate avec la misère sublimée. »¹⁷¹ ce n'est pas seulement dans le commentaire de ce passage que Mehring a pris position contre cette conception marxienne, mais il l'a aussi répétée très nettement ailleurs. Dans son essai *Schiller und die großen Sozialisten*, il dit que dans la lutte contre Grün¹⁷² & Co, (l'essai d'Engels est une critique de la biographie de Goethe par le « vrai socialiste » Grün) « c'est donc assurément Schiller lui-même qui est perdant ». ¹⁷³ En revanche, Lassalle n'a, « par rapport à l'idéalisme de Schiller, aucune proximité, mais une position plus impartiale... Il fait la distinction entre Schiller et ses interprètes bourgeois. » Et dans un autre passage, Mehring dit des écrits esthétiques de Schiller, tout à fait dans l'esprit de sa conception de la période idéaliste et mammoniste de la *bourgeoisie** allemande : « Là-aussi, Schiller tire impitoyablement les conséquences du droit bourgeois de la raison, et ce n'est pas de sa faute si la raison bourgeoise s'est perdue à mi-chemin dans le profit bourgeois,

¹⁷⁰ *Deutscher Sozialismus in Versen und Prosa: § 2 Karl Grün: Über Goethe vom menschlichen Standpunkte*". [Le socialisme allemand en vers et prose. Karl Grün, sur Goethe du point de vue humain] In *MEW* t. 4. pp 222-247.

¹⁷¹ Ibidem, p. 232

¹⁷² Karl Grün (1817-1887), journaliste allemand, un des principaux théoriciens du « socialisme vrai », critiqué par Marx et Engels dans *l'Idéologie allemande*, op. cit., pp. 535-586.

¹⁷³ *Schiller et les grands socialistes*, in *Neue Zeit*, XXIII^{ème} année, t. II, p. 154 s. NdE.

et ne veut donc plus rien savoir des "États du futur" où pourrait se développer la "libre croissance" de l'humanité. »¹⁷⁴ Cette conception de Schiller n'est pas uniquement fautive en soi et pour soi, car elle méconnaît et idéalise les luttes de classe de la *bourgeoisie** aux temps de Schiller, mais elle emmêle Mehring, au sein de sa conception de Schiller, dans des contradictions insolubles. Lors du traitement des questions esthétiques, nous avons en effet déjà pu voir que la conception esthétique fondamentale de Mehring, partant de l'esthétique de Kant, était liée à la reconnaissance du caractère de fuite – contradictoire – de cette esthétique. Mehring est donc contraint, dans une contradiction insoluble avec sa conception générale de Schiller, à une défense lassallienne de Schiller contre la critique de Marx et Engels, par endroits de capituler devant la conception de Marx. C'est ainsi qu'il écrit à la fin de sa biographie de Schiller : « On ne doit pas confondre l'idéalisme esthétique de Schiller avec l'idéalisme philosophique historique de Fichte et de Hegel. Schiller s'évadait de la vie étroite et étouffante dans le règne de l'art, tandis que Fichte, dans les tempêtes intrépides des idées, voulait libérer cette vie de tout engourdissement et étroitesse ; Fichte proclamait franchement et librement l'athéisme, le droit à la révolution, l'égalité de tous ceux qui portent un visa humain, c'est à dire l'égalité que Schiller ne voulait faire prévaloir que dans le domaine de l'apparence esthétique. Et de même aussi, Hegel ne s'évadait pas de son époque, mais la concevait en idées, et conquérait d'innombrables provinces de l'esprit avec sa dialectique historique. Schiller raillait Fichte, le traitant d'« utopiste réformateur du monde »,¹⁷⁵ mais le grand

¹⁷⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 245. NdE.

¹⁷⁵ In *Die Horen*, revue littéraire publiée par Schiller de 1795 à 1797 [Dans la mythologie grecque, les *Heures* – en grec ancien Ὥραι / Hôrai, « saisons », en latin *Horae* – sont un groupe de déesses personnifiant les divisions du temps] 1795, Stück 9, XIV. *An einen Weltverbesserer*.

idéaliste Hegel critiquait au moins aussi profondément et pertinemment l'idéalisme de Schiller. »¹⁷⁶ Et dans un autre essai sur Kant et Marx, Mehring va même jusqu'à voir dans le développement par Schiller de la philosophie de Kant, au contraire de celle de Fichte, un précurseur du philistinisme de Schopenhauer, ce qui d'un autre côté est tout aussi erroné que l'idéalisation antérieure de Schiller.¹⁷⁷

La conception de Mehring de la période « mammoniste » de la *bourgeoisie** allemande l'empêche aussi de bien comprendre le développement contradictoire de la littérature allemande après la révolution de 1848. À ce propos, Friedrich Engels, dans la postface de la troisième édition de *La guerre des paysans* – plus tard éditée par Mehring – a très clairement montré où il fallait chercher la résolution des contradictions de cette période. Engels y parle de la « monarchie bonapartiste » vers laquelle évolue le royaume de Prusse. Il renvoie à son analyse dans *La question du logement*¹⁷⁸ et poursuit : « Ce que je n'avais pas à faire ressortir là, mais qui est essentiel ici, c'est que ce passage fut le *plus grand pas en avant* que la Prusse eût fait depuis 1848, tellement la Prusse était restée en arrière du développement moderne. C'était encore un État mi-féodal, tandis que le bonapartisme est, en tout cas, une forme moderne d'État qui suppose l'abolition du féodalisme. »¹⁷⁹ Cette transition, le mouvement ouvrier allemand ne l'a pas bien compris, et tant Schweitzer que Liebknecht et Bebel ont commis des erreurs – opposées – dans l'appréciation de cette évolution. Et comme Mehring, en tant qu'historien du

¹⁷⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 265 s. NdE.

¹⁷⁷ *Sokrates und die Philosophie des Selbstbewußtseins* [Socrate et la philosophie de la conscience de soi] in *Literarischen Nachlaß von Marx, Engels und Lasalle*, 1^{er} t., Stuttgart, Verlag I.H.W. Dietz Nachf., 1901.

¹⁷⁸ F. Engels, *La question du logement*, Paris, Éditions Sociales, 1957, p. 76, où Engels analyse le passage de la Prusse au bonapartisme.

¹⁷⁹ Préface à *La guerre des paysans*, in F. Engels, *La révolution démocratique bourgeoise en Allemagne*, Paris, Éditions Sociales, 1952, pp. 19-20. NdE.

mouvement ouvrier allemand, n'était pas à même de bien comprendre cette évolution, ni de bien critiquer, en marxiste, les erreurs des deux ailes du mouvement ouvrier, il n'a pas pu non plus correctement expliquer le tournant en littérature. Dans ses *Literaturhistorische Streifzüge* (1900)¹⁸⁰ il traite en détail l'histoire de la littérature d'Adolf Bartels,¹⁸¹ qui sera plus tard l'historien littéraire classique du fascisme allemand, et tout particulièrement son appréciation de Hebbel comme poète le plus important de la période d'après 1848. Bartels fait de cette période, la période de Hebbel et Otto Ludwig,¹⁸² l'« âge d'argent » de la littérature allemande. Il polémique contre cette conception selon laquelle cette période aurait été une ère de réaction ;¹⁸³ il renvoie au grand essor économique auquel est corrélé l'essor littéraire, et fait donc de cette période celle d'un retour à l'art. Mehring ressent bien qu'il y a là « un mélange étrange de vrai et de faux »,¹⁸⁴ mais comme il n'analyse pas en marxiste le caractère de fond de la période, il s'égare dans des contradictions analogues à celles de Bartels qu'il critique souvent pertinemment dans les détails.

D'un côté, il résume la période par le slogan « période post-révolutionnaire » vide de sens, de l'autre il ne peut pas, à nouveau en dépit d'une critique pertinente dans les détails, fournir une véritable analyse marxiste de la personnalité complexe de Hebbel. Il subsiste chez lui une juxtaposition inorganique des « bons » et des « mauvais » côtés, de la grandeur poétique et du réactionnarisme politique de Hebbel.

¹⁸⁰ [Digressions en histoire littéraire] in Mehring, *Aufsätze zur deutschen Literatur von Hebbel bis Schweichel*, Berlin, Dietz, 1961.

Robert Schweichel (1821-1904) journaliste, écrivain, orateur du SPD.

¹⁸¹ *Geschichte der deutschen Literatur*, Brunswick, Westermann, 1924.

¹⁸² Otto Ludwig (1813-1865), écrivain, romancier et dramaturge allemand.

¹⁸³ Adolf Bartels, *Die deutsche Dichtung der Gegenwart: die Alten und die Jungen* [La poésie allemande contemporaine: les anciens et les modernes] Leipzig, Eduard Avenarius, 1897.

¹⁸⁴ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 18. NdE.

Il ne peut en effet analyser correctement ce caractère réactionnaire chez Hebbel que là où celui-ci apparaît tendancieusement au grand jour. (*Agnes Bernauer*).¹⁸⁵ Sinon, il en arrive à une formulation totalement insipide et même presque apologetique : « Le point de vue décisif est toujours et encore que Hebbel a aussi peu compris la contrerévolution qu'il avait compris la Révolution. »¹⁸⁶ De sorte que – si cette formulation plaisante est permise – la grandeur poétique de Hebbel reposerait dans le fait qu'il se serait placé *en dessous* des luttes de classes de son époque de même que – comme nous l'avons vu – Molière se situait au-dessus d'elles. C'est là qu'apparaît clairement la même limite de Mehring comme historien de l'idéologie que celle à laquelle nous nous étions déjà heurtés à propos de son analyse de Nietzsche. Cette limite consiste en ce que Mehring ne peut comprendre l'intérêt de classe et donc l'idéologie de classe que dans leur expression *directe*. Il a peu le sens du déroulement complexe du développement inégal. C'est pourquoi il ne comprend pas que l'influence durable de Hebbel sur la *bourgeoisie** allemande repose sur le fait que Hebbel a été le premier écrivain allemand à effectuer en grand style la transition de la construction hégélienne de l'histoire révolutionnaire bourgeoise, dont le dernier écho littéraire a été le *Sickingen* de Lassalle, à la philosophie irrationaliste mythifiée de l'histoire comme base de la tragédie ; que de ce fait Hebbel, malgré sa naïveté politique sur des détails, que Mehring caractérise pertinemment, a figuré le grand courant de l'évolution idéologique de la bourgeoisie allemande, en anticipant largement sur son époque.

Le caractère contradictoire du passage de la Prusse à la « monarchie bonapartiste » entraîne le caractère contradictoire

¹⁸⁵ Friedrich Hebbel : *Agnes Bernauer*, (1855) trad. Louis Brun, Paris, Aubier-Montaigne bilingue, 1957. Agnes Bernauer (1410-1435). Maîtresse du duc Albert III de Bavière, elle fut accusée de sorcellerie et jetée dans le Danube.

¹⁸⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 42. NdE.

de la personnalité littéraire de Hebbel : il est en même temps le précurseur de la critique sociale révolutionnaire petite-bourgeoise d'Henrik Ibsen¹⁸⁷ et du « néoclassicisme » impérialiste du drame allemand (Paul Ernst, Wilhelm von Scholz¹⁸⁸ etc.) qui n'est véritablement arrivé aux honneurs que dans l'Allemagne fasciste. Mehring a une sensibilité bien trop fine pour ne pas éprouver ces contradictions ; il est attiré par la personnalité littéraire importante de Hebbel et critique en même temps son idéologie réactionnaire. Il voit même le rapport historique entre le drame *Sickingen* de Lassalle et la tragédie *Gyges*¹⁸⁹ de Hebbel. Sauf qu'il conçoit là aussi cette opposition en termes de psychologie individuelle. « Malheureusement », dit-il de *Gyges*, « malgré toute sa dialectique subtile, Hebbel ne possédait pas la dialectique révolutionnaire pour développer ce conflit. (comme Lassalle – G.L.) » Et il ajoute de façon très intéressante : « Pour autant, cela a un certain sens que Bartels et Meyer¹⁹⁰ n'éprouvent pas au travers du *Gyges* le souvenir de la profonde vérité philosophique de Lassalle, mais de quelques expressions embarrassées du réactionnaire Bismarck, Bartels de *quieta non movere*,¹⁹¹ Meyer des *impondérables*. »¹⁹² Ici, où Mehring se heurte à l'influence de la période bismarckienne de la « monarchie bonapartiste » sur la littérature allemande, il polémique de manière sévère et juste contre les platitudes des apologistes du bismarckisme, mais sa polémique reste également étroite et limitée (par endroits presque comme en son temps la critique

¹⁸⁷ Henrik Johan Ibsen (1828-1906), dramaturge norvégien.

¹⁸⁸ Wilhelm von Scholz (1874-1969), écrivain allemand, sympathisant nazi.

¹⁸⁹ F. Hebbel, *Gygès et son anneau*, Paris, Aubier-Montaigne bilingue, 1943. L'intrigue est basée sur l'ancien mythe de Gygès, qui devient roi de Lydie grâce à un anneau magique et épouse la femme de son prédécesseur Candaules.

¹⁹⁰ Richard Moritz Meyer (1860-1914), historien allemand de la littérature.

¹⁹¹ *quieta non movere* : il ne faut pas apporter le trouble là où règne la quiétude.

¹⁹² Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 48. NdE.

politique de Wilhelm Liebknecht), parce qu'il n'a pas compris la nécessité historique contradictoire de la monarchie bonapartiste. Le rude combat contre le régime de Bismarck fait partie des meilleurs éléments de son héritage révolutionnaire bourgeois, et il surpasse de très haut les sociaux-démocrates « compréhensifs » et apologistes de cette époque, qui sont apparus en grand nombre dans les dernières années, mais son combat reste unilatéral, non dialectique. C'est pourquoi, même dans le cas de Hebbel, il ne peut que se réfugier du côté de l'« art pur » qu'il a combattu chez Bartels. Il dit en effet en conclusion sur *Gyges* : « Pourtant, devant l'abondance d'éclat et de beauté qui submerge cette œuvre, la critique reste volontiers muette ; tant qu'il y a une littérature allemande, elle comptera parmi ses bijoux. »

Le schématisme simplificateur des bases économiques chez Mehring se manifeste dans son traitement du romantisme encore plus expressément que là. Mehring simplifie la question de l'opposition entre romantisme féodal et courant progressistes bourgeois, où il a repris sans révision critique l'héritage des critiques progressistes bourgeois du romantisme, des années 1830-1840 jusqu'aux jeunes hégéliens. Il se place ainsi dans une antinomie des plus radicales avec la conception qu'a Marx du romantisme. Dès le temps de sa jeunesse (dans sa critique d'Hugo) Marx a découvert les liens idéologiques qui relient romantisme et 18^{ème} siècle, et il a magistralement approfondi ces rapports (dans ses critiques épistolaires de Chateaubriand).¹⁹³ D'un autre côté, il ne se tenait pas simplement, dès le début, dans sa lutte contre le romantisme, sur un

¹⁹³ Marx sur Victor Hugo : *MEW* t. 41 p. 29. Sur Chateaubriand : Lettre à Engels du 26/10/1854, *MEW*, t. 28, p. 404, et t. 33 p. 96. Sur Bruno Bauer et le romantisme, t. 29 p. 6. Sur toute la question de Marx et le romantisme, voir l'excellent livre de M. Lifschitz, *La philosophie de l'Art de Karl Marx* : <http://amisgeorglukacs.org/2019/10/mikhail-lifschitz-la-philosophie-de-l-art-de-karl-marx.html>, chap. I pp. 12-19, chap. V VI, pp. 44-51, chap. VII p. 53. NdE.

point de vue tout autre, plus élevé et plus global, que les jeunes hégéliens, mais il découvrait en même temps, de manière perspicace et juste, l'élément romantique dans leur critique du romantisme. Cette conception du romantisme comme un courant spirituel bourgeois et pas féodal repose chez Marx sur l'analyse profonde et juste, concrète et multilatérale de l'évolution du capitalisme, tout particulièrement de la transformation de la propriété foncière féodale en propriété foncière capitaliste. Déjà dans la *Nouvelle Gazette Rhénane*, Marx écrit sur l'évolution de l'Allemagne : « En Allemagne, la lutte pour la centralisation contre un système fédératif, c'est la lutte entre la civilisation moderne et la féodalité. L'Allemagne est tombée dans un féodalisme embourgeoisé au moment même où se formaient les grandes monarchies de l'occident. »¹⁹⁴ Et Engels écrit de même sur les conséquences de la guerre de paysans : « La période capitaliste s'annonçait à la campagne sous l'aspect d'une période de grande exploitation agricole, basée sur les corvées des serfs. »¹⁹⁵ Marx et Engels ont, par cette orientation de leurs résultats de recherche, indiqué la voie que plus tard Lénine, prolongeant génialement leur enseignement, a développé en théorie de la « voie prussienne » du développement capitaliste. De cette conception économique résulte nécessairement la conception du romantisme comme tendance bourgeoise, comme une fraction au sein de la *bourgeoisie** vers laquelle, économiquement, évolue de plus en plus énergiquement la grande propriété féodale qui devient de plus en plus capitaliste, malgré des tendances politiques réactionnaires, malgré la conservation de formes féodales d'exploitation.

¹⁹⁴ Karl Marx, *Programme du Parti Radical-démocrate et de la Gauche à Francfort*, La Nouvelle Gazette Rhénane, t. 1, trad. Lucienne Netter, Paris, Éditions Sociales, 1963, p. 69. NdE.

¹⁹⁵ F. Engels, *die Mark*, [La Marche], *MEW*, t. 19, p. 327. NdE.

Il est alors extrêmement caractéristique de Mehring qu'il prenne connaissance de ces constatations économiques de Marx et Engels, qu'il les applique même à l'occasion, par exemple là où il dit qu'à l'est de l'Elbe, « le seigneur féodal s'est transformé en propriétaire foncier producteur de marchandises. »¹⁹⁶ Mais cette connaissance reste chez Mehring une constatation historique juste, occasionnelle, de faits, mais elle ne s'intègre pas à sa méthodologie, elle ne change rien à son schéma de description des courants idéologiques. Oui, même là où Mehring observe de manière juste les conséquences idéologiques de la scission de la propriété foncière entre celle qui passe au capitalisme et celle qui demeure patriarcale féodale, cette observation reste inexploitée. En l'occurrence subsiste même de façon non dialectique – très naïvement – son schéma normal, l'exaltation de la phase « idéaliste » plus arriérée par rapport à la phase plus développée, plus avancée dans le capitalisme. C'est pourquoi il peut, dans la *Lessing-Legende*, parler en l'exaltant de façon romantique de la sympathie de Lessing pour les junkers de Poméranie orientale, sans soupçonner quoi que ce soit de la dialectique de leur situation. « Le noble de Poméranie orientale » dit Mehring, « tout au contraire de la noblesse de Poméranie occidentale, était pauvre et frugal, plus paysan que junker, il vivait avec ses vassaux de façon plus patriarcale qu'il ne les exploitait sans ménagement, ce n'était pas la pire des races ; il avait davantage les vertus que les vices d'une classe dirigeante ; pour Lessing ennuyé par les philistins berlinois et affligé par les frimeurs argentés de Leipzig, un Kleist ou un Tauentzien de Cachoubie,¹⁹⁷ qui n'avaient rien que leur

¹⁹⁶ Mehring, *Aus dem literarischen Nachlaß von Karl Marx und Friedrich Engels* [Archives littéraire de KM et FE] Stuttgart, Dietz, 1913, t. 3, Introduction, *La question polonaise*, p. 28.

¹⁹⁷ Heinrich von Kleist (1777-1811) : écrivain poète, dramaturge et essayiste. Friedrich Bogislav von Tauentzien (1760-1824) : militaire prussien.

honneur, leur épée et leur vie, qui risquaient chaque jour leur vie, qui préféraient briser leur épée qu'entacher leur honneur, devaient être un phénomène tout à fait bienvenu. » Et il ajoute même à propos du présent : « Les junkers de Poméranie orientale de la *Kreuzzeitung*¹⁹⁸ se situent en esprit combattif et principes chevaleresques bien au-dessus des écrivains mercenaires capitalistes des libéraux ou de la *Vossische Zeitung*¹⁹⁹ »²⁰⁰ Et même là où les contradictions de cette classe sociale apparaissent au grand jour le plus crûment, lors de l'analyse de Yorck,²⁰¹ il ne remarque quasiment rien de la dialectique historique qui fait que ceux-ci critiquent et haïssent le capitalisme du point de vue d'une étape arriérée, que leur alliance avec les classes sociales plus avancées ou leurs représentants n'est possible que temporairement, qu'exceptionnellement, que dans des situations de faible développement, que face à un régime qui, du point de vue de la *bourgeoisie** avancée est déjà économiquement et socialement dépassé. Si l'on compare la description acritique et sympathique que fait Mehring d'un Kleist ou d'un Tauentzien à la description par Balzac des vieux combattants vendéens Du Guénic ou d'Escrignon²⁰² qui lui tiennent beaucoup plus au cœur, on voit comment ce grand réaliste a instinctivement représenté, beaucoup plus dialectiquement, ces rapports, à

Cachoubie : pays des Cachoubes, slaves de l'est de la Poméranie, dont la ville principale est Gdansk.

¹⁹⁸ La *Neue Preußische Zeitung*, plus connue sous le nom de *Kreuzzeitung*, à cause de la croix de fer sur sa couverture : journal fondé entre autres par Bismarck en 1848, conservateur et antisémite, porte-voix des junkers.

¹⁹⁹ La *Vossische Zeitung* : quotidien libéral publié à Berlin de 1721 à 1934.

²⁰⁰ Mehring: *Die Lessing-Legende*, op. cit., p. 340. NdE.

²⁰¹ Ludwig Yorck von Wartenburg (1759-1830), général prussien, signataire de la Convention de Tauroggen (30/12/1812), qui marque le retournement d'alliance de la Prusse contre Napoléon I^{er}.

²⁰² Gaudebert du Guénic, Charles d'Escrignon, personnages des *Chouans*. Paris, le Livre de Poche, 1972.

l'encontre de ses convictions politiques, que le Mehring prisonnier de son schéma.

C'est ainsi que toute la représentation du romantisme chez Mehring en reste à cette opposition rigide et creuse. Et là où il cherche à préciser de manière un peu plus concrète les problèmes du romantisme, il ne va pas plus loin que la description des oppositions internes qu'ont entraînées les combats contre Napoléon, avec leur pelote inextricable de tendances progressistes et réactionnaires. Il néglige en l'occurrence, premièrement, que la plupart des catégories décisives du romantisme (l'ironie romantique etc.) sont apparues *avant* les guerres de libération et leurs problèmes comme suites idéologiques des conséquences générales en Europe du Thermidor de la Révolution française. Deuxièmement – et c'est là l'essentiel – il néglige totalement le romantisme comme courant spirituel général en Europe, et ne prend absolument pas connaissance de ses formes les plus progressistes, du romantisme anglais et français. Ce manque général de clarté n'exclut absolument pas des caractérisations pertinentes de quelques romantiques. Mentionnons avant tout l'analyse de la personnalité et de l'œuvre de Heinrich von Kleist.²⁰³

Nous en sommes ainsi arrivés à la deuxième objection principale qu'Engels a soulevé à propos de la *Lessing-Legende* de Mehring. Il attend de Mehring qu'il « expose l'histoire locale prussienne comme une part de la misère allemande globale. » En déroulant cette objection, il lui adresse un signe méthodologique très net : « En étudiant l'histoire de l'Allemagne – qui n'est qu'une misère ininterrompue – j'ai toujours trouvé que seule la comparaison avec les époques corres-

²⁰³ Que Lukács a lui-même analysé dans son essai : La tragédie de Heinrich von Kleist in *Réalistes allemands du 19e siècle* :
<http://amisgeorglukacs.org/2017/02/georg-lukacs-realistes-allemands-du-19e-siecle.html>

pondantes de l'histoire de France donnerait la bonne échelle, parce qu'il s'y passe juste le contraire de ce qui a lieu chez nous. »²⁰⁴ Et il donne dans la suite une revue succincte de cette mise en contraste de l'histoire allemande et de l'histoire française, nécessaire pour la conception de l'histoire, une méthode que Marx a en outre toujours appliquée avec la plus grande puissance dans ses éditoriaux de la *Neue Rheinische Zeitung*.²⁰⁵ Cette critique d'Engels a totalement échappé à Mehring, sans laisser de traces. En dépit de sa vaste culture sur toute la littérature européenne, il traite la littérature allemande d'un point de vue étroit, purement allemand, provincial. Et comme il ne tient aucun compte de la critique d'Engels, le traitement toujours récurrent chez lui de la misère allemande reste aussi souvent schématique ; elle devient une simple « sociologie » de l'Allemagne divisée en petits États et petites villes, au lieu d'envisager dans toute leur ampleur les problèmes qui ont fait la particularité du développement capitaliste de l'Allemagne à partir du 16^{ème} siècle, et que Marx et Engels ont exposés de la manière la plus brillante.

Ce provincialisme, qui se trouve dans une interaction des plus étroites avec toute l'esthétique idéaliste de Mehring a pour conséquence que dans l'histoire de la littérature de Mehring, le grand réalisme révolutionnaire d'Angleterre et de France reste totalement ignoré, et cela bien que Mehring ait bien su, de par ses études sur Lessing, sur Goethe, etc. combien l'influence de ce réalisme avait été décisive sur le développement allemand, comment il n'y a eu en Allemagne qu'un écho affaibli de ce réalisme. Et quand Mehring en vient occasionnellement à parler de ces réalistes, il met carrément les rapports historiques

²⁰⁴ F. Engels, *Lettre à Franz Mehring du 14 juillet 1893*, in MEW, t. 39, p. 99. Trad. <https://www.marxists.org/francais/engels/works/1893/07/kmfe18710124.htm>

²⁰⁵ *Neue Rheinische Zeitung* [Nouvelle Gazette Rhénane], quotidien allemand publié par Karl Marx à Cologne entre 1848 et 1849. Trad. Lucienne Netter, Paris, Éditions Sociales, 3 tomes, 1964, 1970, 1971.

et esthétiques la tête en bas. Nous ne citerons qu'un passage tout à fait caractéristique tiré de son essai sur Zola : « Le naturalisme des Rousseau et des Diderot, tout comme celui des Balzac et des Zola a certainement une tendance commune : il est l'art fuyant un état de dégénérescence sociale, il est son retour dans les bras rédempteurs de la nature. »²⁰⁶ Il nous semble que l'expression *mettre les rapports la tête en bas* est encore beaucoup trop faible pour une conception qui ne veut pas reconnaître la fuite chez Schiller, mais la considère comme prouvée chez Diderot et Balzac. Certes, Mehring fait une différence entre Rousseau et Diderot d'un côté et Balzac et Zola de l'autre. « Les premiers se sont sauvés de la putréfaction sociale du féodalisme en se réfugiant dans la nature, ce qui veut dire dans l'ordre social bourgeois, mais les derniers, devant la putréfaction sociale du capitalisme, ont cherché leur salut sans savoir où on peut le trouver. C'est ainsi que malgré tout, les premiers sont optimistes, mais les derniers pessimistes. » Nous n'aborderons pas du tout de plus près le fait qu'il est fort de café de définir purement et simplement la France de Diderot et de Rousseau comme féodale. Mais la caractérisation de Balzac comme « pessimiste » se situe à peu près au niveau qu'adoptent les historiographes bourgeois de l'économie politique (par exemple Gide et Rist) quand ils traitent Ricardo de pessimiste.²⁰⁷

C'est à un niveau incomparablement plus élevé que se situe la présentation et la critique par Mehring du mouvement naturaliste en Allemagne. Là où il était directement dans le combat littéraire journalier, son instinct combattif s'exprime sans retenue. En outre, la comparaison de la « révolution littéraire » naturaliste aux échos littéraires en Allemagne de la grande

²⁰⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 306. NdE.

²⁰⁷ Charles Gide (1847-1952) économiste et enseignant français, dirigeant du mouvement coopératif français, théoricien de l'économie sociale.
Charles Rist (1874-1955) économiste français, ami du précédent.

Révolution française a été une réaction relativement juste et en tout cas saine et sobre face aux glorifications acritiques de ce mouvement. Par ailleurs, Mehring a vécu la survenance des antécédents littéraires internationaux du naturalisme allemand en France, en Scandinavie et en Russie, et il était déjà contraint, comme critique théâtral, à un internationalisme, à une mesure des réalisations allemandes par rapport aux courants correspondants de l'étranger. À cela s'ajoute encore – dans une certaine mesure comme motif biographique personnel – que Mehring, dans sa lutte contre la corruption de la presse, fut impliqué dans une querelle violente avec toute une série de zéloteurs bourgeois du naturalisme, qui étaient en même temps coresponsables et défenseurs de la corruption de la presse (Otto Brahm et autres disciples de Scherer).²⁰⁸ En tout cas, Mehring donne déjà dans, sa brochure *Kapital und Presse*, une très bonne critique, nettement différenciée, du naturalisme allemand. Il y oppose au naturalisme allemand les grands réalistes Zola, Ibsen, et Tolstoï. Dans le naturalisme allemand lui-même, il constate deux orientations. La première s'enracine « dans le terreau démocratique et social... elle aspire à sa manière à l'honnêteté et à la vérité ; elle veut voir les choses telles qu'elles sont, mais elle ne voit cependant les choses qu'unilatéralement, parce qu'elle ne sait pas voir dans la misère d'aujourd'hui l'espoir pour demain. Elle a le courage et l'amour de la vérité de décrire le monde en déclin, tel qu'il est, mais son destin – encore incertain aujourd'hui (1891-G.L.) – dépend du courage supérieur et de l'amour supérieur de la liberté qu'elle trouvera pour décrire aussi ce qui est en train de naître, ce que cela devra devenir et ce que cela sera au jour le jour. L'autre... s'enracine en revanche totalement dans le sol

²⁰⁸ Otto Brahm (1856-1912), critique littéraire allemand, directeur de théâtre et metteur en scène de style réaliste. Wilhelm Scherer (1841-1886), philologue positiviste autrichien.

capitaliste. Elle se distingue certes des Lindau, Wichert²⁰⁹ et consorts en degré, mais aucunement dans sa nature ; elle n'est qu'une montée en puissance de l'esprit capitaliste... »²¹⁰ Et en harmonie avec cette attitude, Mehring, avec une fine compréhension, prend position pour des tendances radicales des débuts du naturalisme. Il défend à juste titre *die Weber* et le *Biberpelz* de Hauptmann²¹¹ contre leurs critiques formalistes. Ce n'est que lorsque la vacuité interne, l'apologie du capitalisme apparaît en pleine lumière dans tout le naturalisme, tout particulièrement lorsque le naturalisme accomplit la transition vers la renaissance du romantisme, que Mehring s'élève contre cette littérature des plus modernes avec un sarcasme acerbe et percutant. Certes ses limites se font à nouveau jour, en dépit de la justesse de ses critiques dans presque tous les détails. Il condamne les nouveaux courants littéraires, mais il n'est pas à même d'en découvrir les racines sociales. De même que les autres dirigeants de l'aile gauche de la social-démocratie ont remarqué tard l'entrée dans la période impérialiste et n'ont jamais compris correctement et complètement cette période, de même Mehring a été hors d'état de reconnaître les caractéristiques et les spécificités de la littérature allemande de la période impérialiste.

VII. Le cas Freiligrath

Comme nous avons pu l'observer à propos de la méthodologie et la pratique de Mehring, la critique d'Engels lui a totalement échappé. Pendant toute son activité de théoricien, d'historien

²⁰⁹ Ernst Wichert (1831-1902) écrivain et un juriste prussien

²¹⁰ Mehring, *Kapital und Presse*, op. cit. p. 131 s. NdE.

²¹¹ Gerhardt Hauptmann (1862-1946), auteur dramatique naturaliste allemand. Prix Nobel de littérature en 1912. *Die Weber*, 1892 [Les Tisserands] trad. Jean Thorel, Paris, Fasquelle, 1914. *Der Biberpelz*, 1893 [La Peau de castor]: in *Œuvres choisies*, tome I, trad. Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Éditions Théâtrales, 2002.

et de critique, Mehring, de manière conséquente, a suivi sa ligne « autonome » par rapport à Marx et Engels, – avec assurément les inconséquences et contradictions inhérentes à cette ligne. Il est notoire qu'en l'occurrence, sur l'histoire du mouvement ouvrier, il a été conduit à prendre une position de plus en plus sévère à l'encontre de Marx et Engels. Le « sauvetage » de Lassalle a été suivi de celui de Schweitzer et même ensuite de Bakounine. Mehring lui-même pensait accomplir ainsi une œuvre de justice historique. Il pensait ainsi poursuivre ce combat qu'il avait mené depuis toujours contre l'historiographie bourgeoise : la destruction de légendes historiques, le « sauvetage » de personnalités historiques qui avaient été calomniées par la légende historique. Cela aussi constituait une part précieuse d'un héritage révolutionnaire bourgeois. Mehring est en l'occurrence un successeur conscient de Lessing et pendant son activité, il a fait œuvre significative de destruction de légendes glorifiantes ou calomnieuses. Néanmoins, lorsqu'il a appliqué ce principe, sans le réviser, à l'histoire du mouvement ouvrier, sa méthode a pris la forme d'un sauvetage historique de certaines nuances d'opportunisme, et tout particulièrement de cet opportunisme né de la non-liquidation des traditions de l'idéologie bourgeoise radicale. Il est en effet clairement apparu dans les développements antérieurs qu'avec son « sauvetage » de Schiller dans le domaine de l'esthétique, Mehring suivait la même ligne qu'en tant qu'historien de la socialdémocratie avec Lassalle. Le mélange d'une « liberté de penser » anarchiste et d'un contrôle bureaucratique mécaniste dans la social-démocratie allemande a entraîné à l'aile gauche une opposition qui néanmoins – comme sur d'autres questions – ne pouvait pas se développer vers le juste point de vue bolchevique d'« esprit de parti », mais a pris justement une expression déformée dans l'« autonomie » décrite ci-dessus de Mehring par rapport à Marx et Engels. Qu'en l'occurrence, Mehring

n'était pas seul, c'est ce que montre le commentaire de sa biographie de Schiller par Rosa Luxemburg. Elle qualifie ce livre de « don fort bienvenu au monde ouvrier allemand, pour lui délivrer une image du grand poète libre de toute déformation tendancieuse bourgeoise, et d'autre part aussi de déformation tendancieuse partisane. »²¹²

Cette fausse conception de la gauche allemande est en rapport des plus étroits avec son incapacité à mener de manière conséquente, en théorie et en pratique, la polémique juste et nécessaire contre l'opportunisme idéologique et stratégique, tactique et organisationnel, de la II^{ème} Internationale, comme l'ont réussi les bolcheviks sous la direction de Lénine. La nuance particulière que Mehring représente en l'occurrence nous est déjà connue. De même que dans le domaine de l'histoire du Parti, le « sauvetage » de Lassalle occupait une place centrale, de même occupe une place centrale dans son activité d'historien de la littérature – à côté du « sauvetage » de Schiller – celui de Freiligrath. À l'occasion du « sauvetage » de Freiligrath apparaissent donc au grand jour de la manière la plus crûe les aspects faibles de Mehring, la non-liquidation de son propre passé démocrate bourgeois. Et de manière si crûe que Mehring n'en est pas resté à interpréter faussement la figure de Freiligrath, à savoir en l'embellissant, il est même allé, comme éditeur de Marx et Engels, jusqu'à expurger tout une série de leurs formulations essentielles sur Freiligrath, et de donner ainsi à sa propre vision de Freiligrath l'apparence qu'elle ne serait pas en contradiction avec celle de Marx et Engels. C'est ainsi qu'est née chez le destructeur de tant de légendes historiques bourgeoises une nouvelle légende historique : la légende du poète révolutionnaire Freiligrath, qui a continué à se développer de manière conséquente à partir du

²¹² Rosa Luxemburg, *Rezension von Mehrings Schillerbiographie*, in *Neue Zeit*, XXIII année, t. II, p. 163. NdE.

moment où il s'est rapproché du mouvement révolutionnaire, qui est resté révolutionnaire jusqu'à la fin de sa vie, qui – malgré quelques frictions éphémères avec Marx et Engels – est resté jusqu'à sa mort leur ami et camarade de combat. Mais si nous regardons maintenant d'un peu plus près cette légende de Freiligrath, nous le faisons parce qu'apparaissent en elle les conséquences les plus extrêmes et les plus dangereuses de la position de Mehring, parce qu'elle est, comme nous le verrons, dans le rapport le plus étroit avec ces conceptions erronées de Mehring que nous avons analysées dans nos développements précédents. Regardons maintenant brièvement quelques éléments de la légende de Freiligrath.

Selon la conception de Mehring, Freiligrath est avec son premier recueil de poèmes *Ça ira*²¹³ un poète révolutionnaire conséquent. Mehring savait bien que Marx et Engels, non seulement pensaient tout autrement sur ce sujet, mais s'étaient aussi clairement exprimés dans un essai (*Die wahren Sozialisten*)²¹⁴ Mehring a connu cet essai autrefois, avant même qu'il soit publié, mais il ne l'a pas repris dans son édition des archives. Il juge qu'il n'aurait « aucune signification particulière »²¹⁵ ; Marx et Engels, dit-il « heureux de la clarté à laquelle ils étaient parvenus, laissèrent leur goût esthétique se faire bien trop fortement influencer par leurs conceptions économiques et politiques. » Et dans un autre passage : « ils ont ainsi oublié le droit du poète à parler dans son propre langage, qui ne doit ni ne peut se mesurer en rigueur logique avec le langage scientifique. »²¹⁶

²¹³ Ferdinand Freiligrath, *Ça ira* (6 poèmes,) Herisau, Druck und Verlag des literarischen Instituts, 1846. https://www.deutschestextarchiv.de/book/view/freiligrath_caira_1846?p=7

²¹⁴ Friedrich Engels, *Die wahren Sozialisten* [Les vrais socialistes] (1847) *MEW*, t. 4, pp. 248-290.

²¹⁵ Mehring : *Marx und Freiligrath in ihrem Briefwechsel* [M. et F. dans leur correspondance], *Neue Zeit*, volume complémentaire, n°12, p. 7. NdE.

²¹⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 341. NdE.

Mais en vérité, de quoi donc a l'air ce commentaire d'Engels si sévèrement critiqué par Mehring comme non-artistique ? Pour l'essentiel, Engels raconte en détail le contenu et la structure du poème *Wie man's macht* ? [comment fait-on ça ?] Les prolos ont faim et vont en haillons. Un « gars effronté » a l'idée que l'on pourrait trouver des vêtements à l'arsenal. On y va, on revêt les uniformes, et lorsque vient à nouveau l'idée au « gars effronté » que cette « plaisanterie des vêtements » pourrait être vue comme un vol et une rébellion, on s'arme. Le cortège armé se heurte aux forces de l'« ordre ». Le général ordonne de faire feu, mais les soldats se mutinent, le peuple se rallie, la Révolution a gagné. « Il faut avouer » résume Engels « que les révolutions ne se font nulle part avec plus de gaité et d'aisance que dans la tête de notre Freiligrath. » Il serait très injuste « de soupçonner une haute trahison dans une telle innocente partie de campagne. »²¹⁷ Et Engels montre aussi très clairement combien cette conception qu'a Freiligrath de la révolution, tout à fait dans l'esprit des « vrais socialistes », a influé sur la tonalité de tout son poème, sur sa forme poétique. « Le chant tout entier » dit-il sur un autre poème du même recueil, écrit sur l'air de *la Marseillaise* « est en outre rédigé de manière si joviale qu'en dépit de la rythmique, il vaudrait mieux le chanter sur l'air de *Auf Matrosen, die Anker gelichtet* [Debout matelots, levons l'ancre] »²¹⁸

Le premier chapitre de la légende de Freiligrath est donc l'occultation du fait que Freiligrath lui-aussi a traversé une phase « vrai socialiste ». Et la raison de Mehring pour laquelle la critique d'Engels n'aurait « aucune signification » montre que ce « sauvetage » historico-politique de Freiligrath est en rapport des plus étroits avec les principes esthétiques de

²¹⁷ Friedrich Engels, *Die wahren Sozialisten* op.cit. p. 279.

²¹⁸ Sur *Vor der Fahrt* [Avant l'appareillage] *Ibidem.* p. 278.

Mehring que nous avons déjà analysés, avec sa conception kantienne schillérienne de la relation de la forme et du contenu. Le deuxième chapitre de la légende de Freiligrath est la question de la position de Freiligrath dans les luttes de tendances parmi les émigrés. Il est impossible ici de décrire cette évolution dans toutes ses étapes. Leur essence consistait en ce que, dans le processus de différenciation en Allemagne et dans l'émigration, dans la différenciation ultime entre démocratie prolétarienne et démocratie bourgeoise en Allemagne, une grande partie des démocrates bourgeois évoluait vers un national-libéralisme contrerévolutionnaire, pour une part en devenant des agents (Vogt), pour une part en passant dans le camp de Bismarck (Ruge).²¹⁹ Dans ces luttes, Freiligrath a pris une position au début hésitante, mais il a évolué avec le temps jusqu'à devenir ouvertement un renégat. Les lettres de Marx et Engels de cette période contiennent une critique politique détaillée et globale de cette évolution de Freiligrath. Alors, non seulement Mehring n'a pas pris ces lettres en compte dans son édition de la correspondance de Marx et Freiligrath, mais il a aussi admis (ou vraisemblablement favorisé) qu'elles soient sans exception expurgées de l'édition de Bebel et Bernstein de la correspondance de Marx et Engels.

Pour des raisons d'espace, il nous est malheureusement impossible de comparer les quelques commentaires de

²¹⁹ Carl Vogt (1817-1895) : naturaliste et médecin suisse d'origine allemande, connu par ses prises de position sur le matérialisme et la défense de la théorie de l'évolution de Charles Darwin (dont il tire des conclusions racistes). Ayant attaqué Marx en falsifiant son passé, ce dernier répondit par un texte intitulé *Herr Vogt* (publié à Londres en 1860). *MEW*, t. 14, pp. 381 ss. Dix ans plus tard, les archives de la police française saisies par la Commune révéleront que Carl Vogt était un agent de Napoléon III.

Arnold Ruge (1802-1880) penseur politique allemand de la gauche hégélienne. Il soutient le régime de Bismarck à partir de 1866.

Mehring sur ces conflits entre Marx et Freiligrath aux véritables formulations de Marx et Engels. Nous ne citerons que quelques exemples afin de mettre en lumière dans ce cas tant le contenu politique de ces conflits que la méthode historiographique de Mehring. Lorsqu'en 1858, la femme du poète national-libéral Kinkel se suicida,²²⁰ Freiligrath rendit hommage à la défunte par la lecture publique d'un poème en signe de deuil commun de l'émigration « orpheline ». Marx le lui reprocha véhémentement. Mehring écrit au sujet de ce conflit que Marx blâme à juste titre que « Freiligrath, là aussi, ait fait taire toutes les préoccupations et le doute devant la majesté de la mort. Mais pourtant, Freiligrath est resté bien loin de favoriser le culte politique de Kinkel et il serait totalement injuste de déduire de son poème sur la mort de Johanna Kinkel qu'il aurait en quoi que ce soit dévié vers la droite. »²²¹ Marx écrit à Engels à propos de ce poème : « Freiligrath semble croire que l'époux Kinkel est devenu un grand homme ou du moins un noble personnage parce que l'épouse Kinkel s'est rompu le cou. Kinkel avait organisé des funérailles si mélodramatiques – "main tremblante" et "couronne de laurier", etc. – que Freiligrath qui n'a pu tirer de note douloureuse de sa lyre lors d'événements "tragiques", soit dans son propre parti (comme la mort de Daniels)²²² soit dans le monde *generally* [en général] (Cayenne, Orsini²²³ *and so forth* [et ainsi de

²²⁰ Gottfried Kinkel (1815-1882) : théologien protestant, écrivain, auteur de chants religieux et homme politique dans le mouvement démocratique. Son épouse Johanna née Mockel (compositrice, écrivaine et révolutionnaire, née en 1810) meurt le 15 novembre 1858 d'une chute de la fenêtre de sa chambre. Les circonstances de sa mort suggèrent l'hypothèse d'un suicide.

²²¹ Mehring : *Marx und Freiligrath...* op. cit. p. 22. NdE.

²²² Roland Daniels (1819-1855), médecin allemand, socialiste, écrivain et ami de Karl Marx. Incarcéré après le procès des communistes de Cologne (1851), il contracte en prison la tuberculose qui le conduira à un décès prématuré.

²²³ Felice Orsini (1819-1858) révolutionnaire italien, auteur d'un attentat contre Napoléon III, le 14 janvier 1858. Condamné à mort.

suite]) se met soudain à chanter cette fumisterie. »²²⁴ Et dans une lettre ultérieure, il blâme Freiligrath parce que son nouveau recueil de poèmes « se termine par le poème consacré à Johanna Mockel alors qu'il a supprimé le poème dirigé contre Kinkel. C'est puant et j'ai écouté avec un air très sceptique les excuses qu'il m'a fournies. Au diable cette confrérie des poètes. »²²⁵ Il en va de même au sujet de la participation de Freiligrath au festival Schiller en 1859, à nouveau en compagnie de Kinkel.²²⁶

Le fait que Freiligrath soit un renégat s'exprime encore plus rudement dans la lutte de Marx contre Vogt, dans la révélation que Vogt était un agent bonapartiste. Freiligrath se détache là tout à fait ouvertement de Marx, explique publiquement qu'il n'a rien à voir avec toute cette affaire, se refuse même à porter témoignage au cas où il connaîtrait certains faits. Et en rapport à ces luttes, Freiligrath tolère d'être porté aux nues comme grand écrivain par des écrivains nationalistes et ne refuse jamais le moins du monde ces « louanges » sur sa biographie selon lesquelles l'influence de Marx pendant la période de la *Nouvelle Gazette Rhénane* aurait été préjudiciable à son évolution poétique (article de Beta dans la *Gartenlaube*.)²²⁷ Mehring donne donc sur tous ces conflits un commentaire où il les rapporte aux particularités psychologiques des caractères de Marx et Freiligrath : « Freiligrath était révolutionnaire par intuition poétique, alors que Marx était révolutionnaire par sa compréhension la plus profonde de l'évolution historique de la

²²⁴ *Lettre de Marx à Engels* du 11/12/1858, in *Marx Engels correspondance*, t. v, Paris, Éditions Sociales, 1975, p. 238. NdE.

²²⁵ *Lettre de Marx à Engels* du 07/06/1859, in *Marx Engels correspondance*, t. v op. cit., p. 348. NdE.

²²⁶ cf. *Lettre de Marx à Engels* du 26/10/1859, ibidem p. 400.

²²⁷ Hans Beta, pseudonyme de Heinrich Bettziech (1813-1876). Économiste et journaliste, il publie un portrait de Freiligrath dans le n° 43 de l'hebdomadaire *Gartenlaube* [La tonnelle]. cf. *Lettre de Marx à Engels* du 19/11/1859 in *Marx Engels correspondance*, t. v op. cit., p. 428.

société et de l'État. » Le conflit s'est exacerbé du fait « que Freiligrath avait pris à l'égard des compagnons d'exil démocrates bourgeois une position plus conciliatrice que celle de Marx. Ce dernier était un homme politique trop passionné pour que ses adversaires politiques ne lui aient pas été aussi personnellement insupportables... tandis que Freiligrath dans les dernières années de son exil londonien entretenait avec ceux-ci (Kinkel, Ruge etc. – G.L.) des relations pacifiques, comme avec d'autres démocrates bourgeois. » Mais ceci n'est pas selon Mehring « une conversion à la démocratie bourgeoise, car les relations continuent après que Ruge soit passé à Bismarck »²²⁸ L'aspect politique de la prise de position de Mehring ne mérite assurément aucun commentaire. Nous voulons encore une fois rappeler ici les remarques méthodologiques que nous avons faites sur la méthode biographico-psychologique de Mehring afin de mettre là aussi en lumière le rapport chez Mehring entre politique et méthode.

Le troisième chapitre de la légende de Freiligrath, et sans doute le plus difficile, est constitué par les poèmes que Freiligrath, après son retour en Allemagne, a écrit pour glorifier la guerre de 1870-71. Mehring sent lui-même qu'il y a là « aussi, sur la mémoire de Freiligrath... un léger voile »²²⁹ Il entreprend malgré tout la tâche de défendre cette période de Freiligrath : « à cette époque se rattache la fable selon laquelle il serait devenu infidèle aux idéaux et convictions de sa vie et qu'il se serait réconcilié avec la splendeur du nouveau Reich allemand. »²³⁰ Mehring réfute donc cette « fable » avec les arguments suivants : Premièrement, Freiligrath aurait écrit les poèmes sur la guerre de 1870 exactement comme si « il avait encore vécu dans son exil londonien, exactement comme il

²²⁸ Mehring : *Marx und Freiligrath...* op. cit. p. 54. NdE.

²²⁹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. I, p. 337. NdE.

²³⁰ Mehring : *Marx und Freiligrath...* op. cit. p. 52. NdE.

avait composé en 1859 la cantate sur Schiller, bien qu'il se soit trouvé ainsi dans une proximité qui lui était assez désagréable. » Mehring défend ici Freiligrath contre un reproche que personne n'a élevé contre lui, à savoir qu'il aurait, d'une manière ou d'une autre, été corrompu par l'Allemagne de Bismarck ; et qu'il admette le fil qui relie la cantate sur Schiller de 1859 à *Hurra Germania*²³¹ etc. est un recul involontaire, très important, de Mehring. Deuxièmement il dit « que l'on peut avec le même bon droit avec lequel Engels a appelé la guerre de libération de 1813 une "guerre à demi insurrectionnelle" ²³² appeler aussi la guerre de 1870 une guerre à demi révolutionnaire. ». Et troisièmement, le principe « esthétique » de Mehring qui nous est bien connu depuis fort longtemps vient en pleine lumière : « Le plus bel aspect de la guerre de 1870 a trouvé dans les poèmes de Freiligrath l'expression la plus parfaite... Ils appartiennent au patrimoine durable de notre littérature, aussi honteusement qu'aient pu être déçus les espoirs d'une Allemagne libérale à laquelle ils donnent une expression éloquente. » À cette apologie par Mehring, nous confrontons sans commentaire la brève critique épistolaire méprisante de Marx (qui a également été expurgée de l'édition de la correspondance par Bernstein et Bebel) : « Freiligrath : *Hurra Germania* ! Même *Dieu* ne manque pas dans son chant né dans de pénibles flatulences, ni *le gaulois*.

J'aimerais mieux être chat et crier miaou

Que d'être un de ces faiseurs de ballades ! ²³³ » ²³⁴

La vérité historique à l'encontre de la légende du poète Freiligrath uniformément révolutionnaire de *Çà ira* à *Hurra*

²³¹ Freiligrath : *Hurra Germania*, poème patriotique écrit en 1871.

²³² *Lettre de Engels à Marx* du 22/09/1857, in *Marx Engels correspondance*, t. v op. cit., p. 40.

²³³ Shakespeare, *Henry IV*, 1^{ère} partie, acte III, scène I, in *Œuvres Complètes*, trad. François-Victor Hugo, Paris, nrf La Pléiade, 1996, p. 642.

²³⁴ *Lettre de Marx à Engels* du 22/08/1870, in *MEW*, t. 33, p. 47. NdE.

Germania, Marx l'a brièvement et exactement formulée dans une lettre à Freiligrath dans laquelle il prend position par rapport à la critique de la *Gartenlaube* (qui est à la base du développement bourgeois ultérieur de Freiligrath.) « Si l'on veut m'attribuer faussement une quelconque influence sur toi, cela ne peut jouer tout au plus que pour la brève période de la *N[eu]e R[heinische] Z[eitung]*, où tu as écrit de très fameux poèmes et certainement tes poèmes les plus populaires. »²³⁵ La vérité est donc que Freiligrath, dans la période aiguë de la révolution, entraîné par son élan et influencé par Marx, a eu une *phase d'évolution* révolutionnaire. Auparavant, il a été « vrai socialiste », plus tard, peu à peu, il est devenu un renégat libéral de la Révolution.

Cela n'épuise cependant pas encore la légende de Freiligrath selon Mehring. Dans la correspondance Marx-Freiligrath surgit également le problème du parti, en rapport avec la question de l'appartenance partisane de Freiligrath, et Mehring s'efforce là aussi, convulsivement, d'échafauder une concorde entre Marx et Freiligrath. Marx désigne cela comme un malentendu « comme si par "Parti" j'entendais une "ligue" ²³⁶ disparue depuis huit ans, ou une rédaction de journal dissoute depuis douze ans. Par "Parti", j'entendais le Parti au grand sens historique. »²³⁷ L'opinion de Freiligrath qui, selon Mehring, s'harmonise à celle de Marx, a en revanche la teneur suivante : « Néanmoins, et bien que je sois toujours fidèlement resté sous la bannière de *la classe la plus laborieuse et la plus misérable** et le resterai toujours, tu sais aussi bien que moi que mon

²³⁵ *Lettre de Marx à Freiligrath* du 23/10/1859, in *Marx Engels correspondance*, t. V, op. cit., p. 434. Mehring : *Marx und Freiligrath*, op. cit. p. 32. NdE.

²³⁶ La Ligue des communistes (en allemand : Bund der Kommunisten) est la première organisation internationale dont les idées annoncent ce qui sera le marxisme. Elle a existé sous ce nom de 1847 à 1852.

²³⁷ *Lettre de Marx à Freiligrath* du 29/02/1860, MEW, p. 495. Mehring: *Marx und Freiligrath*, op. cit. p. 46. NdE.

rapport au parti tel qu'il était et mon rapport au parti tel qu'il est sont de natures totalement différentes. Je me suis tenu, durant ces sept années, éloigné du Parti... De fait donc, mon rapport au Parti était depuis longtemps dissout. Et je peux seulement dire que je m'en suis bien trouvé. À ma nature, et à la nature de tout poète, la liberté est une nécessité. Le parti est aussi une cage, et l'on chante mieux, même *pour* le parti, en dehors que dedans. Je suis et j'ai été un poète du prolétariat et de la révolution, longtemps *avant* (souligné par moi G.L.) d'être membre de la ligue et membre de la rédaction de la *Neue Rheinische Zeitung* ! C'est donc pourquoi je veux, *même dans l'avenir* (souligné par moi G.L.) me tenir sur mes propres pieds, je ne veux appartenir qu'à moi-même, et être seul à disposer de moi-même. »²³⁸ Et dans une lettre à Berthold Auerbach, Freiligrath donne un commentaire encore plus explicite de cette conception : « Je suis heureux de ne *plus* appartenir à aucun parti, de me tenir maintenant, *depuis des années déjà*, sur un point de vue plus élevé que celui d'où chantais autrefois. »²³⁹ (souligné par moi G.L.)

Cette allusion de Freiligrath à son célèbre poème nous mène au point de départ et au point final de la publication par Mehring de la correspondance entre Marx et Freiligrath. Mehring commence son commentaire par une interprétation de ce poème. En raison de l'importance de développements de Mehring pour la théorie de la littérature, nous citons ici les vers les plus importants et les plus controversés :

„Die ihr gehört, – frei hab ich sie verkündigt!
Ob jedem Recht: – schiert ein Poet sich drum?
Seit Priams Tagen, weiß er, wird gesündigt
In Ilium und außer Ilium!
Er beugt sein Knie dem Helden Bonaparte

²³⁸ Mehring: *Marx und Freiligrath*, op. cit. p. 40. NdE.

²³⁹ Ibidem. p. 54. NdE.

Und hört mit Zürnen d'Enghiens Todesschrei:
Der Dichter steht auf einer höheren Warte
Als auf den Zinnen der Partei.“²⁴⁰

Mehring nous donne donc en introduction l'interprétation suivante du poème : « si l'on prend l'esprit de cette strophe, elle ne comporte rien de plus que la vérité terre à terre selon laquelle le poète créateur se situe au-dessus de ses personnages, il crée des hommes avec une force souveraine, qu'ils lui plaisent ou non, de même par exemple que Schiller a pris pour héros tragique « Wallenstein, qui lui était extrêmement antipathique. »²⁴¹ Et Mehring explique dans la suite que cette strophe ne doit avant tout être « interprétée » que comme une prise de position contre la poésie politique de Herwegh. En ce qui concerne le fait historique, il faut de plus remarquer que Freiligrath lui-même, pas tout à fait trois ans après la rédaction de ce poème, a expressément conçu sa propre conversion à la poésie politique comme une *distanciation* à l'égard de ce poème. Il écrit dans la préface à son recueil de poèmes *Ein Glaubensbekenntnis*²⁴² : « – et ce qui m'a le plus méchamment

²⁴⁰ Freiligrath : *Aus Spanien* [d'Espagne] (Nov. 1841) Poème à la mémoire de Diego de León y Navarrete (1807-1841), militaire espagnol, célèbre pour son courage intrépide. Condamné à mort pour sa participation à la tentative d'insurrection contre la Régence du général Espartero, pendant la minorité de la reine Isabelle II.

Ce que vous avez entendu, je l'ai proclamé librement !
Si tout le monde est d'accord avec cela – le poète s'en soucie-t-il ?
Depuis les temps de Priam, il le sait, on a péché.
À Ilion et hors d'Ilion !
Il plie le genou devant le héros Bonaparte
Et entend avec colère le cri de mort d'Enghien :
Le poète se tient sur un point de vue plus élevé
Que sur les remparts du parti.

Louis Antoine de Bourbon-Condé, duc d'Enghien, (1772-1804) conspirateur royaliste enlevé sur ordre de Bonaparte en territoire badois et exécuté.

²⁴¹ Mehring: *Marx und Freiligrath*, op. cit. p. 5. NdE.

²⁴² Ferdinand Freiligrath, *Ein Glaubensbekenntnis. Zeitgedichte* [Une

été reproché, va sans doute finalement se limiter à une chose : que je sois alors pourtant descendu de ce "point de vue plus élevé" sur "les remparts du parti". Et en cela, je dois assurément leur donner raison. » Mehring ne voit pas ou ne veut pas voir que Freiligrath, à partir de 1841, depuis la rédaction de ce poème en passant par la révolution de 1848 jusqu'au-delà, a *progressé* jusqu'à la poésie, puis a à nouveau *régressé*, dans la direction que nous avons décrite, vers un point de vue littéraire analogue à celui d'avant, lequel avait assurément dans des circonstances modifiées, une tout autre signification politique. Mehring échafaude donc ici une unité dans l'évolution de Freiligrath qui n'y existait pas en réalité.

Mais cette inattention aux rapports historiques n'est pas le seul produit de la légende de Freiligrath selon Mehring, elle a eu aussi autrefois (1912) une importance en politique littéraire très actuelle : la prise de position de Mehring contre les premières tendances timides vers une théorie prolétarienne autonome de la littérature. Mehring conclut son commentaire sur la correspondance Marx-Freiligrath par l'attaque suivante contre ces tendances : « Dans une chronique du *Vorwärts* a été brièvement faite une propagande zélée pour une esthétique du poing calleux ; ce qui ne plairait pas aux masses laborieuses n'aurait pas de valeur esthétique. Comme le mauvais tour a cessé ces derniers temps, on peut laisser courir comme un égarement passager, mais néanmoins, le fait fâcheux qu'il ait pu en général se diffuser, ne serait-ce que temporairement, montre très nettement combien il y a là encore à faire. Mais les lignes de démarcation (à savoir entre politique et poésie – G.L.) sont nettement tracées ; d'un côté par Freiligrath avec les paroles selon lesquelles le poète se situe sur un point de vue plus élevé que sur les remparts du parti, par Marx avec les paroles non moins vraies selon lesquelles le poète, dans les

profession de foi. Poèmes d'époque], Mayence, von Zabern Verlag, 1844.

combats du présent, doit prendre son parti dans un grand sens historique. »²⁴³ Le sens en politique littéraire de la légende de Freiligrath, la falsification de l'évolution de Freiligrath et de sa relation à Marx, atteint son apogée avec cette inversion de la formulation claire de Marx en son exact opposé.

VIII. Le problème de la littérature prolétarienne.

Le « mauvais tour » si rudement blâmé par Mehring consistait en quelques chroniques dans le *Vorwärts* où Heinz Sperber et quelques autres écrivains avaient, d'une manière assez peu claire, quelque peu pusillanime, pris position en faveur d'un point de vue prolétarien dans l'appréciation de la littérature. De la position de Mehring est caractéristique d'un côté, la passion avec laquelle il s'est dressé contre les formulations naïvement mécanistes de ces écrivains, de l'autre côté qu'en 1912, il ait supervisé, dans les chroniques de la *Neue Zeit*, une enquête esthétique qui avait eu lieu sur ce thème, mais où Mehring avait toléré, sans un mot de critique, les conceptions les plus bourgeoises, la négation la plus totale de la possibilité d'une littérature prolétarienne. Bien que Mehring n'ait guère personnellement pris part à la discussion plus que par les mots cités ci-dessus, nous tenons cependant pour nécessaire d'évoquer brièvement ici tout au moins les éléments essentiels, pour une part parce qu'il est en soi et pour soi intéressant de voir comment, dans l'Allemagne d'avant-guerre, est née « spontanément » la négation, analogue au trotskysme, de la possibilité d'une littérature prolétarienne, pour une part et principalement parce que les citations vont montrer que cette orientation est en rapport des plus étroits avec certaines vues de Mehring en théorie de la littérature que nous avons analysées ; il n'est en l'occurrence pas décisif de savoir dans

²⁴³ Mehring: *Marx und Freiligrath*, op. cit. p. 56. NdE.

quelle mesure Mehring lui-même s'est solidarisé avec l'une ou l'autre formulation de ses partisans.

La pierre d'achoppement la plus importante est constituée par le roman humoristique de Georg Hermann *Kubinke*.²⁴⁴ Tout à fait dans l'esprit de l'esthétique traditionnelle, Sperber délimite tout d'abord l'humour de la satire. « Celui qui est animé par la haine ne peut pas écrire avec humour. Et l'humour exige de surcroît le même terrain social... Un *bourgeois** peut s'exprimer avec humour sur un *bourgeois**, un ouvrier uniquement sur un ouvrier... Un livre humoristique d'un ouvrier sur la *bourgeoisie** est impensable, un tel livre doit inmanquablement être soit sarcastique, soit satirique... *L'humour ne peut ni ne doit jamais humilier ou blesser*... L'humoriste bourgeois qui crée un livre qui se déroule dans les milieux ouvriers, qui donc est plein d'"amour et de bonté", *reste coincé dans l'amour et la bonté de sa classe*. Ses camarades en situation sociale se réjouiront de son humour, mais les ouvriers considérés par lui avec humour vont ressentir cet humour avec dégoût. »²⁴⁵ Et dans la suite, Sperber montre le contraste entre la vie réelle des prolétaires décrits par Hermann et leur représentation, pour en venir à la conclusion que le livre donne une « image mensongère de la vie ». Heinrich Ströbel,²⁴⁶ à l'époque très proche de Mehring au plan de la théorie littéraire, prend immédiatement dans le *Vorwärts* une position tranchée contre Sperber: « Il serait compromettant de faire paraître sans protestation des vues sur l'esthétique prolétarienne *qui mettraient obligatoirement en danger toute*

²⁴⁴ Georg Hermann [Borchardt] (1871-1943) écrivain et dramaturge allemand d'origine juive (assassiné à Auschwitz). Auteur à succès des romans *Henriette Jacoby : Jettchen* (1906), *Henriette* (1908), Paris, Le livre de Poche, 2004. *Kubinke* raconte l'histoire d'un coiffeur berlinois.

²⁴⁵ Heinz Sperber : *Kubinke* in *Vorwärts*, 13/11/1910. NdE

²⁴⁶ Heinrich Ströbel (1869-1944) À l'époque, membre du Parlement de Prusse et rédacteur du *Vorwärts*.

création artistique libre. »²⁴⁷ (souligné par moi G.L.) Ströbel utilise sans réserve, pour ses propres fins, la naïveté théorique de Sperber consistant à reprendre sans critique le concept d'humour de l'esthétique bourgeoise, afin de représenter, de manière extrêmement opportuniste, comme immature ces ouvriers qui ne peuvent trouver aucune saveur esthétique à la raillerie de leur propre classe sociale. « Pour pouvoir s'apprécier soi-même dans le miroir d'une rédaction humoristique, il faut assurément une maturité spirituelle que ne possède pas tout homme primitif. » Et il fonde alors la possibilité pour l'écrivain bourgeois de figurer « avec humour » des prolétaires d'une manière qui, comme nous allons le voir, est un mélange de théorie lassalienne de l'essence non-économique du *bourgeois** et de psychosociologie à la Mehring. Il dit : « Un authentique *bourgeois**, un bourgeois prisonnier des préjugés de classe capitalistes ne pourra pas non plus dépeindre la *bourgeoisie** à la lumière d'un humour poétique... Mais celui qui montre la vie bourgeoise avec un humour véritable, celui-là n'est justement *pas* un *bourgeois** mais un – écrivain. Que l'appartenance de classe entraîne également certaines influences par la psyché de classe, je serai... le tout dernier à le contester. Mais le fait que la vie psychique du prolétariat puisse être quelque chose de si particulier et énigmatique qu'elle ne s'ouvre pas à l'écrivain issu des sphères bourgeoises – à ne pas confondre avec le "*bourgeois**" ! –... voilà qui est une exagération carrément démesurée ! » Robert Grötzsch²⁴⁸ s'exprime sur la même question de manière analogue : « Partout où un artiste ne donne pas un aperçu unilatéral, mais *une image globale du monde* dans laquelle les faiblesses humaines de *toutes* les couches de la sociétés sont appréhendées sous leur aspect comique, alors il faudrait que *le* prolétaire soit un grincheux mesquin pour se détourner avec

²⁴⁷ H. Ströbel dans *Vorwärts* 15/10/1910. NdE.

²⁴⁸ Robert Gottlieb Grötzsch (1882-1946) écrivain et journaliste allemand

horreur. » Le dégoût souligné par Sperber ne prouve rien « contre la qualité *artistique* de l'œuvre d'art concernée. »²⁴⁹

Dans cette controverse, Ströbel se réclame de Gottfried Keller,²⁵⁰ Grötzsch de Dickens pour prouver face à Sperber qu'ils ont raison. Mais la confusion des écrivains de la période d'essor de la *bourgeoisie** avec ceux du présent impérialiste n'est pas chez eux un simple lapsus. Ströbel conteste en effet, dans un article ultérieur, d'un côté que l'on trace dans le présent une limite rigide entre art bourgeois et art prolétarien, et de l'autre entre l'art du passé et l'art contemporain. Et là se fait alors jour, dans une exagération presque caricaturale, la conséquence ultime de la position de Mehring, l'identification du grand art de la période passée de la révolution bourgeoise avec l'art à venir de la société socialiste. Ströbel définit ainsi ce qu'il appelle « conception socialiste du monde » : « L'idée de créer pour tous les hommes un état de félicité maximale, de conquérir pour eux la liberté, la formation, et une digne joie de vivre. Ce n'étaient-ils pas les idéaux de la bourgeoisie, au moins lorsqu'elle était en plein essor ? » Et il pense pouvoir affirmer qu'entre des poètes – prétendument – "prolétariens" comme Gerber ou Andersen Nexø²⁵¹ et – prétendument – "bourgeois", il n'existe pas de véritable différence.²⁵² ("Bourgeois" ou "prolétarien" ne sont écrits par Ströbel qu'entre guillemets.) Cela ne surprendra désormais personne que dans cette conception – tout à fait dans l'esprit de l'idée que se fait Lassalle du rôle de la science – l'art soit une « puissance alliée ».

²⁴⁹ *Neue Zeit*, XXX^{ème} année, t. II, p 799.

²⁵⁰ Gottfried Keller (1819-1890) cf. l'étude que Lukács lui consacre dans le recueil *Réalistes allemands du XIX^{ème} siècle* : <http://amisgeorglukacs.org/2017/02/georg-lukacs-realistes-allemands-du-19e-siecle.html>

²⁵¹ Martin Andersen Nexø (1869-1954) écrivain communiste danois. Après la II^{ème} guerre mondiale, il s'installera en RDA.

²⁵² *Neue Zeit*, XXX^{ème} année, t. II, p 786 ss.

Les conséquences extrêmes de toute la discussion est tirée par W. Werner dans un article contre une chronique de Döscher dans le *Vorwärts*. « Au lieu de toujours faire résonner à nouveau l'appel à un art de classe prolétarien qui, sur la durée, est quelque chose d'une écoute ennuyeuse, ne pourrait-on pas plutôt *dire et expliquer que cela ce doit pas devenir une réalité* (souligné par moi G.L.) : qu'un art du travail, un art véritable, qui est davantage qu'un roman de tendance prolétarien ou un drame de tendance prolétarien ²⁵³ – qu'ils soient incomparablement plus puissants que ceux dont nous disposons aujourd'hui – n'est possible que si le prolétariat remplit sa mission de vainqueur du capitalisme, mais il a ainsi fait disparaître aussi le terrain de sa propre existence en tant que classe. » ²⁵⁴ Le trotskysme allemand « originel » se présente ici déjà dans sa forme culturelle pure.

La question peut éventuellement se poser : faut-il vraiment rendre Mehring responsable de toutes ces conceptions ? Nous pensons que nos développements jusqu'ici ont clairement montré combien de nombreux présupposés théoriques (tout particulièrement des présupposés lassaliens) sont communs à ces écrivains et à Mehring. Et les paroles conclusives de Mehring tirées de son commentaire de la correspondance entre Freiligrath et Marx, sa prise de position en faveur du « point de vue plus élevé » de Freiligrath, sa brève et brusque condamnation de Heinz Sperber (mauvais tour) montrent que ses sympathies dans cette discussion étaient totalement du côté des Ströbel, Zimmer & Co. Et nous pensons avoir également montré que ces sympathies ne sont en rien fortuites, que le « point de vue plus élevé » découle organiquement chez Mehring de ses conceptions philosophico-esthétiques de fond,

²⁵³ cf. sur le même sujet un article de Lukács datant de la même époque (1932), *Littérature prolétarienne, "Tendenz" ou prise de Parti* :

<http://amisgeorglukacs.org/2016/09/litterature-proletarienne-tendenz-ou-prise-de-parti-1932.html>

²⁵⁴ *Neue Zeit*, XXX^{ème} année, t. II, p 796.

qu'elles ont été une conséquence nécessaire de son évolution. Il est à ce propos particulièrement intéressant qu'au cours de l'activité de Mehring dans la socialdémocratie, se soit réalisé chez lui sur cette question une évolution résolue vers la droite. Son point de vue à l'égard de la littérature prolétarienne est au début attentiste. Souvenons-nous en effet de l'année 1891, lorsqu'il faisait aux écrivains naturalistes le reproche de ne voir dans la misère du présent que la seule misère et pas les tendances déjà à l'œuvre annonçant le futur. Conformément à cette prise de position, il formule en 1893 – certes de façon tout à fait prudente et générale – la place méthodologique de l'esthétique prolétarienne : « L'esthétique prolétarienne se situe par rapport à la politique prolétarienne comme l'esthétique bourgeoise par rapport à la politique bourgeoise. Dans les deux cas, il s'agit de troncs séparés issus de la même racine, et il en a toujours été ainsi du rapport de l'esthétique et de la politique »²⁵⁵ Dans cette formulation prudente, les conséquences du « désintéressement » kantien, de la séparation kantienne entre l'art et la « morale » n'apparaissent pas encore clairement. Même en 1895, il exprime encore sur cette question un dilemme analogue, certes à nouveau sans prendre, une position claire : « Pour le prolétariat en lutte, il y a deux points de vue, susceptibles d'être discutés, qui peuvent être adoptés vis-à-vis de l'art. Ou bien on dit : l'art, et notamment le théâtre, a, pour l'émancipation de la classe ouvrière une importance qui n'est pas éloignée de celle qu'elle a eu, notamment en Allemagne, pour l'émancipation de la classe bourgeoise ; laissons donc l'art être une affaire privée et concentrons toutes nos forces sur le champ de bataille décisif de l'économie et de la politique. Ou bien on dit : autant il est certain que la société socialiste créera une magnifique renaissance de l'art, autant il est impossible de fermer au

²⁵⁵ *Die Volksbühne*, [Le théâtre populaire] II^{ème} année, n° 2.

prolétariat en lutte le domaine de l'art auquel il aspire avec d'autant plus de ferveur qu'il se développe davantage ; recherchons donc, avec un recul adapté, après les exigences de la lutte économique et politique, à nous accorder sur les conditions d'une esthétique prolétarienne ! Chacun de ces points de vue est conséquent en soi, et beaucoup se laisseront prendre à être *pour* ou *contre*. Mais dans tous les cas, tout ce qui est entre les deux est dommageable. »²⁵⁶

Quelques années plus tard (1899), Mehring résume ses conceptions dans ses *Ästhetische Streifzüge* que nous avons maintes fois analysées. Et il en vient, de manière très conséquente – « sous les armes, les muses se taisent » – à cette formulation : « En d'autres mots : lorsque la classe bourgeoise en déclin *ne peut plus* créer de grand art, la classe ouvrière en plein essor *ne peut pas encore* créer un grand art, mais au tréfonds de leur âme peut toujours vivre une chaude aspiration à l'art... Mais plus il est impossible que, de la lutte prolétarienne de classe, puisse se développer une nouvelle ère de l'art, plus il est certain que la victoire du prolétariat entraînera un nouveau tournant mondial de l'art, plus noble, plus grand, plus magnifique que ce que des yeux humains ont jamais pu voir. »²⁵⁷ Les couleurs lumineuses, empruntées à la palette de Schiller, avec lesquelles Mehring décrit la floraison de l'art de l'« État du futur » ne doivent pas nous faire oublier qu'il nie ici, en peu de mots, pour la période de lutte de classe du prolétariat, donc aussi pour la période de dictature du prolétariat, la possibilité d'un art propre, d'un art prolétarien. L'éditeur allemand de ses écrits esthétiques, le leader théorique des renégats Brandlériens, le sieur August Thalheimer,²⁵⁸ résume aussi en conséquence les vues de Mehring à la fin de

²⁵⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 329. NdE.

²⁵⁷ Ibidem, p. 299. NdE.

²⁵⁸ Heinrich Brandler (1881-1967) August Thalheimer (1884-1948), dirigeants exclus du KPD et fondateurs en 1928 du KPD-opposition.

sa préface : « On ne peut cependant plus espérer une ère de grand art de la société bourgeoise. Seule la société socialiste *pleinement développée* (souligné par moi G.L.) pourra l'entraîner. »²⁵⁹

C'est ainsi que Mehring, et ce n'est pas un hasard, est devenu pas tout à fait innocemment, le butin des renégats brandlériens. Les brandlériens allemands qui, pour des raisons tactiques, n'osent pas nier la grandeur théorique de Lénine, imaginent pour soutenir leur propre ligne une unité indissoluble entre Lénine, Rosa Luxemburg, et Mehring comme les grands théoriciens postmarxistes d'égale grandeur et d'égale importance. Pratiquement, cette « unité » représente une tentative de liquidation des thèses de Lénine, du prolongement léniniste du marxisme dans le mouvement ouvrier allemand, une régression du niveau idéologique du mouvement ouvrier allemand au niveau de la Ligue Spartakiste. C'est ainsi que Thalheimer dit de Mehring comme philosophe : « Si Lénine indique à juste titre des lacunes dans la compréhension du matérialisme dialectique chez Plekhanov, cette compréhension était devenue pour Mehring une seconde nature... La dialectique matérialiste, telle qu'elle a été fondée par Marx et Engels, a été popularisée, défendue, appliquée, et développée par Mehring, Lafargue, Antonio Labriola,²⁶⁰ Plekhanov et Lénine, elle est et reste, "dans sa nature, critique et révolutionnaire"... Les travaux de Franz Mehring dans ce domaine sont éminemment adaptés à faciliter l'appropriation vivante du matérialisme dialectique par la classe ouvrière. »²⁶¹

Évidemment, ce rapport entre les erreurs et les limites de Mehring et la « théorie » des brandlériens ne se limite pas au

²⁵⁹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. II, p. 15. NdE.

²⁶⁰ Antonio Labriola (1843-1904), philosophe et homme politique italien. Ami de Engels, il fut l'un des diffuseurs principaux du marxisme en Italie.

²⁶¹ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 7 & 21. NdE.

domaine de l'esthétique et de la théorie de la littérature. Le cadre de cet exposé ne permet cependant pas d'aborder l'ensemble complexe de ces problèmes. Nous ne mentionnerons très brièvement que quelques points, ceux qui naturellement touchent étroitement nos problèmes, là où le rapport des erreurs et limites de Mehring à d'autres orientations droitières est tout à fait évident. (Nous avons déjà parlé de sa défense de Lassalle.) Nous savons par exemple que Mehring a été un partisan particulièrement convaincu et un combattant d'avant-garde du matérialisme. Malgré cela, il n'a pas pu parvenir à ce point de vue du juste combat, matérialiste-dialectique, contre la religion, tel que Lénine à cette période l'a formulé avec une expressivité incomparable. Chez Mehring aussi, la religion reste une affaire privée ; certes, Mehring ajoute de suite, « ce qui va de soi, qu'il (le programme du parti socialdémocrate – G.L.) conserve une attitude de rejet à l'égard de toute forme d'Église. »²⁶² Mais en conséquence de cela, Mehring se rapproche de la séparation opérée ultérieurement par les austromarxistes entre religion et Église. Il dit : « Tant que les Églises se prêteront à être des instruments de l'oppression politique ou sociale et s'abriteront sous le bouclier de la religion, il est tout à fait inévitable que les travailleurs qui, en philosophie, ne sont pas des coupeurs de cheveux en quatre, s'attaquent aussi à la religion quand ils pensent à l'Église. » Mehring a écrit cela à l'occasion d'un juste combat contre l'opportunisme extrême de Göhre,²⁶³ qui voulait voir les Églises elles-aussi épargnées par les attaques de la socialdémocratie. Mais en l'occurrence, Mehring n'est cependant parvenu qu'à un point de vue incomplet et ambigu qui, pensons-nous, est très profondément lié aux limites de sa méthode. Il conçoit en effet la question de surmonter la religion

²⁶² Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 391 s. NdE.

²⁶³ Paul Göhre (1864-1928), théologien protestant et homme politique social-démocrate allemand.

comme une question purement idéologique, et ne voit pas, comme Lénine, le lien profond des formes actuelles de religion à l'économie du capitalisme, il néglige les analyses profondes de Marx sur le lien de la religion à l'être social des hommes, sur la nécessité de la reproduction constante de l'idéologie religieuse tant que subsiste la domination de la production sur les producteurs. Cette conception idéologique de Mehring s'exprime par exemple nettement dans son appréciation des jeunes hégéliens. Aussi juste et utile qu'il soit de souligner toujours et encore ce que Bruno Bauer, totalement oublié, a accompli dans le domaine de la critique de la religion,²⁶⁴ autant il en arrive à des conclusions erronées dans la surestimation idéaliste de cette contribution. Il dit par exemple : « Grâce à leur dialectique historique, les jeunes hégéliens réalisèrent alors facilement ce à quoi les Lumières, y compris la philosophie de Kant avait échoué : la *destruction* de la religion. »²⁶⁵ (souligné par moi, G.L.) Cette prise de position de Mehring est aussi très significative parce que s'y exprime clairement comment, à partir d'une position théorique vraiment de gauche, mais pas pensée jusqu'à ses conséquences ultimes, on peut « naturellement » tirer des conclusions opportunistes. Mehring tient en effet pour superflu la lutte du parti contre la religion, parce qu'il considère le problème de la religion comme déjà réglé théoriquement et qu'il veut que la lutte soit de ce fait exclusivement concentrée sur la puissance sociale d'oppression de l'Église. Il rompt ainsi le rapport entre Église et religion, que Lénine expose avec sa dialectique si pertinente, et la dualité établie « radicalement » de bonne foi par Mehring ouvre grand les portes à une « lutte » opportuniste de l'Église, en « reconnaissant » la religion.

²⁶⁴ Bruno Bauer, *La Trompette du Jugement dernier*, Trad. Henris Baatsch Paris, L'échappée, 2016. cf. aussi : Engels, *Bruno Bauer et le christianisme primitif*, in Marx & Engels, *Sur la religion*, textes choisis, Paris, Éditions sociales, 1968.

²⁶⁵ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 80. NdE.

Encore plus importantes et pernicieuses sont ces vues de Mehring qui se rapportent aux conditions idéologiques préalables au développement du parti. Nous connaissons les conceptions de Rosa Luxemburg sur cette question, à propos desquelles il est évident que d'un côté, elles ont été les conséquences nécessaires de sa position dans la controverse entre bolcheviks et mencheviks sur les questions d'organisation, de l'autre que Rosa s'est en l'occurrence trouvée en plein accord avec Mehring. Mehring prend donc position au plan théorique et philosophique sur le développement du parti sous une forme qui vient étayer théoriquement les théories menchevistes de la spontanéité, les théories de l'organisation « comme processus ». « Un parti survit à ses erreurs, mais *il ne les corrige pas* comme un maître d'école corrige les copies de ses élèves. Où cela nous mènerait-il s'il fallait dans la littérature ancienne du parti "réviser" tout ce qui s'y trouve en matière d'assertions scientifiquement insoutenables, par exemple sur la loi d'airain des salaires ou la théorie de la valeur. »²⁶⁶ De cette prise de position théorique, il résulte donc que Mehring a adopté une position totalement erronée à l'égard du révisionnisme en tant que courant. Il l'a critiqué idéologiquement, et même critiqué souvent de manière juste et sévère, il l'a seulement en tant que courant néanmoins sous-estimé, tout comme Rosa Luxemburg. C'est ainsi par exemple qu'il écrit sur le révisionnisme néokantien : « En l'occurrence, nous ne pensons pas le moins du monde au révisionnisme dont les réserves et les doutes sont, sur ce point précis, assez dommageables. Ce que par exemple Bernstein formule dans ses "prémises" comme objection au matérialisme historique, n'a absolument aucune importance, et cela ne vaut pas la peine de perdre du temps à en parler. »²⁶⁷ Dans la suite, Mehring polémique donc contre les marxistes plus jeunes qui, au lieu de

²⁶⁶ Mehring, *Gesammelte Schriften*, op. cit. t. VI, p. 393. NdE.

²⁶⁷ Ibidem, p. 225. NdE. (1909)

s'adonner à des recherches historiques particulières, gaspillent leur temps, en matière de méthodologie à des « constructions chimériques ». Et dans cette orientation erronée de sa polémique, Mehring néglige totalement le nouveau révisionnisme machiste, beaucoup plus dangereux, de Friedrich Adler ainsi que le révisionnisme néokantien de Max Adler.²⁶⁸ Cette position erronée de Mehring se manifeste ensuite de manière funeste à l'époque de la crise de la socialdémocratie pendant la guerre, dans la mesure où il s'avère incapable de mener une véritable campagne idéologique destructrice contre le point de vue de l'USPD.²⁶⁹ Et il est clair que cette attitude théorique « conciliatrice » qui, chez Mehring, a son fondement dans sa croyance en la capacité spontanée du mouvement ouvrier de corriger « de soi-même » les conceptions erronées, a pu, à un stade ultérieur de l'évolution, être développée, aménagée et systématisée par les brandlériens en base d'une théorie anti-léniniste.

La constatation de ce rapport, la constatation qu'entre les faiblesses et limites de Mehring et la « théorie » des Thalheimer & Co, il existe des rapports ne signifie cependant pas que l'héritage de Mehring devrait alors être abandonné à ces renégats. Il est exact qu'une théorie et une pratique de la littérature révolutionnaire prolétarienne en Allemagne n'a pas pu et ne peut pas se développer sans une critique des plus

²⁶⁸ Max Adler (1873-1937), sociologue austromarxiste.

²⁶⁹ cf. par exemple la prise de position de Mehring sur l'« excellente » résolution de Haase ; Mehring, *Kriegsartikel* [Articles de guerre] Berlin, Die Aktion, 1918, p. 19, et en général la critique par Lénine de la prise de position de la Ligue Spartakiste à l'égard du révisionnisme en tant que courant et tout particulièrement à l'égard du « centre ». NdE. cf. Lénine : *À propos de la brochure de Junius*, Juillet 1916, in *Œuvres*, t. 22, pp. 545-551.

Hugo Haase (1863-1919). En août 1914, alors qu'il est personnellement opposé à la guerre, il présente la résolution majoritairement adoptée par le groupe parlementaire SPD pour approuver les crédits militaires. Il sera au printemps 1917, président de l'USPD, créé par la fraction pacifiste du SPD.

sévères des erreurs idéologiques de Mehring (il en va de même de la situation concernant l'histoire du Parti etc.) Néanmoins, cette critique des plus sévères ne doit pas aller jusqu'à renoncer à l'héritage de Mehring. Autant l'exposé par Mehring des principes de l'esthétique, de la méthodologie de l'histoire de la littérature, de la critique littéraire, et l'application des deux ont donné lieu à de fréquentes déviations des plus graves par rapport à la ligne de Marx, autant Mehring comme figure globale, avec toutes ses erreurs et ses limites, en est resté à l'horizon de la II^{ème} Internationale, autant l'étape de Mehring est cependant une étape de développement qui ne peut être surmontée que par la critique, mais ne peut être ni sautée, ni effacée. L'énorme culture littéraire de Mehring, sa liaison profonde et vivante aux traditions révolutionnaires allemandes font de son œuvre un objet incontournable d'étude pour quiconque veut se confronter aux problèmes de la littérature allemande d'un point de vue marxiste-léniniste. D'autant plus que nous avons à maintes reprises montré, au cours de notre exposé, que nombre des formulations et prises de position erronées de Mehring sont nées à l'occasion d'une opposition bien ressentie et objectivement justifiée à de fausses orientations opportunistes du mouvement ouvrier de son époque, et nonobstant leurs éléments et tendances erronés, elles comportent une approche des faits d'un niveau beaucoup plus élevé que celui que l'on peut trouver chez n'importe quel autre marxiste allemand contemporain. L'activisme révolutionnaire de Mehring, son insistance sur l'élément actif de la subjectivité révolutionnaire en art est une étape importante du développement de notre théorie de la littérature, dont les erreurs ne peuvent être véritablement surmontées que par une appropriation critique simultanée de l'héritage positif important contenu chez Mehring. La discussion approfondie et concrète de l'ensemble des conceptions de Mehring, tant de sa méthodologie que de ses résultats singuliers est donc une tâche

d'actualité d'une importance décisive pour la théorie marxiste de la littérature du présent, tout particulièrement en Allemagne où la recherche concrète de son propre passé est une tâche importante du jour, et a été jusqu'à présent assez délaissée par les idéologues marxistes. Ce n'est qu'en surmontant par la critique les erreurs de Mehring que sont possibles une théorie et une histoire de la littérature allemande. Et en tant que grande figure de l'aile radicale de la section allemande de la II^{ème} Internationale, comme passeur, aussi problématique soit-il, pour le public ouvrier international, de l'évolution de la littérature allemande, Mehring est et reste une figure historique d'une importance internationale durable. Aussi la nécessité du combat international contre toutes les erreurs de son idéologie ne peut-elle pas restreindre cet intérêt, elle doit même l'accroître, car ce n'est que par ce travail critique sur l'héritage de Mehring que peut-être élaborée de manière marxiste-léniniste l'histoire de la littérature allemande. Les erreurs et les limites de Mehring sont, pour celui qui l'étudie en marxiste-léniniste, tout aussi instructives que les brillants résultats de sa recherche littéraire.

[1933]



Table des matières

I.	La personnalité de Mehring	10
II.	L'évolution de jeunesse.	30
III.	Les racines du lassallianisme de Mehring.....	45
IV.	Les bases philosophiques.....	60
V.	Les principes de l'esthétique.	77
VI.	La méthodologie de l'histoire de la littérature et de la critique.	90
VII.	Le cas Freiligrath.....	113
VIII.	Le problème de la littérature prolétarienne.	127

